



**You have downloaded a document from
RE-BUS
repository of the University of Silesia in Katowice**

Title: Le subjonctif et l'expression de l'experience : esquisse cognitive de la dynamique des modes indicatif/subjonctif en francais

Author: Katarzyna Kwapisz-Osadnik

Citation style: Kwapisz-Osadnik Katarzyna. (2002). Le subjonctif et l'expression de l'experience : esquisse cognitive de la dynamique des modes indicatif/subjonctif en francais. Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

KATARZYNA KWAPISZ-OSADNIK

**Le subjonctif
et
l'expression de l'expérience**

**Esquisse cognitive
de la dynamique des modes
indicatif / subjonctif en français**

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Katowice 2002

Le subjonctif et l'expression de l'expérience

**Esquisse cognitive
de la dynamique des modes
indicatif / subjonctif en français**

**Prace Naukowe
Uniwersytetu Śląskiego
w Katowicach
nr 2042**

KATARZYNA KWAPISZ-OSADNIK

**Le subjonctif
et
l'expression de l'expérience**

**Esquisse cognitive
de la dynamique des modes
indicatif / subjonctif en français**



Redaktor serii
Językoznawstwo Neofilologiczne
MARIA WYSOCKA

Recenzent
JÓZEF SYPNICKI

Redakcja
BARBARA MAŁSKA

Redakcja techniczna
BARBARA ARENHÖVEL

Korekta
WIESŁAWA PISKOR

Copyright © 2002 by
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

ISSN 0208-6336
ISBN 83-226-1140-4



BG 309420

Wydawca
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
ul. Bankowa 12 B, 40-007 Katowice
www.wydawnictwo.us.edu.pl
e-mail: wydawus@us.edu.pl

Wydanie I. Nakład: 200 + 50 egz. Ark. druk. 9,0.
Ark. wyd. 11,5. Papier offset. kl. III, 80 g
Cena 16 zł

Łamanie: Pracownia Składu Komputerowego
Wydawnictwa Uniwersytetu Śląskiego
Druk i oprawa: „PRODRUK” s.c.
ul. Gliwicka 204, 40-862 Katowice

Table des matières

Avant-propos	7
1. Objectif de la recherche	7
2. Plan du travail	9
 Chapitre I	
Problématique générale du subjonctif	11
1. C. de Boër et la conception du jeu de bascule	11
2. M. Regula et le subjonctif en tant que mode de la prise en pensée	12
3. G. Guillaume et le subjonctif en tant que résultat du temps <i>in fieri</i> (en devenir)	15
4. R. Martin et le subjonctif en tant que marqueur de la suspension de la valeur de vérité	19
5. H. Nølke et le subjonctif en tant que marqueur syntaxique de la polyphonie interne	21
 Chapitre II	
Ebauche d'une approche cognitive de l'emploi du subjonctif	26
 Chapitre III	
Contextes d'alternance du subjonctif et de l'indicatif	41
1. Subjonctif et certitude	41
2. Subjonctif et croyance	53
3. Subjonctif et espérance	59
4. Subjonctif, probabilité et possibilité	64
5. Subjonctif et négation	84

6. Subjonctif et appréciation	94
6.1. Subjonctif dans les propositions antéposées introduites par <i>le fait que</i> / <i>/que p</i>	95
6.2. Subjonctif dans les propositions relatives	103
Chapitre IV	
Organisation prototypique de la catégorie subjonctif	116
Chapitre V	
Etude de l'invariant sémantique du subjonctif	122
Chapitre VI	
Remarques finales	124
Bibliographie	133
Index supplémentaire des ouvrages cités	139
Streszczenie	141
Summary	143

Admettons le fait que le subjonctif soit un mode passionnant...

Avant-propos

1. Objectif de la recherche

Toute personne dispose de nombreux moyens afin d'exprimer ses attitudes, ses sentiments, ses façons de voir et de comprendre le monde qui l'entoure. Tout homme possède divers codes servant non seulement à transmettre et échanger des informations, mais également à exprimer ses impressions, ses émotions, ses doutes et ses désirs, c'est-à-dire la façon dont il perçoit, analyse et éprouve la réalité. Ce sont par exemple les gestes, les mimiques, les dessins ou les langues. Ces dernières sont le moyen dont l'homme se sert le plus souvent pour communiquer. Elles offrent notamment différents modes traduisant les attitudes de celui qui parle (le locuteur) à l'égard de ce qu'il énonce. Le locuteur peut assigner la valeur de vérité au contenu de son énoncé correspondant au fragment de la réalité dont il parle, lorsqu'il sait ou croit savoir que ce qui est représenté dans le contenu propositionnel (p) a eu, a ou aura une réalité extralinguistique (p est vrai). Il peut aussi s'en distancier.

Dans ce travail, nous examinerons les cas où, dans les mêmes contextes linguistiques (ou co-textes), par lesquels nous comprenons l'ensemble des unités linguistiques qui précèdent et qui suivent une unité déterminée (dans notre cas, c'est le verbe soit à l'indicatif soit au subjonctif), le locuteur choisit l'un des modes prenant en considération le contexte situationnel, c'est-à-dire l'ensemble des circonstances extralinguistiques qui influencent la construction de l'énoncé.

Notre expérience, définie comme le fait d'éprouver personnellement la réalité d'une chose, d'un événement ou d'un état, est liée tout d'abord au

contexte situationnel. Elle dépend de nombreux facteurs, comme par exemple : le sexe, l'âge, l'éducation, la catégorie sociale, la religion, l'option politique ou encore la localisation géographique. Cette attitude, consistant à voir des correspondances entre les phénomènes linguistiques d'une part et les phénomènes sociologiques et culturels d'autre part, remonte en particulier à W. von HUMBOLDT (1836), qui voyait un rapport étroit entre la langue et la nation qui la parle. Autrement dit, chaque nation crée sa propre vision du monde que la langue reflète. Cette idée a été reprise et développée par les linguistes représentant le courant mentaliste, par exemple B. L. WHORF (1958) et E. SAPIR (1972), selon lesquels l'organisation du système linguistique d'une communauté donnée influence son mode de penser et détermine sa propre vision du monde.

Le choix du mode dans un même contexte linguistique serait donc de ce point de vue conditionné par des facteurs culturels, sociaux et par l'expérience individuelle de ceux qui parlent.

K. BLÜCHER (1979) tente de comparer les emplois du subjonctif dans les trois langues romanes : l'espagnol, l'italien et le français (*le subjonctif français, il congiuntivo* italien et *el subjuntivo* espagnol), sur les trois niveaux fonctionnels que nous pouvons appliquer à l'étude de ce mode (cf. KWA-PISZ, 1995):

1) le niveau de la différenciation sémantique où l'emploi du mode est décisif pour bien comprendre le message;

2) le niveau de la mise en relief grammaticale avec absence de différenciation sémantique où le subjonctif est obligatoire syntaxiquement;

3) le niveau du mode facultatif où aussi bien l'indicatif que le subjonctif sont considérés comme corrects.

L'auteur constate que, malgré la présence du subjonctif dans les trois langues à tous les niveaux fonctionnels, son champ d'emploi est nettement plus large en espagnol et en italien qu'en français. Dans la proposition conditionnelle après *si*, le français exclut le subjonctif alors qu'il est employé en espagnol et en italien :

*Si **tuviera** dinero, lo daría.*

*Si **viniera**, le hablaré del asunto.*

(BLÜCHER, 1979: 39)

*Se **avessi** soldi, li darebbe.*

*Se **dovesse** venire, gli parlerei di questo.*

Ou encore, en italien, le subjonctif peut apparaître dans la proposition complétive après les verbes d'affirmation dans le contexte positif tandis qu'en français cela n'est pas acceptable :

*Credo che Paolo lavora / **lavori** molto.*

*Penso che lui è / **sia** a casa.*

*Speravo che tu raccontava / **raccontassi** esattamente ciò che era accaduto.*

*È probabile che Giulio **sia** d'accordo con me.*

*Si dice (dicono) che quel signore è / **sia** molto ricco.*

*Non so se tu hai / **abbia** capito.*

(lous les exemples: DARDANO, TRIFONE, 1995: 363)

2. Plan du travail

Beaucoup de linguistes représentant diverses approches ont étudié les particularités de l'emploi du subjonctif. Il y a des ouvrages où l'analyse de ce mode ne fait qu'une partie d'une théorie générale; il y a également des ouvrages entièrement consacrés au subjonctif ou à l'un de ses aspects particuliers, comme le subjonctif dans les propositions antéposées ou relatives ou bien l'alternance des modes indicatif/subjonctif dans les mêmes contextes linguistiques. A titre d'exemple citons les travaux de: Ch. BALLY (1965), M. BARRAL (1980), C. DE BOËR (1922), G. BOYSEN (1969, 1971), J. CELLARD (1983), W. CHAFE (1975), M. COHEN (1965), J. DAMOURETTE et E. PICHON (1936), B. ERIKSSON (1979), M. GLATIGNY (1977), H. GLÄTLI (1964), M. GREVISSE (1980), G. GOUGENHEIM (1962, 1965), G. GROSS (1973), M. GROSS (1968, 1978), O. GSELL et U. WANDRUSZKA (1986), G. GUILLAUME (1970), J. HARMER (1962), H. HUOT (1986), P. IMBS (1953), G. KLEIBER (1981a), S. KAROLAK (1979), R. MARTIN (1983), H. NORDAHL (1969, 1970), H. NØLKE (1985), M. REGULA (1936, 1958), J. ŠABRŠULA (1974), F. SATO (1974), K. TOGEBY (1966) et beaucoup d'autres.

Etant donné l'abondance des travaux consacrés au subjonctif, dans la première partie de ce travail nous ne présenterons que les conceptions dites psychologiques de C. de Boër, M. Regula, G. Guillaume parce que très critiquées auparavant, à l'heure actuelle de la linguistique cognitive elles prennent une fois de plus de l'importance. Les travaux de H. Nølke et R. Martin ont également attiré notre attention parce que malgré la diversité des courants qu'ils représentent, ils ont en commun avec les conceptions précédentes l'idée de la subjectivité: c'est l'homme qui juge la réalité et qui en parle.

Dans la deuxième partie, nous essaierons tout d'abord d'esquisser les idées principales de la linguistique cognitive sur lesquelles nous nous appuierons dans notre étude du subjonctif.

Puis, en troisième partie, nous analyserons les formes linguistiques exprimant la certitude, la croyance, l'espérance, la probabilité, la possibilité, la négation et l'appréciation et se trouvant dans les contextes affirmatif (positif), négatif, interrogatif et hypothétique. Ces formes, qui constituent le contenu de la principale, peuvent entraîner les deux modes, soit l'indicatif, soit le subjonctif, dans la subordonnée. Leur emploi serait lié à l'attitude du locuteur à l'égard du fragment de réalité dont il parle.

Les analyses que nous présenterons, sont fondées sur un nombre considérable d'exemples. Hélas, les limites éditrices nous ont forcés à les réduire dans ce travail.

Nous distinguerons trois attitudes du locuteur :

1) l'attitude déclarative liée à l'affirmation de l'existence de p ou à la croyance de l'existence de p dans la réalité extralinguistique (p est vrai ou tenu pour vrai);

2) l'attitude distanciative liée à la suspension de l'affirmation de l'existence de p ou à l'appréciation de p , peu importe si p est vrai ou non;

3) l'attitude neutre, quand le locuteur présente l'opinion sur p de quelqu'un d'autre.

Les attitudes ou plutôt les structures sémantiques représentant les attitudes par rapport à p , sont des résultats émergeant du traitement de l'information qui se produit dans le cerveau du locuteur et qui consiste à conceptualiser mentalement et puis linguistiquement les données d'expérience selon le savoir du locuteur, ses certitudes, ses croyances, ses désirs, ses doutes et selon les normes imposées par une langue donnée.

Nous tenterons d'étudier les mécanismes mentaux (cognitifs et psycho-affectifs) permettant au locuteur d'employer tel ou tel mode — non en opposition, mais se complétant de façon dynamique — dans un même contexte linguistique.

Enfin, la quatrième et la cinquième partie seront consacrées à l'analyse cognitive de la sémantique du subjonctif français. Elle nous amènera à proposer un ou des emplois prototypiques du subjonctif subissant plusieurs types d'extensions d'emploi derrière lesquels se dessinera un invariant sémantique.

*

* *

Je tiens tout d'abord à exprimer ma reconnaissance à Monsieur WIESŁAW BANYŚ dont les conseils et observations m'ont été très précieux.

Je remercie tous mes amis français, Messieurs Jean-Pierre Darcel et Henri Lamboley ainsi que Madame GENEVIÈVE PIERRON particulièrement pour leurs remarques pertinentes et leur gentillesse d'avoir corrigé le texte français.

Chapitre I

Problématique générale du subjonctif

1. C. de Boër et la conception du jeu de bascule

Pour C. DE BOËR, il existe deux subjonctifs en français: „[...] le premier se rencontre là où le verbe est psychologiquement indépendant, le second se trouve là où le verbe représente un certain degré de dépendance psychologique par rapport à l'idée exprimée dans la principale. Le premier de ces deux subjonctifs exprime toujours une nuance volitive, le second est le mode du second plan exprimant la dépendance, la subordination psychologique du verbe en question” (1954: 245). Quant au subjonctif indépendant, il apparaît dans:

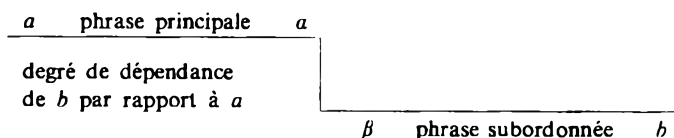
a) la phrase principale avec ou sans *que* ou avec *pouvoir*, p.ex. *plût à Dieu que..., vive le roi!, que Dieu te bénisse!, puissions-nous réussir;*

b) la proposition relative prédicative (explicative) qui est, selon de Boër, grammaticalement subordonnée, mais son verbe est psychologiquement et logiquement indépendant, p.ex. *Cet homme, que Dieu puisse punir, est un traître* (DE BOËR, 1954: 265);

c) un type de „conditionnelle-hypothétique” où le subjonctif exprime une nuance volitive, p.ex. *Qu'on nous laisse tous deux, et le reste est passé.* (DE BOËR, 1954: 260).

Quant au subjonctif non-indépendant, il exprime une pensée psychologiquement subordonnée et secondaire par rapport au contenu de la principale. Cette subordination doit être assez forte pour que le subjonctif soit employé. Si le degré de dépendance diminue, c'est-à-dire si l'élément subordonnant devient plus faible, alors c'est de l'indicatif dont nous nous servons

dans la subordonnée. C. DE BOËR appelle cet état de chose le „jeu de bascule” et il le décrit ainsi:



„A mesure que la ligne verticale $a - \beta$ s’allonge — ce qui signifie que la dépendance psychologique de b augmente — le subjonctif aura plus de chances de pouvoir être employé” (1954: 254), explique l’auteur.

Prenons la phrase:

Il semblait que cette masse était devenue monstre et n’eût qu’une âme.

(Hugo; cit. DE BOËR, 1954: 254)

Nous avons le même verbe principal *sembler* et deux subordonnés, l’un à l’indicatif, l’autre au subjonctif. C. de Boër dit que le degré de subordination du premier cas — *était devenue monstre* — est plus bas par rapport au degré de subordination de *n’eût qu’une âme*. Autrement dit, la première subordonnée se caractérise par une force psychologique fondée sur une vision réelle ou un sentiment de réalité, d’où l’indicatif. Par contre, le caractère hypothétique ou imaginaire prive la deuxième subordonnée de cette force, ce qui est marqué par le subjonctif.

Le travail de C. de Boër nous a semblé intéressant par la richesse des exemples proposés, issus avant tout de la tradition littéraire. Cela permet aux lecteurs d’examiner les changements d’emploi des modes dans divers contextes étudiés encore de nos jours.

Son analyse est fondée sur le rôle des processus mentaux (cognitifs et psychoaffectifs), ce qui n’est pas sans intérêt si nous observons l’extension des tendances cognitives dans les recherches linguistiques actuelles.

2. M. Regula et le subjonctif en tant que mode de la prise en pensée

M. REGULA voit dans „la manière de saisir les objectifs à forme de subordonnées” (1936: 340) le facteur capital déterminant la fonction des

modes en français. Cette manière représente le relief psycho-dynamique de la pensée qui caractérise ce qui constitue le contenu propositionnel renfermant l'objectif. Selon M. REGULA, le principe dynamologique (1936: 301), c'est-à-dire le fait que l'objectif de la subordonnée peut changer de mode en fonction de sa valeur dynamique, est à la base du choix des modes. Autrement dit, le contenu propositionnel est conçu de façon dynamique dans l'esprit du sujet parlant. L'auteur ajoute plus loin: „Ce qui donne à la «phrase» ce quelque chose de limité, c'est la fixation de la façon d'être, en d'autres termes, la modalisation" (1936: 344). Alors, l'indicatif dans *p* serait lié à l'affirmation de *p*, c'est-à-dire au jugement que *p* est vrai ou tenu comme tel. Le subjonctif marquerait le manque de cette fixation actuelle par rapport à la réalité non-linguistique: „Il s'agit de décider si le contenu *p* est exposé sous la forme vivante de la constatation — en ce cas il est chargé de l'énergie dynamique et forme le prédicat psychologique: indicatif — ou s'il a seulement une valeur représentative — en ce cas il est inerte au point de vue dynamique et forme le *sujet psychologique*: subjonctif" (1936: 294).

Dans les cas de:

Je me réjouis qu'il soit venu.

la réalité de *p* est englobée, est présentée de façon synthétique et par conséquent, *p* constituerait le sujet psychologique, c'est-à-dire une partie reprise, à propos de laquelle est dit *je me réjouis*. M. Regula constate que le subjonctif est amodal parce qu'il sert à neutraliser la modalité de *p*.

Je crois qu'il est venu.

il y a deux prédicats psychologiques: *il est venu* et *je le crois*. La réalité de *p* est l'essence de l'énoncé, d'où l'indicatif.

Le bruit empêche qu'on nous entende.

(REGULA, 1936: 308)

Peut-on nier que la santé ne soit préférable aux richesses.

(REGULA, 1936: 309)

le subjonctif marque le caractère envisagé de *p*.

M. Regula distingue donc les objectifs affirmés ou constatés, avec l'indicatif dans *p*, et les objectifs envisagés, qui peuvent être désirés, supposés ou évalués, avec le subjonctif. Par conséquent, les objectifs envisagés représentent un sujet psychologique (les objectifs „thématisés”), comme dans les exemples suivants:

Qu'il ait raison, c'est absolument sûr (= il a raison, c'est absolument sûr)

(REGULA, 1936: 341)

Je regrette qu'il soit parti (= il est parti, je le regrette)

Ces objectifs peuvent aussi être „dépouillés de toute existence” (1936: 342) (les objectifs se caractérisant par la dépendance psychologique du prédicat principal sans qu'ils soient „thématiques”):

Je ne veux pas qu'il le fasse (= il ne le fera pas, je le veux)

Croyez-vous qu'il le fasse? (= il le fera, le croyez-vous?)

(REGULA, 1936: 342)

ou encore ils renferment le composant sémantique du prédicat psychologique, comme dans :

Je veux qu'il parte.

Je crains qu'il ne vienne.

(REGULA, 1936: 343)

M. REGULA voit également une zone d'interférence avec les „cas à accentuation psychologique flottante” (1936: 346), par exemple :

Il est probable qu'il viendra.

Il est possible qu'il vienne.

Il paraît qu'il viendra.

Il semble qu'il vienne.

Dans tous ces exemples, le contenu *p* semble être à la fois évalué et constaté. M. REGULA dit que „le choix des modes doit être réglé artificiellement” (1936: 347). L'indicatif dans *p* après *il est probable que* est dû au phénomène de la constatation de l'objectif qui l'emporte sur l'incertitude, composante du prédicat psychologique. Il conclut ainsi: „[...] le français moderne use de la différenciation modale pour distinguer un contenu psychique constaté et envisagé” (1936: 350). La question est donc dans la prise en pensée du contenu *p* désiré, supposé ou évalué, ce qui serait marqué par le subjonctif. Cependant, lorsque la prise en pensée est décisive (M. Regula parle de la mise décisive de l'objectif), elle devient constatation dont l'indicatif serait le signe.

Ce qui nous a particulièrement intéressé chez M. Regula, c'est la façon de voir le rapport entre le choix des modes et l'interprétation psycho-dynamique que chaque phrase subit. Nous observons un parallèle entre le processus dynamique de la formation de l'énoncé dans l'esprit du sujet parlant proposé

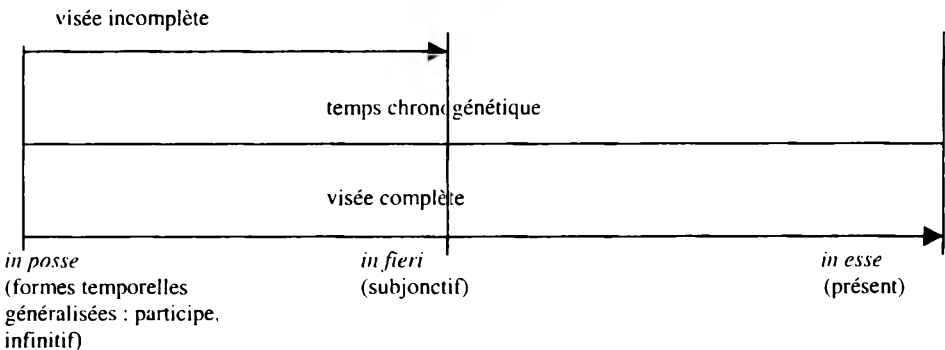
par M. Regula et la conception de G. Guillaume consistant à reconstruire l'opération mentale du temps avec les trois profils de la formation de l'énoncé (en puissance, en devenir et en réalité) dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Dans son étude, M. REGULA se sert aussi du terme „subjunctif thématique”. Il observe un rapport entre le subjunctif et le contenu *p* qui est un sujet psychologique ou un thème repris défini comme „cette partie de l'énoncé total qui est déjà donné ou supposé connu, à propos de laquelle on dit le prédicat” (1936: 296; cit. LERCH).

Cependant, le problème de la structuration du message en thème—rhème n'est pas si simple. Nous y reviendrons au cours de la présentation de la conception de H. Nølle.

3. G. Guillaume et le subjunctif en tant que résultat du temps *in fieri* (en devenir)

L'idée qu'il existe des rapports entre la réalité, la pensée et le langage, qui sert avant tout à organiser la pensée, est à la base des recherches de G. GUILLAUME (1970). La théorie du système des temps français qu'il propose consiste à voir le temps en train de se construire dans la pensée. Voici comment il le voit (1970: 29):



Le **temps chronogénétique** est le temps nécessaire pour la formation de l'image-temps dans la pensée et l'opération de pensée consistant à élaborer cette image-temps est appelée **chronogénèse**: „[...] pour être une opération

mentale extrêmement brève, la formation de l'image-temps dans l'esprit n'en demande pas moins un temps, très court sans doute, mais non infiniment court, et par conséquent réel. Il s'ensuit que cette formation peut être rapportée à un axe, — une certaine durée de temps qu'on se représente linéairement, — qui est lieu de tout ce qui a trait à la figuration mentale du temps. Nous nommerons cet axe, l'axe du temps chronogénétique, et l'opération qui s'y développe, la chronogénèse" (GUILLAUME, 1970: 8).

Les axes verticaux représentent les trois profils de formation de l'image-temps: en puissance, en devenir et en réalité. Ce sont **les axes chronothétiques** et „considérée dans son ensemble, l'opération de pensée qui se développe sur ces axes est **la chronothèse**. Elle fixe dans l'esprit l'image-temps que la chronogénèse vient de créer" (1970: 10).

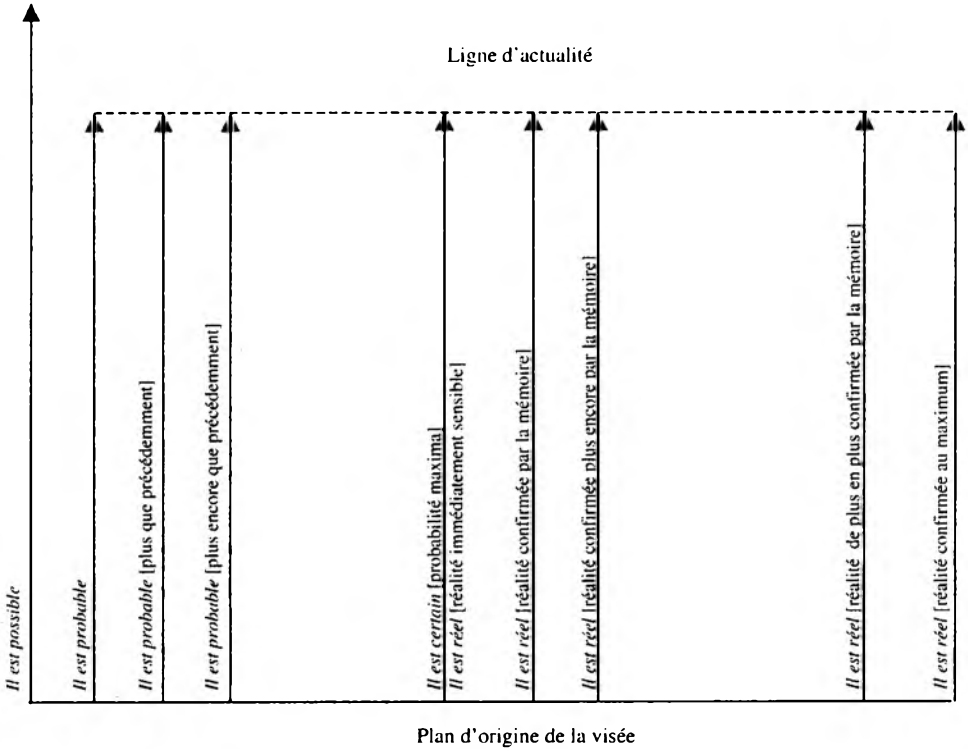
Pendant la formation de l'image-temps, la chronogénèse va d'un axe chronothétique à l'autre et G. Guillaume appelle cette opération: **visée**. La visée réalise non seulement le temps, mais simultanément, elle réalise le verbe. La réalisation du verbe dans le temps *in posse* est liée à l'infinitif et au participe et aux formes aspectuelles de ces modes, qui sont le présent et le passé. La réalisation du verbe dans le temps *in fieri* „produit” toutes les formes du mode subjonctif. La réalisation du verbe dans le temps *in esse*, qui se divise en trois époques: le futur, le présent et le passé, représente l'ensemble des constructions aspecto-temporelles qui constituent le mode indicatif (l'impératif, selon G. GUILLAUME, est „plus un mode de parole qu'un mode de pensée” (1970: 12) et le conditionnel est traité comme un temps de l'indicatif appartenant à l'époque future).

Quant au subjonctif, c'est le mode lié à la visée incomplète. Pendant le processus de formation de l'image-temps, on observe le passage de l'idée d'un axe chronothétique vers un autre. L'idée va alors du premier axe chronothétique correspondant au temps en puissance vers le deuxième, celui du temps en devenir pour normalement atteindre le troisième axe. Lorsque l'idée n'atteint pas le but, la visée est incomplète et le verbe se réalise dans le temps *in fieri*, c'est-à-dire qu'il prend une des formes du subjonctif.

Selon G. Guillaume, le problème est dans **le quantum interceptif** qui est un élément caractérisant une distance entre l'actualité et la non-actualité, c'est-à-dire le parcours de la visée à travers les idées vers l'axe du temps *in esse*. C'est cet élément qui empêche à la visée d'arriver à l'axe du temps *in esse*.

Le linguiste analyse les idées du possible, du probable, du certain et du réel. De ces quatre idées, seulement la première exige le subjonctif parce que la capacité d'actualité, c'est-à-dire la capacité d'avoir une réalité non-linguistique, est neutralisée par la capacité de non-actualité. En d'autres termes, les chances d'être et les chances de ne pas être sont égales dans le cas du possible. En revanche, le probable et le certain ont plus de chances d'être. Alors existe

la capacité d'actualité „différente de zéro mais aussi petite que l'on voudra" (1970: 33). Voici comment G. GUILLAUME présente l'opération de visée et son rapport avec la capacité d'actualité (1970: 34):



G. GUILLAUME introduit la notion d'**expression-étalon** qui permet de déterminer le choix des modes selon le même aspect de la visée. A côté de *il est probable*, nous pouvons ranger *il est prévisible*, *il est prévu*, *je prévois*; à côté de *il est certain*: *je crois*, *il a été fixé / arrêté*; à côté de *il est réel*: *il a été visible / vu / constaté*, *je vois* (1970: 35). Ainsi, dans:

Je regrette que Pierre soit venu.

(GUILLAUME, 1970: 36)

le contenu *p* est proche de l'expression-étalon *il a été constaté*, puisque l'arrivée de Pierre a eu lieu effectivement. Mais la visée à travers l'idée du regret ne peut parvenir jusqu'à l'axe du temps *in esse* parce que son parcours est empêché par le quantum interceptif *q* appréciable: *je regrette — il a été constaté* = *q*. Cela signifie que la visée *T* entière est réduite à *T-q*, visée incomplète.

Dans:

Je veux qu'il vienne.

(GUILLAUME, 1970: 37)

l'idée de vouloir implique quelque chose de prévisible: *vouloir* — *il est prévisible*. Pourtant, entre l'expression-étalon: *il est prévisible* et *je veux* se constitue un quantum interceptif, *q* volitif, qui l'emporte.

En revanche, dans:

Je crois qu'il est venu.

l'expression-étalon sémantiquement la plus proche de *croire* est *je prévois*. Le quantum interceptif égale 0, alors la visée atteint la ligne du temps *in esse*.

L'apport de G. Guillaume dans l'étude des modes est particulier. Avant tout, il propose une nouvelle vision du temps, vision psycho-dynamique. Ce qui oppose le subjonctif à l'indicatif, c'est la façon de concevoir le temps dans la pensée: le subjonctif correspond au temps *in fieri* (en devenir) et l'indicatif, au temps *in esse* (en réalité). G. GUILLAUME dit que „le mode est fonction du contact ou du non-contact de la visée avec l'actualité” (1970: 37), ce qui est également lié à la notion de quantum interceptif.

Comme le subjonctif n'a pas beaucoup de formes temporelles par rapport à l'indicatif, l'idée avancée par G. GUILLAUME est que „le mode subjonctif serait le mode du temps amorphe, non divisible en époques” (1970: 37). Par conséquent, le subjonctif exclut l'actualité dans le temps et l'indicatif l'inclut.

Ce qui est aussi intéressant, c'est de voir la réalisation mentale du verbe dans sa totalité, c'est-à-dire l'aspect, le mode et le temps se réalisent à la fois à travers le verbe en train de se construire.

L'oeuvre de G. Guillaume s'est heurtée à d'innombrables critiques à cause de son caractère trop (?) psychologique. Cependant, à l'époque de l'essor du cognitivisme dans la linguistique, on observe le grand retour de ses idées, surtout celle de l'image-temps et celle de l'expression-étalon, qu'on peut comparer, toutes proportions gardées, au modèle cognitif idéalisé de G. Lakoff, aux effets prototypiques maximum de R. Langacker ou encore à l'invariant sémantique de J.-P. Desclés et de W. Banyś.

4. R. Martin et le subjonctif en tant que marqueur de la suspension de la valeur de vérité

Pour R. MARTIN (1983), l'énoncé est le lieu du vrai et du faux et le sens de l'énoncé est spécifié par les conditions dans lesquelles il est vrai ou faux. Le locuteur peut assigner à ce qui constitue le contenu propositionnel de l'énoncé une valeur de vérité/de fausseté ou bien il peut suspendre sa valeur de vérité. Selon R. Martin, la fonction essentielle du subjonctif est la suspension de la valeur de vérité du contenu propositionnel (p). Ses thèses sont les suivantes:

1) le subjonctif marque l'appartenance non pas au monde actuel m_0 , de ce qui est, mais aux mondes possibles;

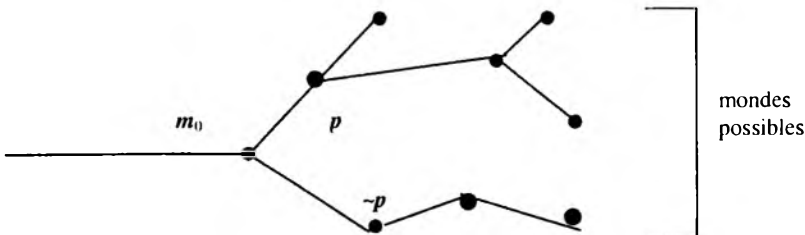
2) le subjonctif marque aussi l'appartenance à l'anti-univers.

Chacun possède son **univers de croyance** défini comme „l'ensemble indéfini des propositions que le locuteur, au moment où il s'exprime, tient pour vraies ou qu'il veut accréditer comme telles” (MARTIN, 1983: 14). S'il existe un univers du locuteur avec des propositions qu'il tient pour vraies, il faut admettre qu'il y a encore une valeur des propositions qui se situent en dehors de l'univers du locuteur et qu'elles appartiennent à un autre univers. R. MARTIN distingue:

1. L'**hétéro-univers** qui est „l'ensemble des propositions que tient pour vraies celui dont le locuteur rapporte le dire, la pensée, la croyance: l'énonciateur” (1983: 38). Donc, l'hétéro-univers est l'univers de l'énonciateur tel qu'il est vu par le locuteur.

2. Les **mondes possibles** qui sont „une totalité inconditionnée de faits non contradictoires, auquel cas le monde effectif appartient comme un monde possible parmi une infinité d'autres” (1983: 31).

Autrement dit, si on énonce: *Pierre est à Paris*, la proposition est vraie aussi longtemps que nous avons toutes les raisons de penser que Pierre est à Paris. Quant à l'avenir, nous pouvons seulement envisager que la réalité de p pourrait changer en entraînant le changement de la valeur de vérité de p . En ce moment, le champ des prolongements possibles apparaît avec au moins deux possibilités: p et $\sim p$ dont seulement une sera réelle et deviendra le monde actuel m_0 , ce qu'on peut présenter à l'aide du schéma suivant:



3. L'**anti-univers** qui est „l'ensemble des propositions qui, quoique fausses à l'instant t_0 , auraient pu être vraies ou que l'on imagine telles ce qui revient à dire qu'il existe des mondes contrefactuels où elles sont vraies" (1983: 38).

Selon R. Martin, le cas de la négation est un exemple de l'anti-univers. Lorsque nous disons: *Pierre n'est pas là*, nous pouvons supposer que la présence de Pierre était au moins possible.

Si nous comparons:

Je sais que Pierre est là.

Le fait que Pierre soit là...

Bien que Pierre soit là...

Je regrette que Pierre soit là.

(MARTIN, 1983: 104)

il s'avère que dans tous les cas la réalité de la présence de Pierre correspond à la proposition *Pierre est là*, qui serait considérée comme vraie. Et c'est là où les notions de mondes possibles et d'univers de croyance interviennent. Dans le premier cas, le locuteur tient p pour vrai, c'est-à-dire p appartient à son univers de croyance, d'où l'indicatif. Par contre, dans les exemples suivants, le subjonctif serait le signe de l'appartenance de p à l'anti-univers, c'est-à-dire bien que p soit vrai au moment de l'énonciation, le locuteur admet que p aurait pu être faux dans un/des monde(s) possible(s) déjà annulé(s) par la réalité. Par conséquent, la valeur de vérité de p n'est pas assumée par le locuteur. Il la suspend par le fait de s'en distancier.

R. MARTIN souligne aussi le rôle de *que* qu'il place à côté de l'élément interrogatif et de l'élément hypothétique. Il les appelle complémentisateurs. Leur fonction sémantique est de suspendre la valeur de vérité. Mais la suspension de la valeur de vérité n'est possible qu'en relation du complémentisateur avec le sens de l'antécédent, le temps ou encore avec la présomption d'existence (1983: 99), ce qui fait penser aux éléments corrélatifs de P. IMBS (1953).

La théorie des mondes possibles de R. Martin marque, entre autres, une étape dans les recherches sur l'emploi des modes. Comme nous l'avons déjà remarqué, le champ des phénomènes examinés par R. Martin est comparable, sinon compatible, avec par exemple la théorie polyphonique d'O. Ducrot, élaborée ensuite par H. Nølke dans le cadre de l'emploi du subjonctif ou encore avec les travaux du courant cognitif. Nous pensons ici à la notion de vérité traitée comme non-absolue (R. Martin parle de la vérité floue) et aux représentations mentales du fragment de la réalité correspondant à p , qui se manifestent dans l'esprit de celui qui parle et qui décide, c'est-à-dire du locuteur (p.ex.: la représentation de R. S. JACKENDOFF (1983), l'espace

mental de G. FAUCONNIER (1984), la construction des images mentales proposée par G. LAKOFF (1987) et R. LANGACKER (1987a, b)).

Nous pouvons également trouver un parallèle avec la conception de P. IMBS (1953), qui propose la notion de terme corrélatif comparable aux modalisateurs de R. Martin, et aussi entre l'idée de l'image-temps en train de se construire se manifestant à travers l'idée du possible proposée par G. GUILLAUME (1970) et le rôle des mondes possibles de R. Martin.

5. H. Nølke et le subjonctif en tant que marqueur syntaxique de la polyphonie interne

Le point de départ de l'analyse des modes proposée par H. NØLKE (1985) est la conception polyphonique d'O. DUCROT (1984). L'idée générale est la suivante: „le subjonctif marquerait une forme spéciale de polyphonie” (NØLKE, 1985: 55) interprétée comme le propose O. Ducrot pour qui l'énoncé d'un locuteur fait entendre aussi d'autres voix, celles des énonciateurs qui apparaissent à travers l'énoncé et qui émettent leurs points de vue. Le locuteur est celui à qui on impute la responsabilité de l'énoncé, aussi bien de son contenu (le locuteur en tant que tel: *L*) que de l'engagement par rapport à ce contenu (le locuteur en tant qu'être du monde: *λ*). Ainsi, on voit le locuteur sous deux aspects, en tant que tel et en tant qu'être du monde.

Le locuteur peut prendre la responsabilité de son énoncé, mais également il peut la laisser à quelqu'un d'autre, c'est-à-dire à l'un des énonciateurs, ou bien il peut s'assimiler à l'énonciateur en partageant sa responsabilité.

H. NØLKE modifie la conception d'O. Ducrot en introduisant la distinction entre deux types de polyphonie:

- 1) la **polyphonie externe** — „on parle de polyphonie externe si quelqu'un de différent de *L* et de *λ* est associé à un des énonciateurs” (1985: 61);
- 2) la **polyphonie interne** — on parle de polyphonie interne dans le cas où un énonciateur est associé à *L* (le locuteur en tant que tel) et un autre à *λ* (le locuteur en tant qu'individu).

Selon H. Nølke, le subjonctif serait un marqueur syntaxique de polyphonie interne où l'énonciateur de la principale est associé à *L*, alors que l'énonciateur de la subordonnée est associé à *λ*. Donc, c'est *λ* qui serait responsable du choix du subjonctif.

Dans:

Qu'un ambassadeur devienne industriel, la chose n'est pas non plus très commune.

(NØLKE, 1985: 59)

De là vient que Daudet n'a pas fait école : de là vient aussi qu'il plaise à tant de lecteurs différents.

(NØLKE, 1985: 61)

pour expliquer les modes, H. NØLKE pense à la structuration du message en thème—rhème. Il définit le thème comme „la partie du message dont on parle” (1985: 60). Le subjonctif marquerait que l'information nouvelle (le rhème) n'a pas été véhiculée dans *p*. Autrement dit, le locuteur choisit le subjonctif pour thématiser le contenu *p*. „Si le subjonctif ne convient pas, c'est parce que le contenu de l'antéposée fait partie de l'information nouvelle véhiculée par l'énoncé”, dit H. NØLKE (1985: 60). En termes polyphoniques, c'est le locuteur en tant qu'individu (λ) qui s'en chargerait. Ainsi, dans l'exemple dernier, même si le premier énoncé est considéré comme déjà connu (le thème) par l'interlocuteur et le deuxième est envisagé comme nouveau (le rhème) pour l'interlocuteur, le locuteur choisit l'indicatif dans le premier parce que pour lui son contenu constitue le rhème (une sorte de conclusion tirée du discours précédent) et il choisit le subjonctif dans le deuxième pour montrer la polyphonie interne, c'est-à-dire que le locuteur en tant qu'individu (λ) sait que le contenu *il plaît à tant de lecteurs différents* est un fait connu. Pourtant, cela n'exclut pas qu'il existe quelqu'un pour qui cette information serait nouvelle ou bien qui doute de la vérité de ce qui est dit. Il s'agirait donc d'un discours intérieur entre le locuteur en tant que tel (L) et le locuteur en tant qu'individu (λ). Cela signifie que même si le locuteur peut s'associer à son interlocuteur, c'est-à-dire qu'il peut partager son point de vue sur *p*, il peut également s'en distancier par la présence du locuteur en tant qu'individu, autre que son interlocuteur. Nous en proposerons l'analyse plus détaillée dans le chapitre consacré aux propositions antéposées.

H. Nølke n'est pas le premier à lier l'emploi du subjonctif à la partie thématique de l'énoncé. Selon la tradition la plus répandue, le thème correspond à cette partie de l'énoncé dont on parle et le rhème serait le commentaire qu'on fait à propos du thème.

Après beaucoup d'autres (par exemple H. PAUL (1886), E. LERCH (1930), les linguistes du Cercle de Prague), M. REGULA (1936) appelle le thème sujet psychologique, qui est la partie de l'énoncé reprise, c'est-à-dire connue ou supposée connue. Nous en avons parlé dans le chapitre consacré à la conception de M. Regula.

Par exemple W. CHAFE (1975) dit que le thème est un élément qui, au moment de l'énonciation, appartient déjà à la conscience du locuteur et de son interlocuteur (au moins le locuteur le croit). Il souligne le rôle de l'ordre des éléments dans la phrase, du contexte et de l'intonation dans la structuration du message en thème—rhème. D'après W. Chafe, la tendance générale est d'avoir le thème en position initiale, ce qui expliquerait bien qu'on peut considérer les propositions antéposées à intonation neutre comme thématiques. Quant au contexte, Chafe pense à la situation de l'énonciation. Le contexte serait donc un élément nécessaire mais non suffisant pour indiquer le thème. C'est aussi de ce point de vue qu'on peut lier le thème à la notion de présupposition (cf. DUCROT, 1980), le thème pouvant être défini comme partie présupposée, et par conséquent non assertée de l'énoncé.

Dans le cadre d'une analyse sémantique, A. BOGUSŁAWSKI (1977) et W. BANYŚ (1988) disent que le thème est cette partie du dictum de la phrase qu'on ne peut pas nier. Le dictum de la phrase est un ensemble de prédications et „celles parmi les prédications que renferme une phrase qui ne sont pas actuellement assertées, qui ne peuvent donc être, sans qu'on change quoi que ce soit à la phrase, niées ou bien soumises à une élimination par contraste constituent son dictum thématique” (BANYŚ, KAROLAK, eds, 1988: 109).

S. KAROLAK (1988: 7) définit le thème comme „l'individualisation univoque de l'objet dans l'univers du discours ou le contenu référentiel” (cf. KAROLAK, 1984; BOGACKI, KAROLAK, 1991).

Les notions de thème et de rhème sont des notions sémantiques comme les notions d'argument et de prédicat, avec cette différence que l'argument et le prédicat ont un caractère virtuel et le thème et le rhème ont un caractère actuel. Cela signifie que tout argument serait le thème potentiel ou bien tout thème serait l'argument actualisé et que tout prédicat serait le rhème potentiel ou bien tout rhème serait le prédicat actualisé. En schématisant, nous aurions:

- au niveau virtuel, les prédicats, c'est-à-dire les concepts qui se combinent entre eux pour former des propositions et qui impliquent un certain nombre de positions d'argument, et les arguments, qui sont „des opérations physiques d'indication exécutées par les locuteurs dans les actes de prédication, c'est-à-dire les déixis d'objets” (BOGACKI, KAROLAK, 1991: 4);
- au niveau communicationnel, les thèmes dont la fonction serait d'indiquer l'objet dont on parle, et les rhèmes, qui caractérisent cet objet.

Revenons à la conception de H. Nølke.

Dans:

Mais au fait, d'où tires-tu cet argent puisque ce n'est pas vrai que ton père soit un riche planteur?

(NØLKE, 1985: 61)

H. Nølke voit le rôle important de la négation qui est un marqueur de polyphonie: la négation serait le rhème et le contenu *p* serait donc thématique, d'où le subjonctif, ce qui veut dire que le locuteur en tant qu'individu (λ) suspend la vérité de *p* en introduisant le sentiment de doute. Avec l'indicatif, l'interlocuteur „est censé penser vraiment que son père est un riche planteur” (NØLKE, 1985: 62).

Dans:

Pierre n'est pas certain que Sophie reviendra.
Pierre n'est pas certain que Sophie revienne.

(MARTIN, 1983: 122)

H. Nølke explique le subjonctif par le fait de la polyphonie interne, qui consiste dans ce cas, en la distanciation du locuteur en tant qu'individu (λ) par rapport au contenu propositionnel. En d'autres termes, pour le locuteur, *p* peut être vrai et en même temps *p* peut être faux. Par conséquent, *p* comme élément thématique, serait le résultat de cette polyphonie. L'indicatif marquerait que la polyphonie interne n'a pas eu lieu parce que „le locuteur présente un énonciateur dont il se distancie, qui affirme que Pierre est certain que Sophie reviendra, et il s'associe à un autre énonciateur qui nie cette affirmation” (NØLKE, 1985: 64).

H. Nølke note la polyphonie interne dans l'acte d'interrogation avec le subjonctif dans *p*:

Croyez-vous qu'il faille travailler demain?

(NØLKE, 1985: 63)

Généralement, le but illocutoire de l'acte d'interrogation est d'obtenir une réponse de la part d'un interlocuteur, ce qui se traduirait par l'emploi de l'indicatif dans *p*:

Croyez-vous qu'il faut travailler demain?

(NØLKE, 1985: 63)

qui équivaut à: *Faut-il travailler demain, selon vous?* Le subjonctif suggérerait que l'interrogation concerne non le contenu *p*, mais plutôt les croyances quant à *p*. Comme le dit H. NØLKE, *p* fonctionne „comme thème des croyances sur lesquelles on interroge” (1985: 64). Nous ajouterons encore qu'on interroge non seulement l'interlocuteur, mais avant tout le locuteur s'interroge lui-même en tant qu'individu (λ), ce qui prouve qu'il y a là polyphonie interne.

H. Nølke, bien qu'il ne donne pas d'exemples, constate également que la théorie polyphonique peut servir à expliquer le subjonctif dans les com-

plétives des verbes de volonté, de sentiments et dans les propositions circonstanciellées introduites par *bien que*, *non que*, *sans que*, *jusqu'à ce que*.

En partant des conceptions fondées sur le principe hiérarchique des facteurs syntaxiques qui favorisent l'emploi du subjonctif (cf. BOYSEN, 1971; TOGEBY, 1966), et en examinant ensuite la théorie des modes possibles de R. MARTIN (1983), H. Nølke propose une approche polyphonique de l'emploi des modes. Son but est de montrer que la polyphonie, surtout la polyphonie interne, a sa place parmi tous les facteurs syntaxiques et sémantiques qui influencent le choix du subjonctif. Il conclut ainsi: „[...] le subjonctif en français moderne est en effet *sub* de tous les points de vue: syntaxiquement, parce qu'il ne peut surgir que dans les subordonnées (à de très rares exceptions près, qui sont plutôt archaïques); sémantiquement, parce que son apparition demande une structure sémantique de subordination et pragmatiquement, parce qu'il introduit une sorte de subordination au cœur même de l'unicité du sujet parlant" (NØLKE, 1985: 69).

Nous avons présenté cinq travaux qui, selon nous, sont représentatifs de la grande diversité d'études caractérisant l'ensemble des recherches sur le subjonctif. Leurs auteurs ont tenté de trouver des explications à l'emploi de ce mode en français dans des cadres différents. Il s'agit ici du cadre psychologique (C. de Boër, M. Regula, G. Guillaume), argumentatif (H. Nølke) et logico-sémantique (R. Martin). Bien que chaque conception contribue à décrire le fonctionnement et la nature du subjonctif d'une façon de plus en plus complète et précise, aucune ne donne une explication satisfaisante qui permettrait de comprendre les mécanismes linguistiques concernant l'emploi des modes et plus particulièrement celui du subjonctif. Ces recherches montrent la nécessité d'une analyse des mécanismes et des représentations linguistiques construites dans une perspective cognitive permettant d'expliquer l'emploi du subjonctif en français moderne en fonction des processus mentaux, cognitifs et psycho-affectifs, ayant lieu dans le cerveau de celui qui parle pendant le traitement de l'information.

Chapitre II

Ebauche d'une approche cognitive de l'emploi du subjonctif

Le point de départ de toute analyse linguistique est, selon les cognitivistes, une relation entre la réalité, la façon de la percevoir et l'éprouver et la langue. L'étude de la langue n'est donc possible que par rapport au rôle de l'homme dans la construction des énoncés dans une langue particulière, c'est-à-dire par rapport aux facteurs culturels, sociaux qui déterminent le domaine des connaissances et la manière dont l'homme conceptualise les données provenant du monde réel (cf. DUBOIS, 1991; FIFE, 1994; FUSCH, 1997; GRZEGORCZYKOWA, 1992; KALISZ, 1994; KARDELA, 1990, 1992; KORŻYK, 1992; NOWAKOWSKA-KEMPNA, 1995; TABAKOWSKA, 1995).

L'homme observe le monde. Il distingue les objets, les phénomènes, les situations, les événements. Il a aussi la faculté de se représenter des fragments de réalité à sa façon, c'est-à-dire la faculté de construire dans son cerveau des représentations de choses ou de situations sous la forme d'un code symbolique; comme dit F. J. VARELA (1989: 49), „le cerveau est un ensemble de cellules constamment actives, qui reçoit de l'information, la développe, la perçoit et prend des décisions”.

Les symboles ont une réalité physique et sémantique, donc à la fois matériels et signifiants. Il arrive souvent qu'une même valeur sémantique peut être liée à différentes formes.

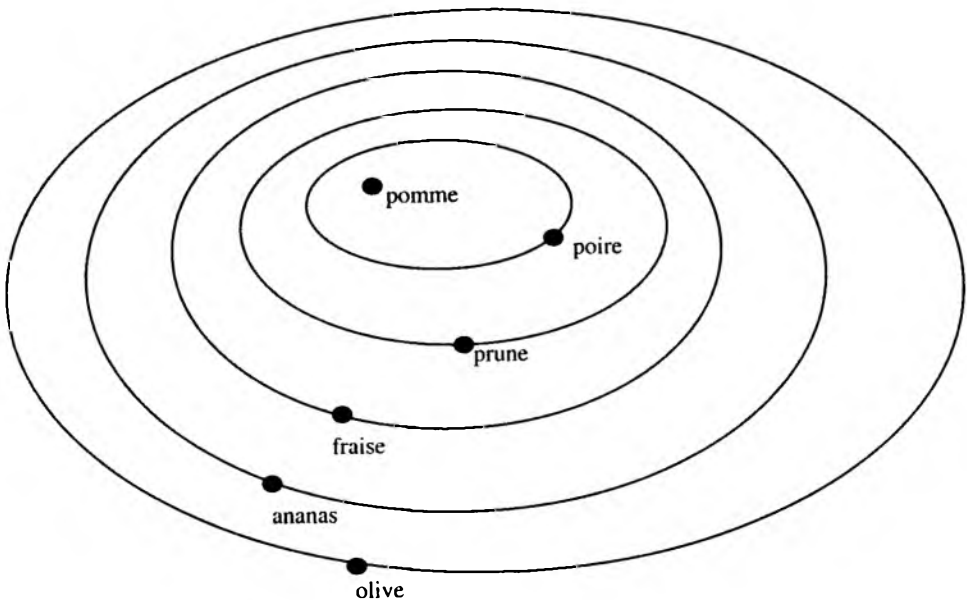
Dans le cerveau de l'homme ont donc lieu des opérations mentales de traitement de l'information correspondant à un fragment de réalité. L'homme identifie les objets, les situations et leur donne un relief interprétatif qui reflète son savoir, ses certitudes, ses croyances, ses désirs ou ses doutes. Autrement dit, il les conceptualise, c'est-à-dire qu'il construit des

représentations mentales et les catégorise. Il les assimile aux éléments du système formel qu'est la langue: les processus linguistiques sous forme de schémas de classification (ou de catégorisation) propres à une langue particulière opèrent sur les processus mentaux (cognitifs et psycho-affectifs) ou plus précisément, sur les représentations mentales du fragment de réalité perçu. Ce qui en émerge est une structure plus ou moins complexe, configurationnelle et symbolique qui se manifeste à travers l'énoncé (cf. BARTMIŃSKI, 1990).

La notion de **catégorie** devient fondamentale dans l'analyse linguistique proposée par les cognitivistes. Tous les objets, phénomènes, états, événements que nous percevons, sont affectés à des catégories dont la construction est souvent très compliquée et subtile. Nous concevons une catégorie à l'aide de la notion de **prototype** ou d'**effets prototypiques**.

Le prototype constitue l'entité centrale autour de laquelle s'organise une catégorie.

La notion de prototype apparaît pour la première fois dans des travaux en psychologie. Nous la devons avant tout à E. ROSCH (1973) qui définit le prototype comme le meilleur exemplaire ou l'instance centrale d'une catégorie. Ainsi, pour la catégorie *fruit*, les personnes interrogées ont donné comme prototype *la pomme* et *l'olive* a été considérée comme la moins représentative pour la catégorie. Entre *la pomme* et *l'olive* se trouvent d'autres représentants de la catégorie qualifiés de moins en moins typiques, ce que nous pouvons illustrer par le schéma suivant:



Selon D. DUBOIS (1983), qui analyse 22 catégories sémantiques du français, nous parlons de prototype, lorsqu'au moins 75% des sujets l'ont choisi et cité comme tel. Par conséquent, nous pourrions définir le prototype comme étant le meilleur exemplaire d'une catégorie, reconnu comme tel par la majorité de la population interrogée.

Mais quelle serait la définition du „meilleur exemplaire”?

G. KLEIBER dit que „le meilleur exemplaire est jugé comme étant le meilleur, parce qu'il possède les propriétés considérées comme typiques de la catégorie” (1990: 61). Le prototype serait donc soit le meilleur exemplaire conceptuel, soit un ensemble de traits typiques qui ne sont pas nécessairement tous associés à l'unique représentant autour duquel se construit une catégorie (HABRAJSKA, 1998: 117).

R. GRZEGORCZYKOWA (1998: 111) donne trois définitions du prototype selon la façon de le concevoir dans les travaux sémantiques:

- la première extensionnelle: le prototype en tant que meilleur exemplaire de la catégorie;
- la deuxième intensionnelle: le prototype en tant qu'ensemble des traits typiques pour une catégorie;
- et la troisième, variante de la deuxième: le prototype en tant que centre sémantique d'une catégorie, c'est-à-dire le sens basique autour duquel s'organisent les sens „métaphoriques”.

En 1978, E. ROSCH explique que „parler de prototype est simplement une fiction grammaticale commode. Ce qui est réellement visé, ce sont les jugements de degré de prototypicalité” (1978: 40).

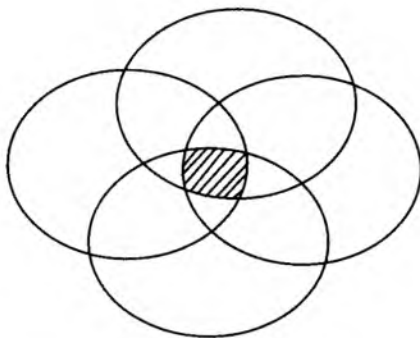
Par conséquent, la définition du prototype doit être reformulée: le prototype devient effet prototypique qui s'applique à une sous-catégorie référentielle (ou l'emploi) et qui est perçu comme sous-catégorie (usage) de base (cf. KLEIBER, 1990: 152). Nous y reviendrons dans le chapitre IV.

Quant à la notion de catégorie, dans sa dimension conceptuelle, elle est une classe à l'intérieur de laquelle sont rangées, selon des critères sémantiques et stéréotypiques sur lesquels reposent des effets prototypiques, des entités constituant des sous-catégories et sont associées à des mots d'une langue donnée. Cela implique une rupture nette avec l'analyse sémantique en traits suffisants et nécessaires.

Par critères sémantiques, nous comprenons les traits sémantiques spécifiés par la langue, le tout (formes grammaticales et vocabulaire d'une langue donnée) qui contribue à l'interprétation linguistique de la réalité. Les critères stéréotypiques sont déterminés par des connaissances non-linguistiques propres à chaque homme, dépendant de facteurs culturels et sociaux comme le lieu de naissance (le pays, la catégorie sociale), la formation professionnelle ou même la religion (R. S. JACKENDOFF (1983) parle entre autres des condi-

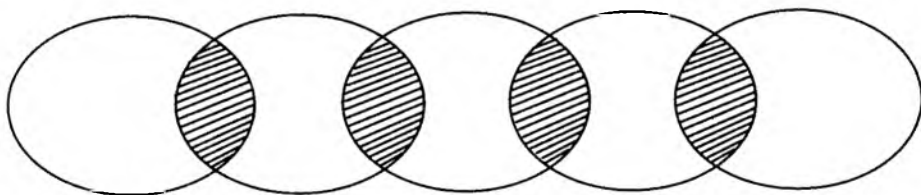
tions de centralité et de typicalité et A. WIERZBICKA (1965) distingue les propriétés essentielles de celles prototypiques).

Pour parler de catégorie, il n'est pas nécessaire que tous ses représentants aient des traits communs:



(KLEIBER, 1990: 65, 139, 160; le schéma de GIVÓN, 1986: 79)

Il suffit qu'ils partagent au moins un trait avec un autre représentant de la catégorie selon la ressemblance de famille, notion de L. WITTGENSTEIN (1958) qui „a postulé que les référents d'un mot n'ont pas besoin d'avoir d'éléments en commun pour être compris et employés dans le fonctionnement normal du langage. Il a suggéré qu'il s'agissait plutôt d'une ressemblance de famille qui reliait les différents référents d'un mot. Une structure de ressemblance de famille prend forme AB, BC, CD, DE". (ROSCH, MERVIS, 1975: 574—575; cit. KLEIBER, 1990: 55):



(KLEIBER, 1990: 160)

L'ensemble des traits (des propriétés) dont le nombre et la fréquence changent d'un représentant d'une catégorie à un autre, constituent ce que E. ROSCH et C. B. MERVIS (1975) appellent la *cue validity*. Les traits typiques apparaissant le plus fréquemment, donneraient au prototype la *cue validity* maximale, c'est-à-dire qu'il aurait le plus grand nombre de valeurs caractérisant le plus grand nombre des représentants d'une catégorie: „[...] les catégories se forment de manière à maximaliser l'information de riches conglomérats d'attributs dans l'environnement et de ce fait, à maximaliser

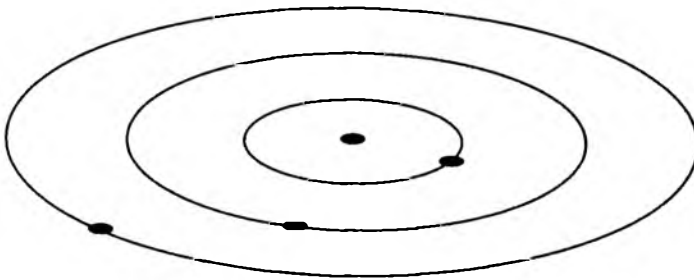
la *cue validity* des attributs des catégories; lorsque les prototypes des catégories se forment à partir du principe de ressemblance de famille, ils maximisent encore plus ces conglomerats et cette *cue validity* au sein des catégories" (ROSCH, MERVIS, 1975: 60; cit. KLEIBER, 1990: 76).

G. Lakoff, quant à lui, parle de **modèles cognitifs idéalisés** et de stéréotypes sociaux: „[...] nous organisons notre savoir au moyen de structures appelées modèles cognitifs idéalisés ou IMC; la structure de la catégorie et les effets prototypiques sont des produits de cette organisation. [...] Chaque IMC est une structure complexe, une Gestalt [...]” (LAKOFF, 1987: 68, trad. — K. K.-O.).

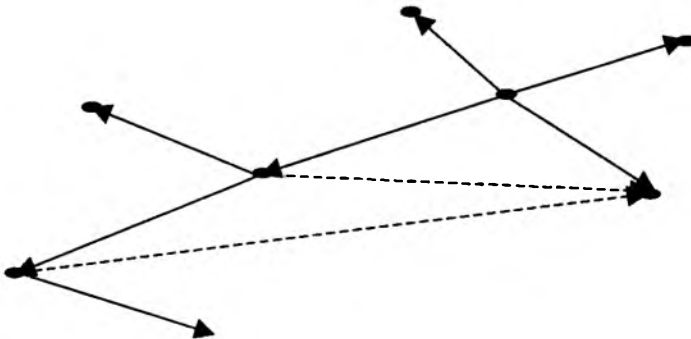
Pour G. Kleiber aussi, les modèles cognitifs idéalisés sont „à la source de la constitution des catégories et des effets prototypiques” (KLEIBER, 1990: 172).

L'organisation interne d'une catégorie (sa structure conceptuelle) repose donc sur les effets prototypiques et peut être représentée au moyen de deux modèles (cf. LANGACKER, 1995):

- l'un proposé par G. LAKOFF, M. JOHNSON (1980), qui est un **modèle radial** dont la structure se construit autour de la sous-catégorie prototypique, qui a alors un effet prototypique maximal:



- et l'autre qui est un **modèle à réseau maillé** (le schéma-image) de R. LANGACKER (1987a), représentant la structure d'une catégorie étendue fondée sur plusieurs effets prototypiques:



L'exemple de R. LANGACKER (1987b: 371) concerne la catégorie *arbre*. Au début, l'usager d'une langue se crée une représentation prototypique de la catégorie *arbre* correspondant à d'assez grandes plantes ayant une écorce et des feuilles. Puis, il étend la catégorie à une autre représentation montrant un effet prototypique qui s'applique à des plantes assez grandes avec une écorce, mais qui, au lieu d'avoir des feuilles, ont des aiguilles. Mais il y a aussi des palmiers, des bonsaïs, des arbres généalogiques, des arbres syntaxiques dont les représentations ne sont entièrement compatibles ni avec le premier ni avec le deuxième effet prototypique. Ils correspondent donc à des effets prototypiques nouveaux.

Comment arrivons-nous aux catégories?

C'est l'expérience qui fait naître et construire les catégories. Elle peut être **directe**, ce qui signifie que nous arrivons à une catégorie grâce aux dimensions naturelles suivantes: les dimensions perceptives (liées à notre appareil sensoriel), motrices (liées à l'interaction nous — objet), fonctionnelles (liées à la façon dont nous voyons les fonctions de l'objet) et intentionnelles (liées à la façon dont nous voulons nous servir de cet objet dans une situation concrète) pour la catégorisation des objets. Il faut également prendre en compte les dimensions telles que les participants, les séquences, les étapes, les relations causales et les objectifs pour la catégorisation des situations.

L'expérience peut être **indirecte**, ce qui se traduit par une projection au moyen d'une métaphore ou d'une métonymie (la personnification incluse) des catégories provenant de l'expérience directe de ce que nous percevons et qui n'a pas ces caractéristiques dimensionnelles comme les notions abstraites, les activités intellectuelles ou les émotions (cf. LAKOFF, JOHNSON, 1980: 127, 177).

Les expériences forment **des domaines** dont l'ensemble constitue notre étendue de connaissances (cf. VET, 1994) contenant tout ce que nous savons ou croyons savoir grâce justement aux expériences. Des domaines fondamentaux (LAKOFF, JOHNSON, 1980) ou primitifs (LANGACKER, 1987) d'expérience „sont cognitivement irréductibles” (LANGACKER, 1987: 106) comme l'expérience du temps, de l'espace et de la couleur. Mais la plupart des domaines sont des structures cognitives configurationnelles constituant des Gestalts d'expérience (des domaines non primitifs).

Nous percevons donc le monde réel grâce à nos sens. Dans notre cerveau, l'information qui arrive est soumise à un traitement: nous nous référons à notre domaine de connaissances et à la situation dans laquelle nous nous trouvons, et nous catégorisons le monde projeté, c'est-à-dire non réel.

La **catégorisation** est „une manière naturelle d'identifier un type d'objets ou d'expérience, mettant en valeur certaines propriétés en minimisant

d'autres, et en occultant d'autres encore" (LAKOFF, JOHNSON, 1980: 172); elle peut s'effectuer par:

- la comparaison (Lakoff, Johnson),
- l'imagerie (Langacker),
- l'intégration conceptuelle (FAUCONNIER, 1984, 1997).

Dans le premier cas, nous avons affaire au modèle cognitif idéalisé (ICM) dont l'effet prototypique est maximal et la catégorie s'organise selon le degré de prototypicalité, donc par la référence (la comparaison) à l'IMC, ce qui implique que d'autres représentants de la catégorie sont des extensions métaphoriques ou métonymiques.

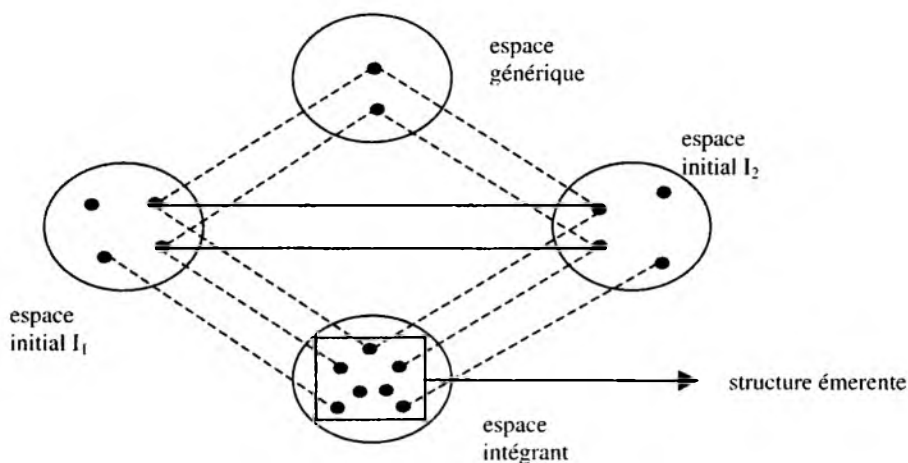
L'imagerie, dont le résultat est représenté par une sorte de réseau à plusieurs effets prototypiques maximum que Langacker appelle schéma-image, est en réalité un ensemble d'opérations mentales (cognitives et psycho-affectives) qui ont pour but d'„appréhender un domaine cognitif de différentes manières" (LANGACKER, 1987: 107). L'imagerie est caractérisée par plusieurs dimensions dont la distinction *PROFIL/BASE* est la plus remarquable. A partir de la base cognitive, nous mettons en relief certains domaines afin de construire un profil défini comme „une sous-structure de la base qui accède à un niveau distinctif de saillance en tant qu'entité désignée par l'expression" (LANGACKER, 1987: 107). Si nous prenons l'exemple de *la lune*, nous pouvons alors dire: *le satellite de la Terre, le croissant, l'astre, un corps céleste ou la pleine lune*. Toutes ces expressions diffèrent sémantiquement par le choix du profil.

Les autres dimensions sont:

- le niveau de spécificité,
- l'impact des mentions explicites sur la saillance relative des sous-structures,
- l'organisation fond / figure,
- et la perspective (LANGACKER, 1987: 106—108).

Sans entrer dans les détails, nous dirions que ces dimensions contribuent à exprimer toutes les particularités du choix d'un profil auquel correspond une structure sémantique donnée.

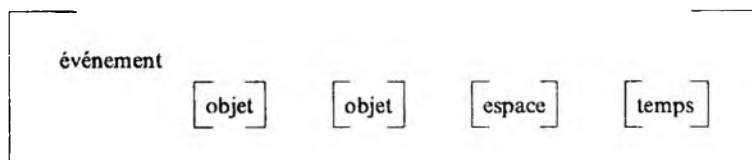
Le modèle cognitif de l'intégration conceptuelle peut être considéré comme un réseau d'espaces mentaux structurés par la projection partielle d'un espace initial sur un autre, ce qui donne un espace générique dont la structure est fondée sur la mise en correspondance des espaces initiaux. C'est donc une structure commune et généralement plus abstraite. Dans le quatrième espace appelé espace intégrant, nous projetons sélectivement certains domaines de deux espaces initiaux, et à partir de ces domaines une structure nouvelle émerge correspondant à une sous-catégorie dans le champ d'une même catégorie. Le schéma de cette intégration conceptuelle proposé par G. FAUCONNIER (1997: 184) se dessine comme suit:



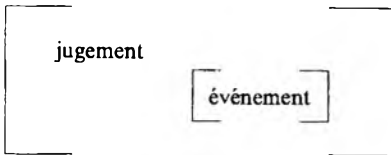
En résumé, le résultat de l'opération de catégorisation engendre tout d'abord une structure mentale fondée sur l'organisation des données d'expérience constituant une Gestalt, à laquelle correspond une structure sémantique (linguistique) organisée en catégories. Autrement dit, les structures conceptuelles prennent forme en fonction du domaine des connaissances et les modèles cognitifs représentant ces structures (les archétypes cognitifs) deviennent des modèles symboliques selon les normes imposées par une langue particulière. Ce qui signifie que les modèles cognitifs idéalisés symboliques, les schémas-images symboliques ou encore les modèles propositionnels symboliques sont des unités d'analyse linguistique.

La catégorisation est un processus de jugement qui consiste non seulement à identifier les objets, les phénomènes ou les situations que l'homme perçoit, mais aussi à évaluer leurs valeurs, parce qu'une personne ne veut pas uniquement nommer ce qu'elle voit/entend/touche, mais veut également l'évaluer pour se faire une opinion.

En simplifiant encore, nous dirions que la structure conceptuelle correspondant à un objet, à un phénomène ou à une situation se compose de catégories et l'homme, en la créant, applique l'objet, le phénomène ou la situation perçus aux catégories selon des critères sémantiques et stéréotypiques, donc, selon son savoir encyclopédique, situationnel et selon les normes linguistiques. Ainsi, la structure conceptuelle d'un événement pourrait être la suivante:

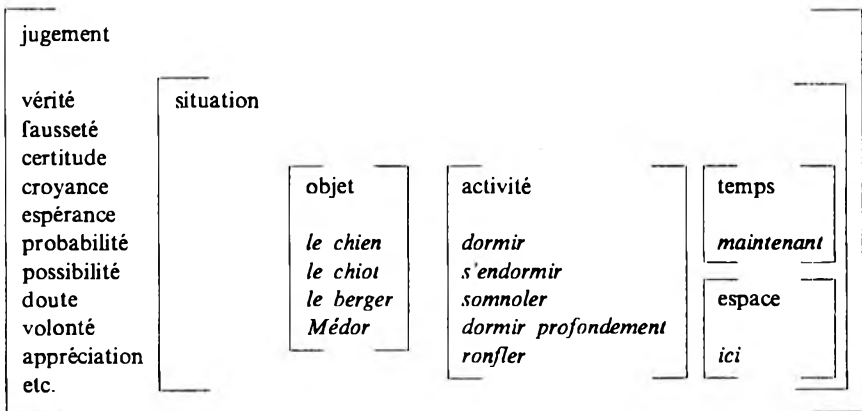


tandis que celle d'un jugement aurait la figure suivante:



(cf. KARDELA, 1990)

Passons maintenant aux modèles linguistiques qui sont des représentations sémantiques de structures mentales, c'est-à-dire qui correspondent aux Gestalts d'expérience. Quand nous percevons un objet, une situation ou un événement réels, normalement nous désirions en parler. Nous utilisons alors des symboles de différentes formes selon les langues et le contexte situationnel. Nous conceptualisons (catégorisons) le fragment de réalité projeté dans notre cerveau en termes cognitifs (une structure mentale) auxquels s'appliquent les termes symboliques (linguistiques) exprimés à l'aide du vocabulaire et des catégories grammaticales propres à la langue dont nous nous servons pour communiquer, ce qu'on pourrait représenter ainsi:



Puis, nous produisons des énoncés comme par exemple:

il est vrai / la vérité est / je sais / je dis / je suis sûr / certain / persuadé / convaincu / je pense / je crois / il (me) semble / je doute / il est douteux / je ne suis pas sûr / je ne crois pas / je nie / je conteste / je veux / je désire / mon désir est / il est souhaitable / j'ordonne / j'exige / j'accepte / je trouve naturel / il faut que p.

Chacun voit un même objet ou une même situation différemment et catégorise à sa façon. Pourtant, nous sommes capables de communiquer; il y a donc une ressemblance entre les structures conceptuelles individuelles, ce que G. KLEIBER appelle „stabilité intersubjective” (1997: 13). I. NOWAKOWSKA-KEMPNA, pour sa part, parle de processus d'objectivation: „Les cogni-

tivistes soulignent que le sens est toujours le sens d'une personne particulière, il porte donc des signes de subjectivisme qui — à la suite de la fonction communicationnelle de la langue, de l'aspiration vers une compréhension réciproque, de la négociation du sens des phrases et des unités linguistiques — est surmonté, minimisé et soumis à des processus d'objectivation" (1995: 96; trad. — K. K.-O.).

Quant à l'organisation des catégories, elle est toujours fondée sur les effets prototypiques: „[...] les expressions le plus souvent employées démontrent des réseaux de relations entre les sens" (LANGACKER, 1987b: 49; trad. — K. K.-O.).

Les structures sémantiques fondées sur les structures cognitives se manifestent par et à travers la langue. La diversité des langues est alors à l'origine de la multiplicité des structures sémantiques qui sont des représentations linguistiques de la réalité non-linguistique projetée. Cette situation amène les chercheurs à se poser la question sur l'existence des invariants sémantiques: des points communs à toutes les structures indépendamment des langues dans lesquelles elles sont construites.

Déjà B. L. WHORF (1940) parle de l'existence de domaines cognitifs universels sur lesquels opèrent les langues pour catégoriser. Il distingue les isolats d'expérience communs à tous les humains parce que fondés sur les mêmes principes psychologiques et physiologiques du fonctionnement de l'organisme, et les isolats de sens déterminés socialement, culturellement et personnellement.

Les études des **invariants sémantiques** sont fondées sur la possibilité de traduction d'une langue en une autre. Si nous avançons l'existence d'invariants sémantiques, il faut définir leur nature que nous comprenons dans deux perspectives, l'une — **computationnelle** fondée sur la séparation de la langue et de la pensée: „L'activité de pensée est largement indépendante de la langue dans laquelle on se trouve penser. Un francophone et un turcophone peuvent avoir pour l'essentiel les mêmes pensées qu'un anglophone, simplement ces pensées sont en français ou en turc" (JACKENDOFF, 1996: 6). Par conséquent, elle admet l'existence de formules sémantico-logiques indépendantes des langues, qui établissent une sorte de langue universelle ayant sa propre grammaire à base sémantique. La traduction consisterait donc à éliminer les différences pour arriver à ce qui est commun, donc l'information commune.

La seconde perspective est **représentationnelle**. Selon elle, il existe une sorte de pensée-langue intrinsèque à toutes les langues. La traduction est possible grâce à des règles de passage entre les structures conceptuelles des langues car, pour transmettre un message, il faut prendre en considération les modifications de l'opération de conceptualisation liées au changement du système des données d'expérience.

Quant à la première direction de recherches, nous mentionnons ici la proposition de grammaire applicative et cognitive de J. P. DESCLÈS (1990). Dans son modèle, l'auteur distingue trois niveaux de description :

- le niveau cognitif,
- le niveau génotypique,
- le niveau phénotypique,

qui correspondent à trois niveaux de représentation. Il s'agit des représentations cognitives engendrées à partir d'archétypes cognitifs, des représentations conceptuelles organisées en prédicats et arguments et engendrées à partir de schèmes conceptuels (prédicatifs) universels, et enfin des représentations linguistiques organisées à partir de schèmes grammaticaux propres à une langue donnée.

Le niveau cognitif décrit les archétypes cognitifs indépendants des systèmes linguistiques au moyen d'expressions applicatives, qui sont des agencements d'opérateurs (cf. WIERZBICKA, 1971, 1972; BOGACKI, KAROLAK, 1991, tout en tenant compte des fondamentales différences d'approches) comme les opérateurs de mouvement, de changement, de modification, d'activité ou de contrôle intentionnel, selon les lois d'intégration lexicale qui servent à combiner les primitifs à l'aide de combineurs (par exemple calcul λ).

Le niveau génotypique est le niveau où agissent les lois grammaticales de portée universelle grâce auxquelles nous arrivons aux structures prédictives. Les lois sont des opérations logico-sémantiques qui rendent compte „des significations grammaticales indépendamment des effets lexicaux” (DESCLÈS, 1990: 225). Ce sont: transitivité, réflexivité, moyen, médio-passif, impersonnel, causatif ou encore passif.

Au niveau phénotypique, les structures prédictives sont encodées dans des systèmes linguistiques particuliers. Elles constituent donc des agencements morpho-syntaxiques propres à une langue particulière.

En somme, il existe un langage génotype intermédiaire entre le „langage” cognitif et le langage phénotype. Ce langage s'applique au langage phénotype particulier correspondant au système d'opérations et de formules qui décrivent une langue naturelle grâce à des règles d'encodage. Il s'applique également au langage cognitif formé de schèmes applicatifs représentant les archétypes cognitifs: le langage cognitif (les structures conceptuelles „lexicales”) → le langage génotype (les structures conceptuelles relationnelles) → le langage phénotype (les structures lexicales et grammaticales d'une langue donnée).

Les travaux de G. LAZARD (1992) (cf. aussi FUCHS, 1997: 19—20) se rapportent à la deuxième direction de recherches. Lazard suppose qu'„il existerait non pas, à proprement parler, des *catégories* interlangagières, mais des notions invariantes autour desquelles les catégories des langues particulières, en quelque sorte, se cristalliseraient préférentiellement [...]. [Cela] signifie, si nous représentons l'ensemble des notions possibles comme

situées dans un espace multidimensionnel: 1. que certaines portions de cet espace sémantique sont telles que toutes les langues peut-être, beaucoup de langues en tout cas, y construisent des instruments grammaticaux [...]; 2. que, dans ces portions d'espace que sont ces *domaines de grammaticalisation*, certaines régions sont privilégiées: ce sont les *zones focales*. Les notions qui y sont situées sont beaucoup plus fréquemment grammaticalisées que d'autres du même domaine. Beaucoup de langues ont donc des formes dont l'aire (ou mieux: le volume) de signification contient l'une ou l'autre de ces zones focales, mais cette aire (ou ce volume) a une extension et une forme variables selon les langues, c'est-à-dire comprend, outre la notion privilégiée, telles ou telles des notions voisines" (LAZARD, 1992: 431). Il voit tout ce qui est sémantique de manière dynamique et progressive: „La matière sémantique est continue et mouvante, et les différences y sont graduelles" (LAZARD, 1992: 431—432).

A présent, essayons de résumer les idées principales sur lesquelles s'appuient les analyses linguistiques dans le cadre cognitif:

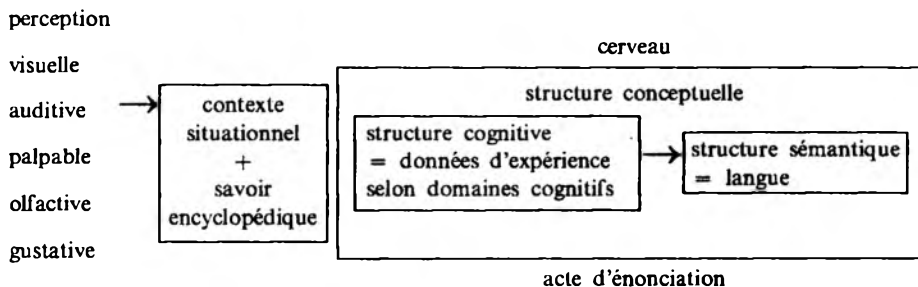
1. L'étude sémantico-conceptuelle devient centrale.
2. Ce sont les catégories qui créent notre système de concepts qui évolue constamment.
3. Ce système est fondé sur la relation: monde — individu — langue, au moyen des processus de perception, de conceptualisation mentale et de symbolisation: „Si nous renvoyons les relations réciproques réalité — connaissance — langue à l'homme et si nous présentons leur dimension humaine (et comment pourrions-nous les considérer autrement?), de ce point de vue la réalité extralinguistique sera liée à des processus perceptifs, la connaissance — à des processus de conceptualisation et la langue — à des processus d'idéalisation et de symbolisation" (NOWAKOWSKA-KEMPNA, 1995: 109; trad. — K. K.-O.).
4. Les organes sensoriels nous permettent de percevoir le monde réel: nous voyons, écoutons, touchons, sentons, goûtons les fragments de la réalité qui nous intéressent.
5. L'information qui arrive dans notre cerveau est soumise à un traitement: notre cerveau se représente le fragment de la réalité en question, à partir de données d'expérience (directe ou indirecte) qui constituent les domaines cognitifs (primitifs ou non primitifs) et nous construisons une structure cognitive correspondant à ce fragment de la réalité au moyen des opérations mentales qui portent le nom commun de conceptualisation (catégorisation).
6. La structure cognitive peut être représentée par:
 - le modèle radial,
 - le schéma-image (le modèle à réseau maillé),
 - et l'espace intégrant avec une structure émergente.

7. La catégorisation, c'est-à-dire la construction de cette structure, consiste à mettre en relief certains domaines cognitifs et s'effectue par :

- la comparaison *métaphorique* ou *métonymique*,
- l'imagerie consistant à mettre en profil à partir de la base cognitive, des domaines cognitifs nécessaires pour distinguer une(des) sous-structure(s) cognitive(s),
- l'intégration conceptuelle consistant à projeter des espaces initiaux l'un sur l'autre.

8. La catégorisation se caractérise par son aspect holistique (la Gestalt), dynamique (l'évolution continue) et relationnel (les relations intra- et inter-catégorielles).

9. Les structures mentales sont assimilées aux éléments du système formel qu'est la langue. Autrement dit, la structure conceptuelle cognitive devient une structure conceptuelle symbolique (linguistique); la conceptualisation est fondée sur les normes imposées par une langue particulière (interprétation „objective”) et sur le savoir non-linguistique, c'est-à-dire encyclopédique (interprétation „objective”) et situationnel (interprétation „subjective”):



10. Les structures sémantiques sont représentées au moyen du :

- modèle radial à extensions métaphoriques ou métonymiques (G. Lakoff, M. Johnson);
- modèle-image (R. Langacker);
- structure émergente (G. Fauconnier);

(en réalité, les modèles se ressemblent, ce qui a été observé par les linguistes eux-mêmes: „Le terme IMAGERIE est souvent employé comme l'équivalent d'une métaphore (ou langage figuratif) dont je considère également l'aspect inhérent et fondamental de la sémantique ainsi que de la structure grammaticale. Pour minimiser la confusion, j'utiliserai les termes d'image et imagerie dans ce sens" (LANGACKER, 1987a: 110; trad. — K. K.-O.); ou encore „Chaque ICM utilisé comme structure d'un espace mental, est décrit par Fauconnier" (LAKOFF, 1987: 68; trad. — K. K.-O.)).

11. L'analyse sémantique des structures conceptuelles prend comme point de départ les expressions/formes linguistiques les plus souvent employées : celles à effets prototypiques maximum car c'est grâce à ces expressions que nous pouvons construire et, par conséquent, connaître les réseaux sémantiques de catégories.

12. Le sens d'une expression/forme linguistique est déterminé par la structure sémantico-conceptuelle imposée par la langue (les normes conventionnelles) et par l'identification du contexte situationnel auquel est lié le savoir non-linguistique au sens large.

13. Il existerait des invariants sémantiques, c'est-à-dire des valeurs communes à toutes les formes de toutes les sous-catégories organisées en une catégorie donnée, ou „transcendant toutes les valeurs répertoriées d'une catégorie" (BANYŚ, DESCLÈS, 1997: 30). Par conséquent, l'invariant sémantique se rapporterait non seulement à des effets prototypiques centraux, mais aussi à des effets prototypiques périphériques.

L'étude du subjonctif dans la perspective cognitive que nous proposons dans ce travail s'appuiera sur les contextes linguistiques qui admettent les deux modes indicatif/subjonctif dans la subordonnée selon leur portée, ce qui montrera que le sens d'une unité linguistique, que ce soit un mot ou une proposition, n'est pas seulement imposé par la langue. Le savoir nonlinguistique du locuteur, c'est-à-dire son savoir stéréotypique (encyclopédique) et la situation d'énonciation concrète dans laquelle il se trouve, importent aussi dans le processus de construction de ce sens.

Au cours des analyses que nous effectuerons, les opérations mentales (les processus de conceptualisation/catégorisation) seront réduites dans leur description pour mieux mettre en lumière la nature sémantique du subjonctif. Nous parlerons en général du traitement de l'information pendant lequel, à partir des données d'expérience dans le cerveau du locuteur, seront construites les images mentales représentant un fragment de réalité (un objet ou une situation projetés) dont le contenu sémantique, marqué par p , sera jugé vrai. Nous pourrions l'interpréter ainsi :

- le locuteur juge le fragment de la réalité comme existant/actuel (image mentale 1);
- le locuteur juge le fragment de la réalité comme inexistant/inactuel (image mentale 2).

Comme le traitement continue, ces images se superposent et l'effet qui en émerge correspondrait à l'identification cognitive encodée par la langue (p) jugée existante/actuelle ou inexistante/inactuelle (p est vrai; $\sim p$ est vrai) avec une valeur déclarative, appréciative ou affective, ou dont l'existence/l'actualité n'est pas vérifiée/vérifiable (la valeur dubitative ou la valeur volitive), ce qui signifierait alors que la valeur de vérité de p est suspendue.

La langue offre au locuteur plusieurs moyens permettant d'exprimer ce qui constitue le contenu p et son attitude/engagement par rapport à p : les adverbes (*certainement, apparemment, peut-être, heureusement*), les verbes modaux (*pouvoir, devoir*), les prépositions (*pour, selon*), les interjections, l'interrogation, l'impératif, l'intonation et naturellement les modes.

En d'autres termes, la façon dont le locuteur encode et ensuite énonce ce qui émerge du traitement mental dépend de l'organisation des données d'expérience (la mise en profil de R. Langacker ou l'organisation par rapport au modèle cognitif idéalisé de G. Lakoff). Ainsi, tous ces énoncés: (*selon moi*) *il est certain que Paul viendra* / *Paul viendra certainement* / *Paul viendra sans aucun doute* / *O!... Paul viendra* / *L'arrivée de Paul est certaine* / *Que Paul vienne (viendra), c'est certain* „partagent le même contenu conceptuel, mais différent par la manière dont s'effectue l'accès aux états composant la relation complexe” (LANGACKER, 1987b: 132).

Le but de notre analyse est de vérifier l'hypothèse selon laquelle le subjonctif marquerait:

- l'expérience de la réalité de ce qui constitue le contenu propositionnel p avec une valeur appréciative ou affective;
- l'expérience de l'irréalité de ce qui est exprimé dans p avec une valeur dubitative, volitive ou hypothétique.

Cela signifie que le choix du subjonctif reflèterait l'attitude distanciative (non-déclarative) du locuteur par rapport à la valeur de vérité de p : le locuteur se distance du fait d'assumer la valeur de vérité de p car soit il ne sait pas si p et il admet la possibilité de $\sim p$ (la valeur de vérité de p est donc suspendue), soit, même s'il sait que p , il ne veut pas le déclarer, mais il a l'intention de présenter son point de vue ou ses sentiments quant à p . Le subjonctif aurait donc pour effet sémantique de ne pas déclarer / asserter p .

Chapitre III

Contextes d'alternance du subjonctif et de l'indicatif

1. Subjonctif et certitude

En principe, l'idée de certitude entraîne l'indicatif et les exemples où le subjonctif est employé sont très rares; par exemple:

(1) *Il est certain que la bêtise puisse fasciner.*

(MARTIN, 1983: 122)

R. MARTIN dit qu'ils „apparaissent exceptionnellement là où, assimilant le jugement de certitude aux autres jugements critiques, le locuteur étend à cette situation les mécanismes subtils des univers de croyance” (1983: 122).

La certitude est l'état d'esprit de celui qui sait, qui ne doute pas. L'homme observe le monde, puis le conceptualise. Il crée des représentations mentales correspondant à des fragments de réalité, qui sont ensuite assimilées aux formes linguistiques. La dynamique de l'esprit attribuée à ces représentations le relief interprétatif qui peut être défini en termes de certitude, de croyance, de désir ou de doute.

Le point de départ de l'opération mentale qui s'effectue dans le cerveau du locuteur est constitué de données initiales à partir desquelles le locuteur se fait une représentation mentale du fragment de réalité auquel il se trouve confronté. En disant qu'*il est certain que p*, le locuteur déclarerait qu'il assume la valeur de vérité de ce qui constitue le contenu propositionnel (*p*). Autrement dit, pour le locuteur, *p* est vrai et il veut le dire. Les expressions linguistiques

exprimant la certitude semblent servir de support pour affirmer p . Nous pourrions aussi bien les omettre sans que le sens de l'énoncé ne change car dans tous les cas, le locuteur affirme p , c'est-à-dire qu'il assume la valeur de vérité de p , ce qui serait fondé sur le savoir du locuteur quant à l'état réel de ce qui est exprimé à l'aide de p :

p = je sais / je dis / j'affirme / je certifie / je confirme / je déclare / je jure /
je suis certain / sûr / persuadé / convaincu / il est vrai / il est certain / il est
sûr que p .

Le problème se pose avec l'emploi du subjonctif dans le contexte affirmatif (nous en reparlerons dans le chapitre *Remarques finales*) mais surtout dans les contextes négatif et interrogatif.

A. Contexte affirmatif:

(1) *Il est certain que la bêtise puisse fasciner.*

L'opération cognitive qui a lieu dans le cerveau du locuteur consisterait en une interprétation du fragment de la réalité. La représentation mentale correspondante serait élaborée par la superposition de deux images mentales: p = la bêtise fascine / peut fasciner et $\sim p$ = la bêtise ne fascine pas / ne peut pas fasciner. La conséquence de cette opération aurait pour effet la suspension de la valeur de vérité de p ou, pour mieux nous exprimer, la distanciation du locuteur par rapport à la vérité de p . Avec l'exemple (1), le locuteur semble dire: *il est certainement possible que p . Mais cela ne veut pas dire que je l'approuve. Je ne prends pas la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de p . Je m'en distancie.*

D'ailleurs, l'emploi du verbe modal *pouvoir*, cet indice co-textuel aidant à mieux comprendre l'emploi du subjonctif et par conséquent l'attitude du locuteur à l'égard de son énoncé, suggère que le locuteur admet également la possibilité de p comme vraie, ce qui veut dire que p peut arriver selon celui qui parle.

(2) *J'aurai une lettre. J'en suis sûr. Il est certain qu'une lettre m'attende.*

(REGULA, 1958: 275)

A travers l'exemple (2), nous voyons un locuteur s'imaginer recevoir une lettre, ce qui correspondrait à l'image mentale de p que le locuteur se fait dans le cerveau pendant le traitement de l'information: *J'aurai une lettre, donc p est vrai*. En même temps, nous comprenons que ce locuteur désire avoir une lettre. Par conséquent, dans le cerveau du locuteur dont l'intention

communicationnelle n'est pas cette fois-ci d'assumer la vérité de *p*, il y aurait une autre image mentale de *p* „voulu”, signifiant l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*.

Le choix du subjonctif marquerait donc son grand désir d'avoir une lettre plutôt que la certitude ou la croyance, ou même l'espoir qu'il aura cette lettre.

B. Contexte négatif:

Voici quelques exemples de subjonctif contenu dans la subordonnée:

(3) *Je ne suis pas certain / sûr, pour ma part, qu'il faille s'engager dans cette voie.*

(CELLARD, 1983: 50)

(4) *Nous ne sommes pas convaincus que la solution proposée soit la meilleure.*

(CELLARD, 1983: 56)

(5) *Il n'est pas certain que cette fabrication convienne à vos besoins.*

(CELLARD, 1983: 50)

(6) *Il n'est pas certifié par les experts que ce tableau soit bien de Picasso.*

(CELLARD, 1983: 56)

(7) *Il n'est guère évident que monsieur N. soit le candidat le plus qualifié.*

(CELLARD, 1983: 50)

Cependant, l'indicatif n'est pas exclu:

(8) *Nous ne sommes pas certains / sûrs que cette fabrication conviendra à vos besoins.*

(CELLARD, 1983: 52)

(9) *Je ne vous certifie pas que ce meuble est bien du XVIII^e siècle.*

(CELLARD, 1983: 56)

(10) *Je n'affirmerai pas que Racine a quitté le théâtre pour devenir historio-
graphe.*

(BÖRJESON, 1966: 17)

(11) *Il n'est pas certain / sûr qu'elle y parviendra.*

(BÖRJESON, 1966: 54)

L'emploi des modes dépendrait dans ces contextes de la portée de la négation, ce qui est inséparablement lié à l'intention communicationnelle du locuteur (cf. ATTAL, 1978, 1984; CORNULIER, 1973; KWAPISZ, 1993, 1994; NØLKE, 1992; RITZ, 1993).

R. MARTIN propose l'hypothèse suivante: „Le mode indicatif apparaît quand l'idée négative porte sur la phrase entière: / ~ (CERT) *p*/. Le subjonctif apparaît quand l'idée négative porte sur l'idée même de certitude et l'inverse en une idée d'inexistence probable: / ~ (CERT) / *p*” (1983: 112).

A travers chaque exemple cité ci-dessus, nous voyons le locuteur dans une situation de dialogue. Aussi le choix des modes serait le résultat linguistique du traitement de l'information effectué dans le cerveau du locuteur. Pendant cette opération de conceptualisation d'un fragment de la réalité dont le locuteur parle, deux images mentales sont créées, l'une où p est vrai et l'autre où $\sim p$ est vrai, auxquelles il donne un relief interprétatif fondé sur le savoir quant à l'état réel (l'existence) de ce qui est exprimé dans p . L'emploi du subjonctif marquerait la position distante du locuteur en ce qui concerne la valeur de vérité de p . Cela signifie que le locuteur ne sait pas si p , il a des doutes sur la véracité de p ou, même s'il a tendance à croire que p , il préfère se distancier que d'affirmer p . L'idée négative porterait donc, comme l'indique R. MARTIN (1983), sur le contenu de la principale: / \sim CERT/ et sur le contenu de p sans pour autant renverser leur valeur de vérité: il n'est pas certain que p signifie que p devrait arriver, mais il peut aussi bien ne pas arriver. Son rôle serait de suspendre la valeur de vérité de p et cette suspension, c'est-à-dire le fait d'admettre que $\sim p$ n'est pas exclu, a également lieu lorsque le locuteur modifie l'idée exprimée dans la principale par l'emploi de certains modificateurs de réduction, comme *peu*:

(12) *Il est peu certain qu'il vienne.*

S'il s'agit des cas avec un sujet autre que le locuteur, comme:

(13) *Pierre n'est pas certain que Sophie reviendra/revienne.*

(MARTIN, 1983: 122)

(14) *Notre adversaire ne reconnaît pas qu'il a/ait profité indûment des études réalisées par nous.*

(CELLARD, 1983: 56)

la position du locuteur quant à la valeur de vérité de p serait neutre (le locuteur ne se prononce pas sur la valeur de vérité de p) ou bien, comme dans (13), comparable à celle de Pierre (le locuteur, comme Pierre, se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p ou ils savent tous les deux que p est faux). Il semble communiquer soit: *Ne m'attribuez pas le fait de dire que Pierre est certain que Sophie reviendra car je ne l'ai pas dit. Je sais que Pierre ne pouvait pas être certain que p parce que p est faux;* ou bien *je n'en sais rien*, soit: *Pierre n'est pas certain que Sophie revienne. Il doute que Sophie revienne. Il me l'a dit et je le répète*, ou encore *Selon moi, Pierre n'est pas certain que Sophie revienne. C'est mon opinion et même si p est vrai ou faux, je me distancie du fait de prendre la responsabilité de la valeur de vérité de p .*

L'indicatif dans *p* signalerait donc que la négation porterait sur le fait de dire que Pierre n'est pas certain que *p*, et par conséquent, sur la certitude de Pierre: / ~ CERT/ *p*. Le subjonctif serait le signe linguistique exprimant la distanciation du locuteur à l'égard de la valeur de vérité de *p*.

Il serait intéressant d'analyser le verbe *DIRE QUE p* (nous ne parlerons pas ici de son emploi exprimant l'ordre ou la volonté) et l'expression *IL EST VRAI QUE p* dans un contexte négatif car il semblerait que ces formes linguistiques ne posent pas de problème au niveau de l'emploi des modes. Lorsque nous énonçons: *Je dis que p* ou *il est vrai que p*, nous assumons la valeur de vérité de *p*. Le verbe *DIRE* et l'expression *IL EST VRAI QUE* serviraient de support pour constater / déclarer que *p* est vrai et dont le locuteur est responsable. Mais si *DIRE* et *IL EST VRAI QUE* se trouvent dans un contexte négatif, l'emploi du subjonctif est alors possible. A. BORILLO (1976: 27) en donne des exemples dans les contextes significatifs suivants:

- (15) *Je ne dis pas qu'il est malhonnête. Il ne l'est certainement pas.*
- (16) *Je ne dis pas qu'il soit malhonnête. Il ne l'est certainement pas.*
- (17) *Je ne dis pas qu'il est malhonnête. Peut-être qu'il l'est, peut-être qu'il ne l'est pas.*
- (18) *Je ne dis pas qu'il soit malhonnête. Peut-être qu'il l'est, peut être qu'il ne l'est pas.*

Dans les exemples (15) et (17), l'idée négative porterait sur le fait de dire *p*: / ~ DIRE/ *p*, quelle que soit la position de ce locuteur par rapport à la valeur de vérité de *p*. La suite *il ne l'est certainement pas* met en évidence le fait que le locuteur prend la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de ~ *p*, ce que nous pourrions interpréter ainsi: *Je ne peux pas dire que p car ~ p est vrai et je le sais. Je dis qu'il n'est pas malhonnête et j'en suis certain.* La suite *peut-être qu'il l'est, peut-être qu'il ne l'est pas* exprime le non-savoir du locuteur quant à la malhonnêteté de cet *il*: *Je ne dis pas que p parce que je n'en sais rien; alors, je me dispense de dire ce que je pense.*

La structure linguistique formulée avec le subjonctif émergerait d'une opération mentale au cours de laquelle deux images seraient projetées l'une sur l'autre: la première avec *p* et la seconde avec ~ *p*. La distanciation du fait d'assumer la valeur de vérité de *p* (cette dernière est suspendue) serait le résultat de cette opération; même avec *il ne l'est certainement pas* dont l'emploi prouverait que le locuteur se penche vers la déclaration que l'autre n'est pas malhonnête, il signale que ~ *p* n'est pas exclu. Nous pensons qu'il faudrait aussi souligner le rôle d'une césure intonative éventuelle caractérisant les parties de commentaire.

- (19a) *Il n'est pas dit qu'ils soient si méchants.*
 (19b) *Il n'est pas dit qu'ils vont vous couper en petits morceaux.*
 (19c) *Il n'est pas dit non plus qu'ils vous brûleront vifs en vous arrosant de pétrole.*

(BUZZATI, 1986: 154)

En énonçant le (19a), le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p parce qu'il admet aussi la possibilité de $\sim p$: il est possible qu'ils soient „moins” ou qu'ils ne soient pas méchants. Par contre, à travers le (19b) et le (19c), le locuteur assume la valeur de vérité de $\sim p$, ce qui équivaldrait à *ils ne vont pas vous couper en petits morceaux* et à *ils ne vous brûleront pas en vous arrosant de pétrole*. Ces propositions garderaient donc leur caractère d'affirmation de $\sim p$.

En ce qui concerne l'expression *IL EST VRAI QUE p* dans le contexte négatif, les deux modes peuvent être employés dans p , selon l'intention communicationnelle du locuteur:

- (20) *Mais au fait, d'où tires-tu cet argent, puisque ce n'est pas vrai que ton père est / soit un riche planteur.*

(NØLKE, 1985: 61)

A travers le choix de l'indicatif, le locuteur semble communiquer: *il est vrai que ton père n'est pas un riche planteur*. Le locuteur assume la valeur de vérité de $\sim p$ parce qu'il connaît l'état réel de ce qui est exprimé dans p . Nous pourrions donc constater la présence de l'idée négative dans la principale: $/ \sim \text{IL EST VRAI} / p$, ce qui équivaldrait à $/ \text{IL EST VRAI QUE } \sim p /$. Alors que le subjonctif dans le même contexte, marquerait la position distante du locuteur quant à la valeur de vérité de p . Le locuteur admet que $\sim p$ est possible comme vrai. Cela justifie la présence de la négation dans p et son rôle de suspendre la vérité de p .

- (21) *Il n'est pas vrai que l'on puisse avoir un bon manteau de vison pour un million de francs.*

(BØRJESON, 1966: 54)

Le locuteur doute que p , par conséquent, il ne peut pas assumer la vérité de p . Il la suspend. D'ailleurs, l'emploi du verbe modal *pouvoir* favorise cette interprétation: p peut être vrai, mais sans exclure la possibilité de $\sim p$ vrai.

- (22) *Il n'est pas vrai que les forces ne pouvaient pas gagner.*

(BØRJESON, 1966: 54)

(23) *Ce n'est pas vrai qu'on est malheureux.*

(BÖRJESON, 1966: 54)

L'indicatif serait le signe de l'attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de $\sim p$ (l'affirmation de $\sim p$) fondée sur son savoir de la réalité: *IL N'EST PAS VRAI QUE p = IL EST VRAI QUE $\sim p$.*

Pour conclure, nous voyons que dans le contexte négatif nous pourrions parler de deux types de distanciation: celle qui concerne l'opinion elle-même (le locuteur se distancie par rapport au fait de faire connaître son point de vue tel qu'il est présenté ou supposé être présenté par l'interlocuteur) et celle qui concerne le fait d'assumer la valeur de vérité de p par le locuteur. La première correspondrait à l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de p et serait liée à l'emploi de l'indicatif tandis que la deuxième se rapporterait à l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de p , fondée sur le non-savoir de l'état réel et par conséquent, sur le sentiment de doute que p , ce qui serait marqué par le choix du subjonctif.

C. Contexte interrogatif:

(24) *Est-il certain que Sophie reviendra/revienne?*

(MARTIN, 1983: 134)

(25) *Est-ce que je dis que vous êtes/soyez venu hier?*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 55)

(26) *Pierre, est-il certain que Sophie reviendra/revienne?*

Lorsque nous posons une question, nous nous attendons généralement à une réponse. C'est le cas des énoncés représentant des actes de langage primitifs. Selon O. DUCROT (1984: 23), l'acte primitif consiste à transmettre l'intention du locuteur au moyen de phrases plus ou moins spécialisées pour son accomplissement. Le locuteur choisit souvent une question non pour accomplir l'acte de question, mais pour transmettre son jugement ou son point de vue sur le fragment de réalité dont il parle (cf. aussi DUCROT, ANSCOMBRE, 1981).

En énonçant les exemples (24) et (25) avec l'indicatif, le locuteur vise à obtenir une réponse positive, négative ou suspensive. Par contre les (24) et (25) avec le subjonctif nous informent que le locuteur met en doute non seulement la valeur de vérité de p , mais également la certitude de p . L'interrogation serait donc présente non seulement dans la principale, mais aussi dans p : *est-ce que p est vrai?*

Mais dans les deux cas, le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p , ce qui correspondrait à deux attitudes du locuteur par rapport

à p : l'une neutre, le seul fait de poser une question, dont l'indicatif serait le marqueur dans une structure linguistique créée et l'autre, beaucoup plus engageante, qui reflète l'opinion du locuteur sur la plausibilité de $\sim p$, ce qui serait indiqué par l'emploi du subjonctif.

A travers l'exemple (26), nous voyons que le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p , qui serait assumée par l'énonciateur *Pierre*. Cependant, l'indicatif dans la subordonnée marquerait l'attitude neutre du locuteur par rapport à la vérité de ce qui constitue son énoncé. Cela montre que le locuteur aimerait connaître l'opinion de l'interlocuteur sur la certitude de *Pierre* quant à p et il s'attend à une réponse de sa part.

Tandis qu'en employant le subjonctif, le locuteur présenterait une attitude distanciative quant à la valeur de vérité de p , ce qui signifie qu'il veut non seulement connaître l'opinion de son interlocuteur, mais également transmettre son jugement concernant le fragment de réalité dont ils parlent. Nous proposons les interprétations suivantes de l'emploi des modes dans le (26):

Pierre, est-il certain que Sophie reviendra? Oui ou non?

Pierre, est-il certain que Sophie revienne? Moi, je ne suis pas certain si Pierre est certain que p . De plus, je doute que Sophie revienne. Et quelle est ton opinion?

D. Contexte hypothétique:

Tout d'abord, nous voulons souligner la complexité de la problématique qui nous place face aux notions telles que: éventuel, hypothétique, fictif, virtuel, possible, contrefactuel ou explicatif (cf. par exemple BANYŠ, 1993a, 1993b, 1993c, 1996; MARTIN, 1981; POTTIER, 1982; VAIREL, 1982; WIMMER, 1982; YVON, 1958).

Selon nous, la notion d'hypothèse est celle autour de laquelle s'organisent les autres notions mentionnées ci-dessus. Nous définissons l'hypothèse comme une conjecture que nous devons vérifier. Comme dit B. POTTIER (1982: 31): „Faire une hypothèse, c'est accorder un certain degré d'existence à un être ou à un événement”.

Ce qui est hypothétique (p) peut donc se produire réellement tout autant qu'il ne le peut pas. Par conséquent, nous le voyons comme éventuel, c'est-à-dire que nous construisons un imaginaire correspondant à p ou bien nous le supposons, c'est-à-dire que nous construisons un imaginaire à deux images: p et $\sim p$, ce qui implique que p est virtuel (possible).

Le moyen linguistique typique par lequel se manifeste l'imaginaire est la conjonction *si*. W. BANYŠ définit *si* comme le „marqueur linguistique

du fait qu'on réunit, pour une raison ou pour une autre dont la raison «hypothétique» serait prototypique, deux propositions dont la première constitue le thème" (1993c: 33). Ces autres raisons sont (BANYŚ, 1993: 19):

- explicative: *Si Pierre est venu, c'est qu'il connaissait le chemin.*
- adversative: *Si les Italiens aiment l'opéra, les Français aiment les femmes.*
- pragmatique: *Si tu as faim, il y a des biscuits sur la table.*

Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre *Subjonctif, probabilité et possibilité*.

(27) *Si je dis que vous êtes/soyez venu hier, cela fera scandale.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 56)

(28) *S'il est vrai que les hommes sont fidèles au même type, Rossellini est un cas rare.*

(BÖRJESON, 1966: 54)

(29) *Dans cette deuxième guerre mondiale, le sens du combat s'est imposé — quel que soit le choix fait — à tous: au moins à partir de 1940, s'il est vrai que, pour certains, le doute ait existé en 1939...*

(BÖRJESON, 1966: 55)

A travers les exemples (27) et (28) à l'indicatif, nous voyons l'interlocuteur énoncer: (*alors*) *tu dis qu'il est venu hier et il est vrai que les hommes sont fidèles au même type*. Le locuteur, quant à lui, reprend ce qui a été dit et crée les imaginaires (*si*) correspondant aux situations données: l'un dans lequel il se voit énoncer *je dis que p* et l'autre dans lequel il énonce *il est vrai que p*.

Le choix de l'indicatif serait donc le signe linguistique de l'attitude déclarative (27 à l'indicatif): le locuteur adopte l'opinion de son interlocuteur et par conséquent, il partage la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de *p*, ou bien de l'attitude neutre du locuteur à l'égard du contenu *p* (28): il ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p* en laissant son interlocuteur l'assumer.

Avec le subjonctif, le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p*. Cela signifie que, dans son imaginaire, *p* est considéré comme supposé, c'est-à-dire que $\sim p$ n'est pas exclu. L'emploi du subjonctif est donc possible grâce à *si* hypothétique dont la conséquence serait la possibilité d'évaluer les chances d'être de ce qui est exprimé dans *p*.

Le cas très intéressant est le subjonctif dans les propositions antéposées avec l'idée de certitude dans la principale; par exemple:

Qu'il l'ait fait, c'est certain.

(DE BOËR, 1947: 281)

Qu'il vienne, j'en suis certain.

(NØLKE, 1985: 68)

Il sera étudié plus loin dans un chapitre y consacré entièrement.

Pour clôturer ce chapitre, il serait intéressant d'étudier le verbe *COMPRENDRE* qui entraîne les deux modes dans une subordonnée. L'indicatif le rangerait parmi les formes linguistiques d'opinion déclarative que le locuteur choisit pour affirmer *p*. Le subjonctif marquerait son attitude appréciative liée à la distanciation du locuteur quant à la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de *p*.

- (30) *Je comprends que l'heure est venue, que je ne peux plus gambader.*
(BOYSEN, 1969: 107)
- (31) *Je comprends maintenant que nous sommes les dupes dans cette affaire.*
(CHRISTIE, 1990: 4)
- (32) *Vous comprenez bien que c'est impossible.*
(NDDFr., 1991: 255)
- (33) *Je n'avais pas compris que vous arriveriez lundi.*
(CELLARD, 1983: 64)
- (34) *Comprenez-vous que Pierre a eu un accident?*

Le locuteur choisit le verbe *comprendre* et l'indicatif dans la subordonnée pour montrer qu'il a conscience de la réalité de ce qui est exprimé dans *p*: *Je me rends compte de p / je sais que p*. Le verbe *comprendre* serait donc déclaratif, ce qui veut dire que le locuteur assume la valeur de vérité de *p*.

Toutefois, le subjonctif est aussi fréquent dans la subordonnée introduite par le verbe en question:

- (35) *Je comprends que tu sois embêtée.*
(GREVISSE, 1980: 1299)
- (36) *Je comprends que l'incident de cet après-midi t'ait inquiété.*
(SIMENON, 1979: 169)
- (37) *Je comprends qu'on puisse se tromper, mais à ce point!*
(NDDFr., 1991: 255)
- (38) *Elle comprendra que nous soyons restés ici.*
(GREVISSE, 1980: 1300)
- (39) *Je ne comprends pas qu'on nous ait opposé un refus.*
(NDDFr., 1991: 256)
- (40) *Comprenez-vous qu'il ait quitté Paris si brusquement?*
(CELLARD, 1983: 63)

Le subjonctif serait le signe de l'attitude distanciatrice du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*. Autrement dit, le jugement du locuteur ne porterait pas sur la réalité de ce qui est exprimé dans *p* (*p* vrai/faux), mais sur la valeur de *p*, ce qui serait lié à l'opinion favorable ou défavorable

du locuteur quant à *p*, peu importe si *p* est vrai ou faux. Par conséquent, le verbe *comprendre* signifierait dans ce cas *trouver normal que p/ne pas s'étonner que p*.

En résumé, nous dirions que quel que soit le contexte dans lequel le verbe *comprendre* se trouve et hormis les cas de citation, c'est-à-dire avec un sujet autre que le locuteur, le choix du mode de la subordonnée serait le résultat de l'attitude du locuteur quant au contenu *p* après le traitement effectué dans son cerveau. L'indicatif marquerait l'attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, ce qui serait fondé sur le savoir ou la croyance du locuteur que l'événement ou l'état exprimés dans *p* ont eu, ont ou auront lieu dans la réalité extralinguistique.

Le subjonctif se rapporterait à l'attitude que nous appellerons appréciative (ou estimative) du locuteur quant à *p* et qui serait fondée sur la distanciation du fait d'assumer la valeur de vérité de *p* de la part du locuteur, montrant ainsi que la vérité ou la fausseté de *p* n'a aucune importance pour le locuteur.

Dans le premier cas, le verbe *comprendre* appartiendrait au groupe de formes linguistiques d'opinion déclarative (*comprendre p* = avoir connaissance de *p*, de son état réel, fondée sur le savoir ou la croyance du locuteur); dans le second cas, *comprendre* serait rangé parmi les formes linguistiques d'opinion subjective ou appréciative (*comprendre p* = juger *p* normal / bon / mauvais), comme par exemple:

- a) *APPRÉCIER* (je / il apprécie que tu l'aies fait);
- b) *ACCEPTER* (je / il accepte que tu le fasses);
- c) *APPROUVER* (je / notre directeur a approuvé que vous vous rendiez à Francfort la semaine prochaine);
- d) *FALLOIR* (il faut que tu le fasses);
- e) *PRÉFÉRER* (je / il préfère que tu le fasses);
- f) *TROUVER NATUREL / BON* (je / il trouve naturel qu'il n'ait rien dit à ce sujet);
- g) *IL EST RARE / NATUREL / INÉVITABLE / COMPRÉHENSIBLE* (il est rare / naturel / inévitable / compréhensible qu'il vienne chez Monique).

Avec l'exemple (30): *Je comprends que l'heure est venue, que je ne peux plus gambader*, le locuteur semble déclarer qu'il a pris conscience de *p*, ce qui signifie que le locuteur considère *p* comme vrai. Dans le (32): *Vous comprenez bien que c'est impossible*, le locuteur emploie le verbe *comprendre* pour énoncer qu'il croit/espère que son interlocuteur comprend *p*; alors *p* est considéré comme vrai par le locuteur. Dans les (31): *Je comprends maintenant que nous sommes les dupes dans cette affaire* ou dans:

(41) *Je t'écoute un moment comme une idiote, et puis tout à coup, je comprends que tu viens de me rouler.*

la présence des adverbes de temps souligne le caractère non-duratif du verbe *comprendre*, ce qui montre qu'il y a un certain *AVANT*: *Avant je ne comprenais pas p, mais à partir du moment où j'ai compris que p, je peux déclarer que p car pour moi, p est vrai ou au moins je crois que p est/sera vrai*. La même observation concerne les phrases avec le verbe *comprendre* au passé comme dans l'exemple (33) ou encore:

(42) *J'ai bien compris qu'elle ne l'avait pas fait.*

(BÖRJESON, 1966: 42)

(43) *Je compris qu'il s'ennuyait en ma présence.*

(PR, 1996: 425)

Même si le sujet est autre que le locuteur, l'accent est mis sur le savoir ou la croyance que *p* de celui qui se charge d'assumer la valeur de vérité de *p*, c'est-à-dire de celui qui a compris *p* et qui, à partir de ce moment, comprend que *p*. Dans le (33): *Je n'avais pas compris que vous arriveriez lundi*, l'idée négative serait présente seulement dans la principale: / ~ *COMPRENDRE*/. Le locuteur semble dire: *Je n'avais pas compris que p; j'avais compris que ~ p. Mais je vois que p (Vous êtes arrivés), donc je sais que p; par conséquent, je comprends maintenant que p*, ce qui correspondrait au résultat émergeant du traitement de l'information qui a lieu dans le cerveau du locuteur et dont la conséquence linguistique serait le choix de l'indicatif dans la subordonnée. De même dans l'exemple suivant:

(44) *Il ne comprend pas que nous sommes ses amis.*

où le locuteur sait que *p* (*nous sommes ses amis*) dont il assume la valeur de vérité.

En ce qui concerne l'exemple (34): *Comprenez-vous que Pierre a eu un accident?*, l'interrogation porterait sur le contenu de la principale. Le locuteur pose la question pour savoir si son interlocuteur se rend compte de *p*, qui pour le locuteur est vrai (le locuteur sait que *p* a une réalité extralinguistique). Le subjonctif dans la subordonnée serait le signe d'une attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*.

A travers les exemples (35), (36), (37), et (39), nous entendons l'interlocuteur énoncer: *Je suis embêté, cela m'a inquiété, Je me suis trompé ou Pierre s'est trompé, et On nous a opposé un refus*. Le locuteur, lui, veut exprimer son état d'esprit capable ou incapable d'accepter, de tolérer, de pardonner ce qui constitue *p*, peu importe si *p* est vrai ou non. En d'autres termes, en énonçant: *Je comprends que p* ou *Je ne comprends pas que p*, le locuteur semble communiquer: *En ce qui concerne p, mon opinion est que cela est normal/cela n'est pas normal que p, même si p est vrai*. Dans

le cas de la présence de l'idée négative, celle-ci porte non seulement sur le contenu de la principale / ~ COMPR/ mais également sur le contenu p sans renverser la valeur de vérité de p afin d'admettre que $\sim p$ est possible comme vrai.

Quant à l'exemple (38), ayant un sujet autre que le locuteur, ce qui intéresse celui qui parle n'est pas la vérité de p , même si p est / sera vrai (le locuteur ne veut pas affirmer p ; d'ailleurs, il laisserait la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de p au sujet de la phrase), mais c'est l'opinion appréciative du sujet de la phrase quant au contenu p . L'interprétation du locuteur pourrait être la suivante: *Elle viendra, elle pourra constater que p et je crois / j'espère qu'elle acceptera que p .*

A travers le (40): *Comprenez-vous qu'il ait quitté Paris si brusquement?*, le locuteur ne pose pas la question pour savoir si l'interlocuteur sait que p , ni pour savoir si l'interlocuteur connaît la cause de cette brusquerie, parce que dans ce cas, la question serait la suivante: *Comprenez-vous pourquoi il a quitté Paris si brusquement?* Le locuteur choisit l'interrogation et le subjonctif dans la subordonnée pour connaître l'opinion de son interlocuteur sur la façon de quitter Paris par *il*, ce qui pourrait se traduire par: *Trouvez-vous normal que p ? / Cela ne vous étonne pas que p ?*

2. Subjonctif et croyance

Quand nous énonçons *Je crois que p* , nous exprimons notre engagement à l'égard de la valeur de vérité de p , qui est de tenir p pour vrai (cf. ALEXANDRESCU, 1976; BORILLO, 1982). En disant *Je crois que Pierre part / partira / est parti*, le locuteur assigne la valeur de vérité à p dont il se déclare responsable: p est vrai. Dans *Il croit que Pierre part / partira / est parti*, avec un sujet autre que la première personne, le locuteur ne se prononce pas sur la vérité de p . Il se charge d'assumer la valeur de vérité de ce qui est le contenu de la principale: *Je dis qu'il croit que p* . Il s'abstient de présenter son opinion sur p : pour le locuteur, p n'est ni vrai ni faux ni sa vérité n'est suspendue au moment de l'énonciation. Ou encore, en adoptant le point de vue de *il*, le locuteur partage la responsabilité d'affirmer p .

Les exemples avec le subjonctif après le verbe *croire* employé dans la principale sont marginaux. Néanmoins, nous pouvons en trouver quelques-uns:

Ils croient que la Terre puisse être creuse et que nous marchions comme des mouches.

(*Le Figaro*)

Pendant le traitement de l'information, le locuteur aurait deux images mentales comme données initiales: l'une correspondant à la vision de la Terre creuse et à la façon de marcher comme des mouches (la vérité de p est assumée par *ils*) et l'autre qui est contraire ($\sim p$). A partir de la confrontation de ces images, l'effet qui émerge désignerait la distanciation du locuteur quant à la prise en charge de la valeur de vérité de p , autrement dit, l'implausibilité, pour le locuteur, de p .

L'emploi du verbe modal *pouvoir* qui exprimerait l'incrédulité ou la surprise causées par ce qui précède, n'est pas fortuit. Le locuteur l'a employé pour faciliter le décodage de ce qu'il pense de p , mais le caractère marginal de ce type d'exemples prouverait que cette confrontation est très rare dans le cas de l'emploi de *croire*.

L'indicatif dans la subordonnée serait tout à fait acceptable et correct et est beaucoup plus fréquent:

Ils croient que la Terre (peut être) est creuse et que nous marchons comme des mouches.

Le locuteur prend la responsabilité de la valeur de vérité du fait qu'ils croient que p : *Je dis qu'ils croient que p*. Mais lui-même ne se prononce pas sur la valeur de vérité de ce qui constitue p : il n'assigne pas la valeur de vérité à p , il ne l'inverse pas ($\sim p$ est vrai), il ne la suspend pas non plus. Nous pouvons observer ce que nous avons appelé la distanciation du locuteur du fait de présenter son jugement sur le fragment de réalité représenté dans p .

En ce qui concerne l'emploi des modes dans les contextes négatif, interrogatif et hypothétique, nous nous apercevons que les deux sont aussi fréquents l'un que l'autre dans la subordonnée.

A. Contexte négatif:

(1) *Je ne crois pas que Jean est/soit un bon candidat.*

(HUOT, 1986: 89)

(2) *Je ne crois pas que je suis/sois amoureux.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 193)

(3) *Je ne crois pas qu'il s'est/se soit trompé.*

(NDDFr., 1991: 298)

Lorsque le locuteur emploie l'indicatif dans la subordonnée, c'est pour annoncer qu'il croit que $\sim p$, donc que Jean n'est pas un bon candidat, qu'il n'est pas amoureux et qu'il ne s'est pas trompé. Ce qui se résume par : *mon opinion est que $\sim p$* .

En employant le subjonctif, le locuteur se distancierait du fait de déclarer que $\sim p$ (l'affirmation de $\sim p$) car il admet que p est possible, ce que nous pourrions interpréter ainsi : *mon opinion est que plutôt $\sim p$, mais cela ne signifie pas que je ne me trompe pas et que p ne puisse être vrai*.

Alors, le choix du subjonctif serait le signe du résultat émergeant du traitement de l'information effectué dans le cerveau du locuteur, à savoir la position distante (ou si l'on veut appréciative) et non déclarative du locuteur à l'égard du contenu p , ce qui serait fondé sur le non-savoir et, par conséquent, sur le doute du locuteur quant à l'existence de ce qui est exprimé dans p dans la réalité extralinguistique. L'idée négative s'étendrait donc non seulement sur le contenu de la principale ($/ \sim \text{CROIRE}/$), mais aussi sur le contenu p sans renverser sa valeur de vérité : $\sim p$ est possible ainsi que p .

Analysons les exemples avec l'indicatif :

(4) *Je ne crois pas qu'il pouvait faire autrement.*

(GREVISSE, 1980: 1296)

(5) — *Quelle heure pouvait-il être?*

— *Je... je... je ne crois pas qu'il était si tard.*

(CHRISTIE, 1990: 67)

Dans les deux cas, le locuteur veut dire qu'il croit que $\sim p$ dont il assume la valeur de vérité : l'exemple (4) équivaudrait à : *Je crois qu'il ne pouvait pas faire autrement* et le (5) signifierait *Je crois qu'il n'était pas si tard*.

(6) *Je ne crois pas maintenant que la frégate jettera l'ancre dans la baie et qu'elle mettra une embarcation à l'eau.*

(MERLE, 1962: 34)

Il y a deux images mentales dans le cerveau du locuteur : dans la première, p est vrai : *la frégate jettera l'ancre et mettra l'embarcation à l'eau*; dans la deuxième, p est faux : *la frégate ne jettera pas l'ancre et ne mettra pas l'embarcation à l'eau*. Le locuteur examine les arguments pour et contre de la vérité de p et il semble dire : *Avant je croyais que p , mais maintenant je ne crois plus que p . Je crois que $\sim p$* . Le locuteur donne au contenu propositionnel une véritable valeur négative $\sim p$. La négation porterait donc sur l'idée de croyance (*Je ne crois pas que p*) et sur le contenu p ($\sim p$ est vrai),

ce qui signifie que le locuteur se charge d'assumer la valeur de vérité de $\sim p$. Le subjonctif serait aussi acceptable dans le même contexte linguistique:

Je ne crois pas (maintenant?) que la frégate jette l'ancre dans la baie et qu'elle mette une embarcation à l'eau.

Les mêmes images mentales constituent le point de départ du traitement de l'information, mais l'effet qui en émerge est différent. L'opinion du locuteur serait la suivante: *En ce qui concerne la frégate, même si j'ai tendance à croire qu'elle ne jettera pas l'ancre [...], j'admets que le contraire est possible; donc, / \sim CROIRE/ et plutôt $\sim p$, mais p aussi possible.*

Quand le sujet est autre que le locuteur, comme dans:

(7) *Il ne croit pas que Pierre est/soit parti.*

(MARTIN, 1983: 121)

(8) *Il ne croit pas que le facteur est/soit passé.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 56)

le locuteur énoncerait ces deux exemples avec l'indicatif dans deux situations possibles de dialogue: dans la première, il ne se prononce pas sur la vérité de ce qui constitue p et dans la deuxième, il adopte l'opinion de *il* sur la valeur de vérité de p (selon le locuteur: *il ne peut pas croire parce que nous savons que p est faux; nous l'avons vérifié*). Dans les deux cas, l'idée négative porte sur le fait de juger p : /(\sim CROIRE)/ p parce que le locuteur ne se prononce pas sur p (il n'en sait rien) ou bien il sait que p est faux et, par conséquent, il adopte le point de vue de *il*.

Le subjonctif des exemples (7) et (8) marquerait le fait que le locuteur n'a pas vérifié la réalité de p , c'est-à-dire la vérité „empirique” du fragment de réalité qui est le sujet de conversation. La vérité de p au regard du locuteur et peut-être aussi de *il* est suspendue, ce qui veut dire que le locuteur (*il* aussi) admet que $\sim p$ est possible, même s'il (ils) a (ont) tendance à croire que p est vrai.

B. Contexte interrogatif:

(9) *Croyez-vous qu'il le fera/fasse?*

(NDDFr., 1991: 289)

(10) *Crois-tu que Jean a/ait râté son train?*

(HUOT, 1986: 68)

(11) *Est-ce que tu crois que Sylvie est/soit heureuse?*

(BOYSEN, 1971: 56)

L'indicatif serait le signe de l'attitude neutre du locuteur par rapport à *p* sans tenir compte de la connaissance de l'état réel du locuteur. Ce serait par exemple le cas de l'interrogatoire. Le locuteur, qui s'identifie à l'inspecteur de police, pose des questions et s'attend à des réponses prouvant ce que pense son interlocuteur:

(12) — *Croyez-vous que Stephen pouvait avoir un motif pour tuer monsieur Gulbrandsen?*

— *Absolument aucun. J'en suis persuadée.*

(CHRISTIE, 1988: 56)

(13) — *Croyez-vous que miss Bellever lui est véritablement attachée?*

— *Je le crois.*

(CHRISTIE, 1988: 53)

(14) — *Croyez-vous qu'elles connaissaient déjà le capitaine Trevelyan?*

— *Elles ne le connaissaient point du tout.*

(CHRISTIE, 1990: 51)

(15) — *Alors vous croyez que c'est Edgar Lawson qui courait sur la terrasse et qui a tué Gulbrandsen? Et vous croyez que c'est lui qui a cherché à empoisonner Mr. Serrocold?*

— *Voyez-vous, inspecteur, personne n'a cherché à empoisonner Mr. Serrocold [...]*

(CHRISTIE, 1990: 146)

Ou encore, la question serait posée parce que le locuteur veut s'assurer que les conclusions qu'il a tirées du traitement de l'information qui correspond à *p* sont justes. L'attitude du locuteur reste toujours neutre quant à la valeur de vérité de *p* qui est assumée par l'interlocuteur.

En revanche, le subjonctif serait le marqueur superficiel d'une opération mentale dont le résultat émergeant indiquerait l'attitude de distanciation prise par le locuteur à l'égard de la valeur de vérité de *p*. Par le choix de ce modèle, le locuteur écarterait la réalité mentionnée dans *p*, ce qui veut dire que l'interrogation porterait aussi sur *p*: *est-ce que p est vrai?* Alors, le locuteur enlève la valeur positive de *p* car soit il sait que *p* est faux (il l'a vérifié), soit il a tendance à croire que *p* est faux, mais en même temps il admet que $\sim p$ est possible (il ne l'a pas vérifié).

Voici quelques exemples:

(16) — *Croyez-vous qu'il ait tué le vieux Trevelyan?*

— *Rien d'impossible à cela.*

(CHRISTIE, 1990: 204)

(17) — *Croyez-vous que ce soit lui qui ait dérobé les diamants?*

— *C'est possible.*

(CHRISTIE, 1987: 101)

- (18) — *Crois-tu que Kennedy nous ait dit la vérité?*
 — *J'en suis à peu près sûr.*

(CHRISTIE, 1990: 85)

Le locuteur doute que *p* soit vrai. Même s'il a tendance à croire que *p* est vrai, il se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p* parce qu'il admet que $\sim p$ est possible comme vrai. D'où l'emploi du subjonctif.

C. Contexte hypothétique:

- (19) *S'il croit que le facteur est/soit passé, allons voir s'il y a du courrier.*
 (KEMPERS-MANHE, 1991: 56)

L'indicatif dans la subordonnée signalerait que c'est *il* qui assume la valeur de vérité de *p*. Quant au locuteur, il ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*: *Puisqu'il croit que p, alors q*. Si le locuteur emploie le subjonctif, c'est pour communiquer qu'il doute que *p* soit vrai. Selon lui, même si cet *il* a tendance à croire que *p*, il y a la possibilité de considérer $\sim p$ comme vrai, ce qui veut dire que la valeur de vérité de *p* serait suspendue (*p* considéré comme supposition) et c'est le locuteur qui en est responsable.

Il y a d'autres formes linguistiques dont le locuteur peut se servir pour exprimer sa position déclarative quant à la vérité de *p*, fondée sur la croyance du locuteur que l'événement ou l'état exprimés dans *p* ont eu, ont ou auront lieu dans la réalité extralinguistique. Ces formes entraînent donc les deux modes dans la subordonnée lorsqu'elles se trouvent dans les contextes négatif, interrogatif et hypothétique. Ce sont:

a) PENSER QUE:

- (20) *Je ne pense pas qu'il le fera/fasse.*
 (NDDFr., 1991: 721)
- (21) *Je ne pensais pas qu'on les logeait à l'annexe.*
 (IMBS, 1953: 44)
- (22) *Il ne pense pas un instant qu'on puisse le tromper.*
 (DFC, 1971: 842)
- (23) *Penses-tu qu'il reviendra/revienne bientôt de Bruxelles?*
 (CELLARD, 1983: 66)
- (24) *Pense-t-il que Jean est/soit un bon candidat?*
 (HUOT, 1986: 83)
- (25) *Si vous pensez que nous allons/allions au bois, faisons des sandwiches.*
 (KAMPERS-MANHE, 1991: 56)

b) *PRÉTENDRE QUE*:

(26) *Je ne prétends pas qu'il l'a/ait dit.*

(NDDFr., 1991: 773)

(27) *Prétendez-vous qu'il l'a/ait dit?*

(NDDFr., 1991: 773)

c) *TROUVER QUE, ESTIMER QUE*:

(28) *Je ne trouve pas qu'il a/ait tort.*

(NDDFr., 1991: 965)

(29) *Je n'estime pas qu'il ait commis une erreur.*

(CELLARD, 1983: 65)

(30) *Trouvez-vous qu'il a/ait tort?*

(NDDFr., 1991: 965)

(31) *Estimez-vous qu'il soit trop tard?*

(DFC, 1971: 660)

3. Subjonctif et espérance

L'espérance est un sentiment que nous éprouvons lorsque nous considérons ce que nous désirons comme probable c'est-à-dire comme pouvant se réaliser. Sans une certaine probabilité, il n'existe aucune raison d'espérer.

Avant d'énoncer *J'espère que p*, la représentation mentale correspondant à un fragment de réalité est soumise à un traitement dans le cerveau du locuteur. En d'autres termes, le locuteur analyse les données initiales qui sont: la représentation du fragment de réalité constituant *p* et les prémisses (entre autres son désir que *p*) qui lui permettent de croire que *p* est / sera vrai (réel), ce qu'il déclare et dont il prend la responsabilité.

(1) *J'espère qu'il viendra bientôt.*

(GREVISSE, 1980: 1300)

(2) *J'espère que vous avez réussi.*

(NDDFr., 1991: 392)

Toutefois, nous pouvons aussi trouver le subjonctif dans la proposition subordonnée:

(3) *Puisque Thésée a vu les sombres bords, en vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie.*

(RACINE, *Phèdre*, II, 5)

(4) *Et l'âme de l'Amante, Anxieuse, espérant qu'il vienne, vole encore.*

(GREVISSE, 1980: 1301)

(5) *Il espérait bien que Dingo fût la cause de ces désastres.*

(GREVISSE, 1980: 1301)

Le choix du subjonctif serait la conséquence linguistique de l'opération de conceptualisation du fragment de réalité dont le locuteur parle, consistant à créer deux images mentales, l'une où p est vrai et l'autre où $\sim p$ est vrai dans le cerveau du locuteur. Le résultat émergeant de cette opération reflèterait la position distante du locuteur par rapport à la vérité de p , qui serait assumée par quelqu'un d'autre (un interlocuteur ou un énonciateur) qui apparaît à travers les énoncés en question car c'est lui qui espère, qui tient p pour vrai ou du moins probable. Le locuteur, quant à lui, suspend la valeur de vérité de p parce qu'il sait que p est faux ou il doute que p soit vrai, ce qui serait marqué par l'emploi de *en vain* dans l'exemple (3): *Vous espérez en vain que p* et de *anxieuse* dans le (4).

Dans les contextes négatif et interrogatif, le verbe *espérer* a la possibilité d'être suivi des deux modes.

A. Contexte négatif:

(6) *Je n'espère pas que vous le fassiez.*

(GREVISSE, 1980: 1300)

(7) *Je n'espérais plus qu'elle vînt.*

(BOSCO, 1978: 267)

(8) *Je n'espère pas que vous vous rappeliez combien il y a de sortes de pronoms.*

(HERMANT, 1928: 130)

Le locuteur élabore deux images mentales d'une même représentation correspondant à un fragment de réalité: l'une où p est/sera vrai, l'autre où p est/sera faux. L'effet qui émerge du traitement serait le suivant: puisque le locuteur voit p comme plutôt impossible, sans pour autant exclure que p puisse être possible (p est/sera vrai), il ne peut pas se charger d'assumer la valeur de vérité de p . Il la suspend. L'idée négative porterait donc sur ce qui constitue le contenu de la principale: / \sim ESPÉRER/, et nous pouvons également la trouver dans p : $\sim p$ est possible. L'exemple *Je n'espère pas que vous le fassiez* n'équivaut pas à *J'espère que vous ne le ferez pas*, mais plutôt à *En vertu des prémisses que j'ai osé douter que vous le fassiez.*

(9) *Je n'espère pas qu'il le fera.*

(NDDFr., 1991: 393)

(10) *France, un homme qui écrit trop en grec, en prévu, veux-je dire. On est trop tranquille, avec lui; on n'espère pas qu'il manquera l'œuf.*

(GREVISSE, 1980: 1301)

(11) *Il n'espère pas qu'il entendra de nouveau l'ordre mystérieux.*

(BERNANOS, 1986: 299)

Nous observons que l'idée d'espérance se superpose à celle de croyance pendant le traitement de l'information qui a lieu dans le cerveau du locuteur. L'idée négative porterait donc sur le contenu de la principale: / ~ ESPÉRER/. Dans ce cas, le locuteur nie le fait de dire qu'il espère que *p*, qui lui est attribué par l'interlocuteur: *Alors, tu espères que p*. Nous le voyons répondre: *Non, je n'espère pas que p. Je ne peux pas espérer car a) je sais que p est faux, ou b) je n'en sais rien et je m'abstiens de donner mon opinion*. Ou encore, d'après toutes les prémisses, le locuteur conclut que *p* est faux, par conséquent, il n'espère pas que *p*, ce qui signifierait que ~ *p* (qu'il croit que ~ *p*).

Il nous semble intéressant de signaler ici que le verbe DÉSESPÉRER (SE DÉSESPÉRER) entraîne toujours le subjonctif dans la subordonnée:

Je désespère que cette affaire réussisse.

(NDDFr., 1991: 329)

Je me désespérais qu'une façon d'être ému me fût irrémédiablement fermée.

(BARRÉS, 1918: 213)

Il se désespère qu'on ne l'ait pas reçu.

(NDDFr., 1991: 329)

Désespérer que p signifie cesser d'espérer *p*, ce qui normalement évoque l'idée de doute, vu la petite probabilité de *p*.

B. Contexte interrogatif:

(12) *Espérez-vous que je le ferai / fasse?*

(GREVISSE, 1980: 1300)

Le locuteur pose la question (12) avec l'indicatif pour connaître l'opinion de l'interlocuteur, ce qui équivaut à l'attente d'une réponse à la formule suivante: *selon vous, je le ferai?* Avec le subjonctif employé dans l'exemple (12), le locuteur, même s'il a tendance à croire que ~ *p* est/sera vrai (*Espérez-vous que je le fasse?; car moi, j'ai des doutes*), ne peut pas exclure la possibilité de *p* vrai.

Pendant le traitement de l'information dans le cerveau, l'image mentale de *p* faux est projetée sur l'image de *p* vrai. Nous nous apercevons tout de suite de l'attitude douteuse du locuteur à l'égard de la vérité de *p* dont le subjonctif serait l'indice linguistique.

Le subjonctif dans la subordonnée peut aussi apparaître quand le verbe *espérer* est à l'impératif:

(13) *Espérons que ce ne soit pas comme l'agneau dans la gueule du loup.*

(BERNANOS, 1986: 9)

A travers l'exemple (13), nous voyons le locuteur ne voulant pas que son interlocuteur et lui-même aussi (*nous*) soient obligés d'espérer que *p*. Il analyse la représentation mentale correspondant au fragment de réalité verbalisé dans *p*. Il crée deux images mentales, l'une où *p* est vrai et l'autre où $\sim p$ est vrai. D'après les prémisses superposées sur ces deux images, il conclut que $\sim p$ est fort possible comme vrai, même s'il préfère *p*. La conséquence est que nous apercevons l'attitude de distanciation du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, d'où le choix du subjonctif.

Mais l'indicatif peut également apparaître:

(14) *Espérons que le meurtrier ne tardera pas à être découvert.*

(CHRISTIE, 1990: 166)

Ce mode serait le signe de l'attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, ce qui signifie que le locuteur considère (veut considérer) *p* comme probable: *p sera vrai, je l'espère*.

Les formes linguistiques dont nous pouvons nous servir pour exprimer l'idée d'espérance et qui, par conséquent, entraînent soit le subjonctif soit l'indicatif dans la subordonnée selon l'intention communicationnelle du locuteur, ne sont pas nombreuses en français. Il s'agit de:

a) *COMPTER QUE*:

(15) *Je ne compte pas qu'il réussira / réussisse.*

(16) *Comptez-vous qu'il viendra / vienne?*

b) *AVOIR L'ESPOIR / L'ESPÉRANCE QUE*:

(17) *Il y a peu d'espoir qu'il vienne.*

(PR, 1996: 815)

Peu joue ici le rôle de modificateur de réduction de l'idée d'espérance (du prédicat *espérer*), ce qui veut dire que le contenu de la principale se

trouverait dans un contexte négatif: /ESPÉRER MOINS que p/ = plutôt /
~ ESPÉRER que p/.

(18) *Avait-elle l'espoir qu'on ignorât qu'elle était la fille de Swann?*

(PROUST, 1993: 53)

c) *SE FLATTER QUE*:

(19) *Je ne me flatte pas qu'on ait besoin de moi.*

(NDDFr., 1991: 433)

(20) *Vous flattez-vous qu'il vienne?*

(GREVISSE, 1980: 1300)

(21) *Je ne me flatte pas que l'entreprise réussira.*

(GREVISSE, 1980: 1301)

(22) *Vous flattez-vous que l'on acceptera votre offre?*

(GREVISSE, 1980: 1301)

d) *S'ATTENDRE QUE/À CE QUE*:

Il s'agit là d'un cas très intéressant. Les exemples avec l'indicatif employé après ce verbe dans le champ affirmatif (positif) sont extraits d'oeuvres littéraires et acceptés dans l'usage classique:

(23) *Je m'attendais qu'il allait m'éviter.*

(DIDEROT, 1963: 294)

(24) *Je m'attends à ce que Paris va avoir le sort de Varsovie.*

(FLAUBERT, 1893: 31)

(25) *Je m'attends à ce qu'avant huit jours il viendra me demander pardon.*

(SAND, 1964: 87)

Pourtant, le subjonctif était tout aussi fréquent et son emploi l'est resté en français moderne:

(26) *Je m'attendais que M. Lancelot jetât les hauts cris.*

(HERMANT, 1928: 29)

(27) *Mr Gore s'attend qu'ensuite vous lui fassiez une petite visite de gratitude.*

(GREEN, 1935: 110)

(28) *Je m'attendais à ce que mes fautes fussent découvertes.*

(GREVISSE, 1980: 1303)

(29) *Elle s'attendait à ce qu'il vînt à Paris.*

(MAUROIS, 1927: 107)

Le subjonctif est plutôt employé après ce verbe dans des contextes négatifs et interrogatifs. Cependant, nous trouvons parfois l'indicatif:

(30) *Je ne m'attendais pas que les choses dussent tourner si mal.*

(GREVISSE, 1980: 1303)

(31) *Elle ne s'attendait pas tout de même que pour les rêves de femmes un magistrat aille risquer sa position.*

(GREVISSE, 1980: 1303)

(32) *Vous attendez-vous qu'il parte?*

(GREVISSE, 1980: 1303)

(33) *On ne s'attendait point que les Athéniens mettront en fuite la nombreuse flotte du grand roi.*

(VOLTAIRE, 1924: 37)

(34) *Vous attendez-vous que je partirai?*

(GREVISSE, 1980: 1303)

Le subjonctif peut étonner après *s'attendre*, qui normalement signifie *penser que p* et *espérer que p arrivera*. Mais si à travers *espérer* nous voyons l'engagement volitif du locuteur à l'égard de ce qui constitue le contenu de la principale, le verbe *s'attendre* en est dépourvu: le locuteur attend que *p* se produise, mais il manque cette volonté de prendre *p* pour probable, d'où la distanciation du locuteur de tenir *p* pour vrai.

4. Subjonctif, probabilité et possibilité

L'attitude du locuteur par rapport à la valeur de vérité de ce qui correspond à l'événement ou l'état dont il parle, est fondée sur son savoir quant à l'état réel. Lorsque le locuteur parle de quelque chose dont l'existence ne peut pas être vérifiée, son opinion en ce qui concerne le contenu *p* repose: soit sur la croyance du locuteur que *p* est / sera vrai, ce qui reflèterait l'attitude déclarative du locuteur, soit sur la possibilité de *p*, ce qui serait lié à l'attitude distanciative du locuteur. Autrement dit, le locuteur croit que *p* est / sera vrai et il en prend la responsabilité, s'il a des raisons d'y croire, c'est-à-dire selon les apparences qui donnent à croire que *p*. Au contraire, le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de ce qui constitue *p*, lorsqu'il admet que *p* est donné comme possible, ce qui veut dire que $\sim p$ n'est pas exclu comme vrai.

Toutefois, l'attitude déclarative du locuteur ne dépend pas seulement de sa croyance que p , ce qui se traduirait par : *Je crois que p = je considère p comme vrai*, mais aussi cette attitude peut être fondée sur la probabilité que p est / sera vrai dont le locuteur est responsable : *Je crois que p = je considère p comme probable*.

Quand le locuteur énonce :

- (1) *Il est probable que Pierre part / partira / est parti.*
- (2) *Il est vraisemblable que Pierre part / partira / est parti.*

il prend la responsabilité de la vérité de ce qui constitue le contenu p . En d'autres termes, il croit que p est vrai parce qu'il sait que ce qui correspond à p est réel, ou parce qu'il présuppose l'existence de p , ce qui signifie que selon le locuteur, p a eu, a, ou aura lieu dans la réalité extralinguistique. C'est la raison de l'indicatif apparaissant dans la subordonnée.

Par contre, dans les contextes négatif et interrogatif, le locuteur choisit le subjonctif pour marquer qu'il se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p . Selon le locuteur, p est possible ainsi que $\sim p$. Nous avons donc affaire à l'attitude distanciative du locuteur à l'égard de la vérité de p . Cette attitude est fondée sur l'idée de possible qui serait imprégnée de peu de probabilité que p et qui apparaît dans le cerveau du locuteur pendant le traitement de l'information. En voici quelques exemples :

- (3) *Il n'est pas probable / vraisemblable qu'il vienne.*
(GREVISSE, 1980: 1291)
- (4) *Il est improbable / invraisemblable que le ministre soit disposé à négocier avec les syndicats.*
(CELLARD, 1983: 49)
- (5) *Est-il probable / vraisemblable que l'accusé ait vécu 6 mois caché dans un grenier?*
(CELLARD, 1983: 49)
- (6) *Il est possible qu'il fasse froid cette nuit.*
(PR, 1996: 1737)
- (7) *Est-il possible que vous soyez ce savantissime?*
(REGULA, 1936: 348)
- (8) *Il n'est pas possible que je vienne.*
(PR, 1996: 1137)
- (9) *Il se peut que l'Administration admette le bien fondé de notre réclamation.*
(CELLARD, 1983: 47)

L'idée de possible imprégnée de peu de probabilité que p est aussi présente dans les cas où la négation apparaîtrait à travers l'emploi d'un modificateur

de réduction du contenu de la principale, comme le prédicat de base. Autrement dit, si nous diminuons la probabilité, le subjonctif serait employé pour indiquer que *p* n'est que possible :

- (10) *Il est PEU probable que monsieur N. nous réponde dans les jours qui viennent.*

(CELLARD, 1983: 49)

- (11) *Il est PEU vraisemblable que la concurrence se fasse plus vive dans les mois à venir.*

(CELLARD, 1983: 49)

Dans le contexte hypothétique, les deux modes sont corrects selon l'intention communicationnelle du locuteur :

- (12) *S'il est probable que Pierre viendra demain, alors nous devons nous préparer pour l'accueillir.*

- (13) *S'il est probable que Jean ait volé ces bijoux, pourquoi ne l'avez-vous pas encore interrogé?*

- (14) *Nous honorerons vos engagements pris à condition que vous abandonniez toute prétention à l'exclusivité.*

(CELLARD, 1983: 43)

A travers l'exemple (12), l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* est observée ou bien, le locuteur adopte l'opinion de son interlocuteur et par conséquent, il partage la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de *p*. Dans le premier cas, c'est uniquement l'interlocuteur qui assume la vérité de *p* car c'est lui qui annonce: *Il est probable que p*. Le locuteur, pour sa part, ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*, ce qu'on pourrait interpréter par: *Puisqu'il est probable, comme tu le dis, que Pierre viendra, alors q*. Dans le deuxième cas, le locuteur semble communiquer: *Au cas où Pierre viendrait, qui ne serait qu'une éventualité, alors q*.

En choisissant le subjonctif dans les exemples (13) et (14), le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p*. Son attitude distanciative quant à cette dernière serait fondée sur l'admission que $\sim p$ vrai est possible. Dans le (14), *si* hypothétique permet au locuteur de concevoir *p* comme possible, ce que nous pourrions traduire ainsi: *S'il est probable que p, comme tu le dis, et supposons que $\sim p$* . Le contenu *p* serait donc une hypothèse-supposition.

Dans le (14), l'emploi de la conjonction *à condition que* signifie que pour le locuteur, il est nécessaire que *p* pour que *q*. Pourtant, *p* n'est pas considéré comme vrai, mais comme possible (*p* serait donc une hypothèse-supposition). Dans tous les cas *p* est hypothétique. C'est l'attitude du locuteur quant à la

valeur de vérité de p qui est différente, ce qui déterminerait le choix des modes. Les deux notions mentionnées ci-dessus seront étudiées à présent car elles sont liées à deux façons de concevoir le même fragment de réalité en question (nous en avons parlé dans le chapitre *Subjonctif et certitude*). Ce sont : l'éventualité et la supposition.

Il est difficile de déterminer les différences conceptuelles entre ces deux notions. Pour nous, l'éventualité correspondrait à une conjecture concernant la réalité de ce qui est exprimé dans p fondée sur une probabilité, c'est-à-dire sur la croyance du locuteur que p a/aura des chances d'être. La notion de supposition serait en revanche une conjecture concernant la réalité du contenu p fondée uniquement sur la possibilité, sur l'admission que la réalité de $\sim p$ n'est pas exclue.

Lorsque le locuteur dit : *Si Pierre vient, q; au cas où Pierre viendrait, q; quand Pierre viendra, q; Pierre viendra/vient et q*, cela signifie que l'effet émergeant du traitement de la représentation conceptualisée correspondant au fragment de réalité dont le locuteur parle est que le locuteur envisage l'éventualité de p , donc il tient p pour vrai/probable, d'où le choix de l'indicatif. Le subjonctif employé dans p après les conjonctions telles que *à condition que, à supposer que, en admettant que*, et celles impliquant une hypothèse-supposition (aussi dans le cas *s'il est probable que p; p* au subjonctif) signalerait que l'effet émergeant du traitement est la distanciation du locuteur quant à la valeur de vérité de p . Ce qui veut dire que, pour le locuteur, p , en tant que condition de q , est seulement supposé, c'est-à-dire que p peut se produire ainsi que $\sim p$.

(15) *Je vous pardonne à condition que vous me promettiez de vous corriger.*
(N.Ex.Fr., 1977: 358)

(16) *Qu'il vienne me voir, et nous réglons cette question.*
(CELLARD, 1983: 42)

(17) *Au cas que nous ne le fassions pas, un autre le fera.*
(GREVISSE, 1980: 1382)

(18) *Ils s'achèteront une baignoire en cas qu'ils fussent malades.*
(GREVISSE, 1980: 1382)

(19) *C'est Pierre qui t'accompagnera, à moins que cela ne te déplaîse.*
(Ex., 1993: 281)

(20) *Votre plan a des chances d'être approuvé en admettant que vous y apportiez quelques modifications.*
(N.Ex.Fr., 1977: 359)

(21) *A supposer que notre proposition ne vous convienne pas, nous sommes prêts à l'étudier.*
(350Ex., 1992: 142)

Pour le locuteur, le rapport entre p et q serait le suivant : q peut être vrai, si p et p supposé comme condition nécessaire (il est nécessaire que p pour que q); donc, p ainsi que $\sim p$ sont considérés comme possibles.

Cependant, nous voyons bien que la limite entre le probable et le possible n'est pas aussi nette que le laissent croire les règles proposées dans les manuels de grammaire.

Selon G. GUILLAUME, „le but de la notion de possible est d'annuler les chances d'être par une capacité égale ou contraire (= chance de ne pas être); le but de la notion de probable est de conférer à la capacité d'actualité une existence positive, c'est-à-dire que les chances d'être l'emportent sur celles de ne pas être" (1970: 33).

R. MARTIN (1983: 112) suit la pensée de G. Guillaume en constatant que „par opposition au possible qui suppose sans plus que les chances d'être ne sont pas nulles, le probable implique que les chances d'être l'emportent sur celles de non-être”.

Alors, quand nous énonçons : *il est possible que p*, nous créons l'imaginaire dans lequel nous évaluons les chances d'être de p . En revanche, avec *il est probable que p* (aussi *si p*), nous nous en dispensons et dans notre imaginaire, p est admis comme vrai (cf. WIMMER, 1982).

Les exemples avec le subjonctif suivant les formes linguistiques impliquant l'idée de probable et l'indicatif dans les propositions introduites par les formes linguistiques liées à l'idée de possible, témoignent du rôle du locuteur dans le choix (conscient) des modes selon les résultats des opérations mentales du traitement de l'information :

- (22) *Il est probable que le désir soit d'emblée une fête de liberté, de tourbillon et de conquête.*

(GREVISSE, 1980: 1290)

- (23) *Il est donc probable qu'en passant devant la cellule du Masque, il lui ait parlé à travers la porte.*

(PAGNOL, 1970: 146)

- (24) *Il est vraisemblable que cette nécessité soit devenue inutile.*

(GREVISSE, 1980: 1378)

- (25) *Il est possible qu'on parviendra un jour à greffer un coeur neuf ou au moins en bon état.*

(BÖRJESON, 1966: 49)

- (26) *Mais il est possible que Paul Roux va mettre un frein à son activité.*

(BÖRJESON, 1966: 49)

- (27) *Est-il possible que j'aurai toujours du dessous avec elle?*

(MOLIÈRE, Georges Dandin, II, 8)

(28) *Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins?*

(MOLIÈRE, *Le Malade imag.*, III, 3)

(29) *Je vous donne cet argent à condition que vous partirez.*

(GREVISSE, 1980: 1383)

(30) *Les Grecs renoncèrent à les poursuivre à condition qu'ils se retireraient de la Troade.*

(GREVISSE, 1980: 1383)

(31) *Tu as la châtaigne, à griller sur le feu de brindilles au cas où tu prennes nourriture en forêt.*

(GREVISSE, 1980: 1382)

Même après si jusqu'au XVI^e siècle, l'apparition des formes au subjonctif imparfait et plus-que-parfait ne surprenait personne:

Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

(PASCAL, *Pensées*, 133)

Et si l'homme ne s'abaisse à cela et veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot.

(PASCAL, *Pensées*, 140)

S'il eût cherché/s'il avait cherché, il eût trouvé/aurait trouvé.

(N.Ex.Fr., 1977: 360)

Si je trouvasse un serpent, je te fisse prendre!

(PATHELIN, 1924)

Le subjonctif est également employé lorsque plusieurs éventualités se suivent, dont la première est exprimée par *si* et les autres introduites par *que* (*et que*):

(32) *Si vous vous rendez à Francfort, et qu'il vous soit possible de rencontrer monsieur N., faites-lui part de votre satisfaction.*

(CELLARD, 1983: 43)

(33) *Si cet homme tombe malade, et qu'il meure, que deviendra sa famille?*

(N.Ex.Fr., 1977: 360)

(34) *Si vous reculez quatre pas et que vous creusiez, vous trouverez un Trésor.*

(GREVISSE, 1980: 1383)

Cependant, nous pouvons aussi trouver l'indicatif:

(35) *Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence et que notre corruption ne s'opposait pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous.*

(PASCAL, *Pensées*, 498)

(36) *Le patron adressa un bonjour cordial à son café, comme si c'était l'aube et qu'il souhaitait la bienvenue au jour.*

(GREVISSE, 1980: 1383)

(37) *Si c'est vrai et que vous êtes venu pour servir...*

(GREVISSE, 1980: 1383)

Par contre, après *si* qui se répète, l'indicatif est gardé:

(38) *Si vous êtes persévérant et si vous suivez une bonne méthode, vous réussirez.*

(N.Ex.Fr., 1977: 360)

(39) *Si j'oubliais les bienfaits de mes parents ou si j'étais insensible à leurs peines, je serais un ingrat.*

(N.Ex.Fr., 1977: 360)

La question qui se pose tout de suite est la suivante: pourrions-nous mettre un signe d'égalité entre les exemples (33): *Si cet homme tombe malade et qu'il meure, que deviendra sa famille?* et le

(40) *Si cet homme est malade et s'il meurt, que deviendra sa famille?*

R. MARTIN souligne le rôle de *que*, qui a „pour fonction de suspendre la valeur de vérité de la proposition qu'il introduit” (1983: 107) et il propose une comparaison attentive des constructions suivantes:

*jusqu'à ce qu'il revienne / jusqu'au moment où il reviendra,
à condition qu'il revienne / s'il revient,
demander qu'il revienne / demander s'il reviendra.*

Nous voyons effectivement que l'emploi du subjonctif est lié à l'emploi de *que*, condition nécessaire mais non suffisante si nous prenons en considération les différences de sens.

M. GREVISSE dit que la seconde supposition introduite par *que* „équivalait, dans la pensée, à *en supposant que* [...] et est logiquement dépendante de la première (tandis qu'avec *et si*, *ou si*, *mais si*, la seconde supposition garde une sorte d'autonomie et ne s'y emboîte pas étroitement)” (1980: 1377).

L'exemple (33) serait donc interprété par le locuteur ainsi: *Si cet homme tombe malade* = imaginons la situation dans laquelle $p = p$ est considéré comme éventuel, donc tenu pour vrai / probable; *et qu'il meure* = normalement cet homme devrait guérir, mais s'il meurt? = p est supposé, donc tenu pour possible = p (la mort) et $\sim p$ (la guérison). Dans son imaginaire, le locuteur envisage la maladie de cet homme et suppose sa mort, c'est-à-dire qu'il peut mourir ainsi qu'il peut guérir.

Par contre, l'interprétation de l'exemple (40) serait la suivante: *Si cet homme tombe malade* = imaginons la situation dans laquelle $p = p$ est considéré comme éventuel, donc tenu pour vrai/probable; *et s'il meurt* = imaginons la situation dans laquelle $p = p$ est considéré comme éventuel, donc tenu pour vrai/probable. Dans son imaginaire, le locuteur prend en considération p , il envisage l'éventualité que cet homme tombera malade et celle qu'il mourra ensuite.

Il y a d'autres formes linguistiques après lesquelles le locuteur emploie soit l'indicatif soit le subjonctif dans la subordonnée. Ce choix, dû à l'effet émergeant du traitement de la représentation conceptualisée correspondant à un fragment de réalité dont le locuteur parle, reflèterait l'attitude déclarative du locuteur (d'où l'indicatif) ou celle distanciative (d'où le subjonctif) quant à la valeur de vérité de p . La première est liée à l'idée du probable, la seconde à l'idée du possible. C'est par exemple le cas des verbes *ADMETTRE* et *SUPPOSER*.

A. *ADMETTRE* suivi d'une subordonnée à l'indicatif:

(41) *J'admets qu'il a de grandes qualités.*

(CELLARD, 1983: 38)

(42) *J'admets que c'est un cas difficile.*

(NDDFr., 1991: 48)

(43) *Il admet qu'il a tort.*

(NDDFr., 1991: 48)

et suivi d'une subordonnée au subjonctif:

(44) *J'admets que vous ayez raison dans ce que vous pensez.*

(GREVISSE, 1980: 1291)

(45) *J'admets qu'il y ait six mille graines semées qui germent.*

(GREVISSE, 1980: 1291)

(46) *L'Église admet que la Bible soit susceptible de 3 interprétations différentes.*

(GREVISSE, 1980: 1291)

Lorsque le locuteur emploie l'indicatif, cela montre qu'il assume la vérité de p , ce qui serait lié à la réalité d'un événement ou d'un état exprimés dans p ou à la probabilité de leur réalisation extralinguistique. L'attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de p est fondée sur le savoir du locuteur que l'événement ou l'état dont il parle a eu, a ou aura lieu, ou sur la croyance que cet événement ou état aura lieu (p est probable). Nous pourrions donc interpréter les exemples à l'indicatif ainsi: *J'admets que p* = *Je reconnais que p* (pour les exemples (41), (42) et (43)).

Par contre, le choix du subjonctif marquerait l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*. Le locuteur semble communiquer que *p* est possible et qu'il admet cette possibilité sans pour autant exclure la possibilité de $\sim p$ vrai.

En ce qui concerne les exemples avec un sujet autre que le locuteur et l'emploi de l'indicatif (43), il serait question de l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, c'est-à-dire que cette dernière est assumée par l'autre sujet (*il*) tandis que le locuteur, lui, ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*.

Imaginons encore une situation de dialogue dans laquelle le locuteur énonce le (46). Nous aurions affaire à un interlocuteur qui essaie de savoir quelle est l'opinion de l'Église sur les interprétations de la Bible en interrogeant le locuteur, et celui-ci qui y répond. Par le choix du subjonctif, le locuteur signale qu'il doute de la vérité de *p*, ce qui pourrait être interprété ainsi: *L'Église admet que p, mais moi, personnellement, je ne suis pas sûr que cela soit vrai; par conséquent, je suspends la valeur de vérité de p.*

Quand le verbe *admettre* se trouve dans un contexte négatif, le locuteur choisit de préférence le subjonctif:

(47) *Nous n'admettons pas que vous travailliez pour des concurrents.*

(CELLARD, 1983: 38)

(48) *Je n'admets pas qu'il parte aussitôt.*

(NDDFr., 1991: 48)

(49) *Je n'admets pas qu'il en soit ainsi.*

(GREVISSE, 1980: 1300)

Dans les exemples ci-dessus, nous pouvons observer que l'idée négative n'est pas seulement présente dans la principale: / \sim ADMETTRE/, mais aussi dans la subordonnée sans renverser sa valeur de vérité: / \sim ADMETTRE/ et $\sim p$. Cela signifie que le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p* par le fait d'admettre la possibilité de $\sim p$. En énonçant l'exemple (47), le locuteur semble communiquer: *Nous n'admettons pas que p; mais, c'est à vous de décider pour qui vous travaillez. Donc, nous ne pouvons pas assumer la valeur de vérité de p.*

(50) *Il est inadmissible que vous n'ayez pas relu ce texte.*

(CELLARD, 1983: 38)

Le résultat émergeant du traitement de l'information *p* (nous n'avons pas relu ce texte) effectué dans le cerveau du locuteur serait l'opinion que *p* est inadmissible. C'est à l'interlocuteur de se charger d'assumer la valeur

de vérité de p ; le locuteur, pour sa part, s'en distancie, même si p est vrai.

Avec l'indicatif, nous n'avons trouvé qu'un seul exemple:

(51) *Il n'admet pas que chacun doit faire son possible.*

(NDDFr., 1991: 49)

Nous voyons tout de suite que ce n'est pas le locuteur qui assume la valeur de vérité de p , mais c'est *il* qui en est responsable. Ne se prononçant pas sur la valeur de vérité de p (l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de p), le locuteur nie le fait d'admettre que p attribué à *il*. Donc, l'idée négative porterait seulement sur le contenu de la principale: *Non, il n'admet pas que p* qui équivaudrait à *Non, il n'a pas dit qu'il admettait que p .*

Dans un contexte interrogatif, les deux modes sont aussi fréquents:

(52) *Admettez-vous que chacun peut se tromper?*

(NDDFr., 1991: 48)

(53) *Admettez-vous, oui ou non, que 2 et 2 font 4?*

(NDDFr., 1991: 48)

(54) *Admettez-vous qu'il se permette de telles réflexions?*

(CELLARD, 1983: 48)

(55) *Admettez-vous qu'il ait cru cela?*

(NDDFr., 1991: 48)

Normalement, lorsque nous posons une question, nous nous attendons à une réponse. Le locuteur choisit donc l'interrogation pour connaître l'avis de son interlocuteur sur un fragment de réalité qui constitue le contenu p . L'emploi de l'indicatif marquerait l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de p , ce qui veut dire que le locuteur ne se prononce pas sur la vérité de p . Avec le subjonctif, l'interrogation porterait non seulement sur le contenu de la principale, mais aussi sur ce qu'est p : *Admettez-vous p ?* et à la fois *Est-ce que p est vrai?* L'interrogation dans la subordonnée serait le signe de la suspension de la valeur de vérité de p dont le locuteur est responsable. Autrement dit, le locuteur se distancie du fait d'assumer la vérité de p parce qu'il a des doutes quant au savoir si ce qui correspond à p est/sera réel.

Analysons encore le verbe *admettre* dans le contexte hypothétique:

(56) *Donc, si l'on admet que Nielsen n'a pu se fracturer le crâne en tombant, cela implique...*

(BÖRJESON, 1966: 39)

(57) *Si l'on admet généralement que les cadres noirs n'étaient pas suffisamment préparés...*

(BÖRJESON, 1966: 39)

(58) *Si vous admettez qu'il ait cru cela...*

(NDDFr., 1991: 48)

L. BÖRJESON observe que c'est l'indicatif qui est généralement employé dans *p* après *si on admet que p*: „En fait, un Français sent que *si on admet* introduit ordinairement l'énoncé d'un fait reconnu" (1966: 39). Pourtant, comme nous le voyons, le subjonctif peut également apparaître. Nous dirions donc que le choix des modes résulte de l'interprétation sémantique du verbe *admettre* (*admettre* = croire valable; *admettre* = rendre possible; cf. Dict.V.Fr., 1983) utilisé par le locuteur, *si* ne pouvant que renforcer ce caractère hypothétique. Par conséquent, le subjonctif signalerait que l'effet émergeant du traitement de l'information exprimée dans *p* effectué dans le cerveau du locuteur reflète que *p* se place dans le possible, que le locuteur voit *p* comme supposé, c'est-à-dire sans exclure la possibilité de $\sim p$.

B. Le verbe *SUPPOSER* entraîne les deux modes dans la subordonnée, selon l'intention communicationnelle du locuteur.

Dans le contexte positif (affirmatif), l'indicatif serait employé pour montrer que le locuteur assume la valeur de vérité de *p*. En énonçant: *Je suppose que p*, où *p* est à l'indicatif, le locuteur considère *p* comme vrai ou au moins probable parce qu'il croit que l'événement ou l'état (*p*) dont il parle a eu, a ou aura lieu dans la réalité extralinguistique, selon tous les indices qu'il a à sa disposition.

En revanche, le subjonctif serait le signe de l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, ce qui veut dire que le locuteur considère *p* comme possible sans exclure la possibilité de $\sim p$. En d'autres termes, le subjonctif exprimerait une hypothèse-supposition (*j'envisage toutes les éventualités: p et $\sim p$*) tandis que l'indicatif serait lié à la notion d'hypothèse-éventualité (*j'envisage p et je le considère comme vrai*).

En voici quelques exemples:

(59) *Je suppose qu'il est encore à Londres.*

(CELLARD, 1983: 53)

(60) *Je suppose qu'un moine est toujours charitable.*

(GREVISSE, 1980: 1299)

(61) *Si vous acceptez ce travail, cela suppose que vous pensez pouvoir le faire.*

(DFC, 1971: 1110)

Nous pourrions interpréter les phrases ci-dessus ainsi: *D'après ce que vous dites ou d'après ce que je vois, je conclus / mon opinion est que p, c'est-à-dire que l'événement ou l'état exprimés dans p sont / seront réels.*

(62) *Je suppose que vous partiez à Londres; dans ce cas...*

(CELLARD, 1983: 54)

(63) *Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite...*

(GREVISSE, 1980: 1299)

(64) *Cela suppose que le site soit plaisant.*

(BÖRJESON, 1966: 40)

L'interprétation des exemples avec le subjonctif dans *p* qui a lieu dans le cerveau du locuteur pendant le traitement de l'information serait la suivante: *Je considère p comme point de départ de mon raisonnement. Je fais une hypothèse comme dans le cas de si, mais à côté de p, j'envisage aussi ~ p. Le contenu p est donc une supposition. Par conséquent, je ne peux pas prendre la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de p. Je m'en distancie.*

L'emploi du subjonctif dans la subordonnée introduite par le verbe *supposer* est fréquent lorsque ce verbe se trouve dans les contextes négatif et interrogatif:

(65) *Je ne suppose pas qu'il puisse s'élever un désaccord entre nous à cet égard.*

(CELLARD, 1983: 52)

(66) *Churchill ne supposait pas que la ligne Maginot fût cette force.*

(PR, 1996: 2173)

(67) *Monsieur N., suppose-t-il que nous envisagions de lui retirer cette mission?*

(CELLARD, 1983: 52)

(68) *Supposez-vous que cela soit possible?*

(GREVISSE, 1980: 1300)

Le subjonctif serait le marqueur linguistique de l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, correspondant au résultat émergeant du traitement de l'information effectué dans le cerveau du locuteur. Dans le cas de la négation, le locuteur ne suppose pas que *p*, ce qui n'équivaut pas à *Je suppose que ~ p*. Nous voyons que l'idée négative porte sur le contenu de la principale (/ ~ SUPPOSER/) et elle est également présente dans le contenu *p* sans renverser la valeur de vérité: / ~ SUPPOSER/ et ~ *p* possible comme vrai.

En ce qui concerne l'interrogation, son rôle serait de suspendre la valeur de vérité de *p*. Le locuteur choisit l'interrogation pour montrer qu'il se distancie du fait d'assumer la vérité de *p*: *Supposez-vous p?* ou *Suppose-t-il p?* et à la fois *est-ce que p est vrai?* (l'interrogation concerne donc la vérité

de *p*). Dans les contextes en question, le locuteur emploie fréquemment le conditionnel pour souligner le caractère improbable de *p*:

(69) *Je ne suppose pas qu'il pourrait s'élever un désaccord entre nous.*

(CELLARD, 1983: 52)

(je ne suppose pas que p = alors plutôt $\sim p$)

(70) *Vous ne supposez pas que je ferais bien ce travail.*

(GREVISSE, 1980: 1300)

(vous ne supposez pas que p = alors plutôt $\sim p$)

(71) *Supposez-vous que je ferais bien ce travail?*

(GREVISSE, 1980: 1300)

(supposez-vous que $p?$ = alors que plutôt $\sim p$)

Les verbes *admettre* et *supposer* sont souvent employés à l'impératif. Voici quelques exemples avec le subjonctif dans la subordonnée:

(72) *Admettons, si tu veux, que ton père ait étranglé Hélène dans le hall.*

(CHRISTIE, 1988: 48)

(73) *Admettons que nous ayons affaire à un ablatif.*

(DE BOËR, 1947: 31)

(74) *Suppose que je sois absent, que ferais-tu?*

(NDDFr., 1991: 912)

(75) *Mais supposez que quelqu'un lui mette dans la tête que c'est en réalité Lewis Serrocold son père.*

(CHRISTIE, 1990: 17)

Et avec l'indicatif:

(76) *Supposez que vous n'avez qu'une oreille.*

(IONESCO, 1989: 14)

(77) *Supposons que vous avez dans votre cabinet d'étude un tableau de Raphaël.*

(GREVISSE, 1980: 1299)

(78) *Supposez / Admettez que la lettre que je vous ai écrite il y a 8 jours était vraie.*

(REGULA, 1958: 264)

(C'est le seul exemple d'indicatif après le verbe *admettre*, proposé par M. Regula comme synonyme du verbe *supposer*, que nous ayons trouvé).

Dans tous les cas, le locuteur semble communiquer: *Faites travailler votre imagination et imaginez la situation dans laquelle p* . Le choix du mode reflèterait la façon dont le locuteur considère *p* pendant le traitement de l'information et, par conséquent, sa position quant à la valeur de vérité de *p*. Si le locu-

teur emploie le subjonctif, cela signifie qu'il tient p pour possible: *Imaginez la possibilité de p , même si p est / était faux*. L'emploi de l'indicatif suggère que le locuteur tient p pour vrai ou probable, ce qui se traduirait par: *Croyez pour un moment que p , même si p est / était faux*.

Il y a d'autres formes linguistiques dont le locuteur se sert pour exprimer son opinion sur la réalité de l'événement ou de l'état qui constitue le contenu p . Cette opinion correspondrait à l'attitude du locuteur par rapport à la valeur de vérité de p . Il serait question de l'attitude distanciative, lorsque le locuteur considère p comme possible (p n'est qu'une supposition); par conséquent, il ne peut pas assumer la vérité de p . Avec l'attitude déclarative, le locuteur envisage p , c'est-à-dire qu'il admet p comme vrai (p serait donc une éventualité). Voici quelques exemples:

a) **PRÉSUMER** qui signifie „donner comme probable”:

(79) *Je présume que vous êtes monsieur N.*

(CELLARD, 1983: 53)

(80) *Il présume que Jean est candidat.*

(HUOT, 1986: 92)

(81) *Je / il ne présume pas que Jean est / soit candidat.*

(HUOT, 1986: 92)

Dans l'exemple (80), c'est l'énonciateur (*il*) qui assume la valeur de vérité de p . Le locuteur ne se prononce pas sur la valeur de vérité de p . Quant à l'exemple (81), la présence de la négation dans p a pour rôle, non de renverser la valeur de vérité de p , mais de la suspendre (p n'est plus probable; p devient possible). Elle serait aussi le signe de l'attitude distanciative soit du locuteur (*je*) soit de l'énonciateur (*il*), d'où le subjonctif dans la subordonnée. L'indicatif signifierait que l'idée négative porte seulement sur le contenu de la principale: / ~ **PRÉSUMER** /. Le locuteur et l'énonciateur ne présumant pas que p car ils savent que ~ p est vrai (ils ont vérifié l'état réel où ~ p): *Je / il ne présume pas que p = je / il présume que ~ p* , ou ils ne se prononcent pas sur la valeur de vérité de p car ils n'en savent rien: *Je / il ne présume pas que p = je / il ne peux / peut pas présumer que p , ce qu'on me / lui attribue car je / il n'en sais / sait rien*.

b) **IMAGINER** signifiant „se représenter dans l'esprit comme vrai ou probable”:

(82) *J'imagine qu'il reçoit de l'argent de la famille.*

(CELLARD, 1983: 53)

(83) *J'imagine qu'il a voulu plaisanter.*

(PR, 1996: 1127)

Lorsque le locuteur veut se distancier du fait d'assumer la valeur de vérité de *p*, lorsqu'il croit que *p* est possible sans exclure la possibilité de $\sim p$, il choisit un contexte où la probabilité de *p* perd de sa valeur:

(84) *Il est difficile d'imaginer qu'il ait pu le faire.*

(85) *Je n'imagine pas qu'il se soit dérangé pour rien.*

(NDDFr., 1991: 492)

(86) *Elle n'imaginait pas qu'elle pût/pouvait lui en vouloir.*

(NDDFr., 1991: 493)

Dans l'exemple (86), avec un sujet autre que le locuteur, l'indicatif indiquerait l'attitude neutre du locuteur à l'égard de la valeur de vérité de *p*. C'est *elle* qui se charge d'assumer la vérité de *p*. Le locuteur, pour sa part, ne se prononce pas sur *p*, même s'il sait que *p* est faux. Il semble communiquer: *Ne m'attribuez pas le fait de dire qu'elle imaginait que p* (l'idée négative porterait donc seulement sur le contenu de la principale). *Je ne l'ai pas dit parce que je sais qu'elle ne lui en voulait pas, ou parce que je n'en sais rien.*

Le subjonctif serait le signe de l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*. L'opinion du locuteur est qu'elle n'imaginait pas que *p*, mais cela ne veut pas dire que $\sim p$ soit vrai. La valeur de vérité de *p* serait donc suspendue. La situation pourrait être la suivante: il y aurait un interlocuteur qui demande au locuteur: *Quelle est votre opinion sur p?*, et le locuteur de répondre: *Selon moi, elle n'imaginait pas que p* (au subjonctif). Ce mode marquerait aussi l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, quand le locuteur présente l'opinion de *elle* en lui laissant la responsabilité de suspendre la valeur de vérité de *p*; *elle* qui dit: *Je n'imagine / imaginais pas qu'il puisse/pût lui en vouloir*, et le locuteur qui la cite: *elle n'imaginait pas que p*. Ce serait le cas du subjonctif de citation.

(87) *Imaginez-vous que nous puissions/pourrions procéder à des licenciements sans en avoir discuté avec les syndicats?*

(CELLARD, 1983: 52)

(88) *Imaginons qu'on veuille nous consulter.*

(NDDFr., 1991: 494)

(89) *Imaginez-vous (la forme pronominale du verbe) pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé...*

(REGULA, 1958: 264)

c) *ENVISAGER*, qui veut dire „imaginer toutes les éventualités = tout ce qui est possible, donc p et $\sim p$ ”:

(90) *Nous envisageons qu'il vienne / viendrait (si...).*

(PR, 1996: 787)

d) l'expression *IL Y A APPARENCE(S) QUE p*, c'est-à-dire „d'après ce que je vois, je tiens p pour vrai ou au moins pour probable”:

(91) *Il y a apparence que cela arrivera.*

(GREVISSE, 1980: 1250)

(92) *Il y a toute apparence qu'il s'est trompé.*

(NDDFr., 1991: 82)

(93) *Il y avait de l'apparence qu'il disait vrai.*

(PR, 1996: 101)

Des exemples avec le subjonctif, quoique rares, apparaissent:

(94) *Il y a toute apparence que le destin de l'homme ne suive pas la même voie.*

(GREVISSE, 1980: 1280)

e) l'expression *IL Y A DES CHANCES QUE p* entraîne plutôt le subjonctif:

(95) *Il y a des chances que cela se produise.*

(PR, 1996: 341)

(96) *Il y a une chance sur deux qu'il réussisse.*

(PR, 1996: 341)

(97) *Il n'y a aucune chance que ce projet soit accepté.*

(CELLARD, 1983: 48)

(98) *Y a-t-il une chance que vous ayez terminé les essais lundi?*

(CELLARD, 1983: 48)

Nous n'avons trouvé qu'un seul exemple avec l'indicatif:

(99) *Il y a une chance sur trois qu'il est italien.*

(GREVISSE, 1980: 1250)

f) les verbes *SEMBLER* et *PARAÎTRE* dans leurs formes impersonnelles, sans étudier les différences conceptuelles (cf. p.ex. NØLKE, 1994). Nous distinguons trois cas possibles en ce qui concerne l'analyse des modes dans la subordonnée introduite par ces verbes:

- 1) *il semble/paraît que p*, sans complément d'objet indirect;
- 2) *il semble/paraît que p*, accompagnés d'un complément d'objet;
- 3) *il semble/paraît que p*, suivis d'un attribut.

Quant à la première situation, sans complément d'objet indirect, nous observons l'emploi des deux modes même si ces verbes se trouvent dans le contexte positif. Voici quelques exemples avec le subjonctif:

(100) *Il semble que ce soit un sergent de bataille.*

(GREVISSE, 1980: 1293)

(101) *Il semble qu'on le voie couler.*

(GREVISSE, 1980: 1293)

(102) *Il semblait que des charbons ardents sortissent de ses lèvres.*

(PR, 1996: 2069)

Et avec l'indicatif:

(103) *Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité.*

(GREVISSE, 1980: 1292)

(104) *Il semble qu'il est en vie.*

(GREVISSE, 1980: 1292)

(105) *Il semblait qu'on essayait de déraciner les arbres.*

(NDDFr., 1991: 868)

(106) *Il paraît (= on dit) que cet enfant sait déjà lire.*

(NDDFr., 1991: 677)

Dans les contextes négatif et interrogatif, le locuteur choisit plutôt le subjonctif:

(107) *Il ne semble pas qu'en cette occasion il ait commis une faute.*

(GREVISSE, 1980: 1293)

(108) *Semble-t-il seulement qu'il s'en soit aperçu?*

(NDDFr., 1991: 869)

(109) *Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?*

(GREVISSE, 1980: 1293)

(110) *Il ne paraît pas que cela soit bien.*

(NDDFr., 1991: 677)

Mais, il y a aussi des exemples avec l'indicatif:

(111) *Il ne (me) semble pas qu'il pleuvra.*

(GREVISSE, 1980: 1293)

(112) *Il ne (me) semble pas que vous faites mal en cela.*

(GREVISSE, 1980: 1293)

Dans le cas où *il semble/paraît que p*, accompagnés d'un complément d'objet dans le contexte positif, le locuteur emploie soit l'indicatif, soit le subjonctif, selon l'intention communicationnelle correspondant à l'attitude du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*:

- (113) *Il me semble que mes souvenirs sont les lambeaux de mes rêves.*
(GREVISSE, 1980: 1292)
- (114) *Il me semblait bien que ce temps était venu.*
(GREVISSE, 1980: 1292)
- (115) *Il me paraît qu'il a tort.*
(NDDFr., 1991: 677)
- (116) *Il me semble que je vous voie.*
(GREVISSE, 1980: 1292)
- (117) *Il me semblait que ce fût mon devoir.*
(GREVISSE, 1980: 1292)

Et avec un complément autre que le locuteur:

- (118) *Il semble à chacun que nous avons tort.*
(NDDFr., 1991: 869)
- (119) *Il lui semblait que tout son bonheur croulait.*
(GREVISSE, 1980: 1292)
- (120) *Il leur semblait qu'une malédiction accablât ces bois.*
(GREVISSE, 1980: 1292)

Dans les contextes négatif et interrogatif, les deux modes sont possibles; par exemple:

- (121) *Vous semble-t-il que cela peut se faire?*
(GREVISSE, 1980: 1293)
- (122) *Il ne me semble pas qu'il s'est/se soit trompé.*
(NDDFr., 1991: 869)
- (123) *Te semble-t-il que la triste Eriphile doive être de leur joie un témoin si tranquille?*
(RACINE, *Iphig.* II, 1)
- (124) *Il ne me paraît pas qu'on doive lui répondre.*
(NDDFr., 1991: 677)

En ce qui concerne *il semble/paraît que p* suivis d'un attribut, le choix du mode dépend de la valeur de l'attribut correspondant:

— soit à l'opinion déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*; dans ce cas, on aurait l'indicatif dans la subordonnée:

(125) *Il (me) semble certain/sûr qu'il s'est trompé.*

(NDDFr., 1991: 677)

(126) *Il semblait évident que c'était un complot d'évasion qui était au moment de réussir.*

(GREVISSE, 1980: 1293)

(127) *Il (me) paraît évident qu'on va augmenter les impôts.*

(PR, 1996: 1583)

— soit à l'opinion appréciative (subjective) du locuteur concernant sa vision de *p*, ce qui serait marqué par le subjonctif:

(128) *Il me semble douteux qu'il ne se soit pas aperçu.*

(NDDFr., 1991: 869)

(129) *Il me semble normal que vous y alliez.*

(NDDFr., 1991: 869)

(130) *Il (me) paraît préférable que vous sortiez.*

(PR, 1996: 1583)

g) *ARRIVER* dans sa forme impersonnelle, *IL ARRIVE QUE p*, admet les deux modes selon l'intention communicationnelle du locuteur.

Le subjonctif est employé lorsque le locuteur veut dire qu'il est /était possible que *p*:

(131) *Il arrive que le feu vienne à bout de sa besogne.*

(GREVISSE, 1980: 1289)

(132) *Il arrivait qu'on ne rentrât qu'à l'aube.*

(ROLLAND, II, 18)

(133) *Arrive-t-il qu'on la punisse?*

(GREVISSE, 1980: 1289)

L'indicatif serait le signe de l'attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* (*p* est vrai pour le locuteur), c'est-à-dire quand le locuteur veut énoncer que l'événement ou l'état exprimés dans *p* ont eu, ont ou auront une réalité extralinguistique:

(134) *Il arrive qu'on ne le comprend pas.*

(NDDFr., 1991: 94)

(135) *Il arriva que je le rencontrai.*

(GREVISSE, 1980: 1289)

(136) *Il arrivait ainsi qu'Alberte apercevait 4 ou 5 croix rustiques.*

(NDDFr., 1991: 94)

Les verbes tels que: *ADVENIR, SE FAIRE, SE TROUVER, SURVENIR, SE POUVOIR*, dans leurs formes impersonnelles: *il advient / il se fait / il se trouve / il survient / il se peut que p* se comportent de la même manière.

h) l'expression *ÊTRE D'AVIS QUE p*: l'indicatif est employé lorsque le locuteur tient *p* pour vrai ou probable, ce qui est fondé sur le savoir ou la croyance que ce qui constitue le contenu *p* a / aura une réalité extralinguistique:

(137) *Je suis d'avis qu'il s'en ira demain.*

(NDDFr., 1991: 146)

(138) *Je suis d'avis que Pierre réussira à cet examen.*

(139) *Je suis d'avis qu'il faut toujours être sincère et dire exactement ce qu'on pense.*

(CHRISTIE, 1990: 142)

Cependant, le subjonctif est beaucoup plus fréquent et son choix signifie que selon le locuteur, il serait mieux que *p* (*je suis d'avis que p* et *je veux que p*), ce qui permet de ranger cette expression entraînant le subjonctif parmi les formes d'opinion subjective (ou appréciative):

(140) *Je suis d'avis que nous filions directement sur Vauquois.*

(GREVISSE, 1980: 1296)

(141) *Je suis d'avis qu'il s'en aille.*

(NDDFr., 1991: 146)

i) après le verbe *CONVENIR*, le locuteur emploie l'indicatif lorsqu'il assume la valeur de vérité de *p*, lorsqu'il déclare que l'événement ou l'état exprimés dans *p* ont eu, ont ou auront lieu dans la réalité extralinguistique, ce qui se rapporterait au savoir (*p* est vrai) ou à la croyance (*p* est probable) du locuteur que *p*:

(142) *Je conviens qu'il a raison.*

(NDDFr., 1991: 280)

(143) *Vous conviendrez qu'il a raison.*

(PR, 1996: 466)

(144) *Convenez que la ressemblance est frappante.*

(Dict.V.Fr., 1983: 169)

Le subjonctif apparaît le plus souvent quand le verbe en question est employé impersonnellement. *IL CONVIENT QUE p* équivaudrait à *IL FAUT QUE p*, ou à *IL EST SOUHAITABLE QUE p*, et par conséquent, à *IL EST CONVENABLE QUE p*. Dans ce cas, le verbe serait admis dans le groupe

des formes linguistiques d'opinion subjective (ou appréciative) que le locuteur choisit pour présenter son jugement sur *p*, peu importe si *p* est vrai ou non:

(145) *Il convient qu'il s'en aille.*

(NDDFr., 1991: 280)

(146) *Il n'est pas convenu que cela fût.*

(GREVISSE, 1980: 1296)

(147) *Convient-il que cela soit?*

(GREVISSE, 1980: 1296)

(148) *Ils convinrent que cela fût fait.*

(NDDFr., 1991: 280)

Dans ce dernier exemple, la valeur de vérité est assumée par *ils*. L'emploi du subjonctif dans ce type d'énoncés est rare aujourd'hui, quoique fréquent à l'époque classique. Mais en le choisissant, le locuteur ne veut pas affirmer que *p*. Il s'en distancie par le fait d'admettre la possibilité que $\sim p$ soit vrai.

5. Subjonctif et négation

Avant tout, il faut distinguer les formes linguistiques d'opinion négative et le contexte négatif dans lequel toutes les formes linguistiques peuvent se trouver.

En ce qui concerne les formes linguistiques d'opinion négative, ce sont celles dont les concepts impliquent une idée négative comme: *NIER, DÉMENTIR, REJETER, RÉFUTER, CONTESTER, DISSIMULER, DÉSESPÉRER, DOUTER, S'OPPOSER, IL EST IMPOSSIBLE/IMPROBABLE/INVRAISEMBLABLE/INCERTAIN, IL EST FAUX QUE p* (cf. MOESCHLER, 1982, 1992; KWAPISZ, 1994).

Dans ce chapitre, nous proposons l'analyse de l'emploi des modes que ces formes entraînent dans la subordonnée. A première vue, nous observons qu'elles régissent généralement le subjonctif, ce qui serait lié à l'intention communicationnelle du locuteur, c'est-à-dire à l'acte du rejet de *p* sans se charger d'affirmer $\sim p$.

a) *NIER*:

(1) *Je nie que vous ayez raison.*

(GREVISSE, 1980: 1297)

(2) *Je nie qu'il ait dit cela.*

(NDDFr., 1991: 634)

(3) *L'accusé nie qu'il se soit trouvé chez X. ce jour-là.*

(NDDFr., 1991: 634)

L'indicatif est également possible dans la subordonnée:

(4) *Je nie qu'un Morin, p.ex., ou les types qui sont à ses trousses, le laisseront, s'ils l'attrapent.*

(BÖRJESON, 1966: 33)

(5) *Il nie qu'il est venu à 4 heures (et il est pourtant venu).*

(PR, 1996: 1488)

(6) *On nie qu'il a fait cela.*

(NDDFr., 1991: 634)

A travers tous les exemples ci-dessus, nous voyons le locuteur confronté à un fragment de réalité dont la représentation est conceptualisée dans son cerveau. Cependant, les résultats qui émergent du traitement de l'information sont différents et prouvés par l'emploi, soit du subjonctif, soit de l'indicatif. Pendant le traitement de l'information, deux images mentales sont créées dans le cerveau du locuteur: l'une où *p* est vrai, l'autre avec $\sim p$ vrai. Le locuteur donne alors à ces images un relief interprétatif, selon l'état réel auquel *p* correspond. Le choix du subjonctif marquerait l'attitude distanciative du locuteur à l'égard de la valeur de vérité de *p*: le locuteur semble communiquer qu'il n'admet pas *p*, même s'il est possible que *p* soit vrai, que *p* ait une réalité extralinguistique. En revanche, si le locuteur choisit l'indicatif, c'est pour signaler qu'il n'est pas indifférent à l'état réel exprimé dans *p*. Dans ce cas, le verbe *nier* servirait de support pour affirmer $\sim p$. Par conséquent, l'exemple (4) équivaudrait à *Je déclare qu'un Morin, ou les types qui sont à ses trousses, ne le laisseront pas, s'ils l'attrapent.*

En ce qui concerne les exemples avec des sujets autres que le locuteur, le subjonctif serait toujours le signe de l'attitude distanciative du locuteur par rapport à la valeur de vérité du contenu *p*. C'est l'énonciateur qui apparaît à travers les énoncés et qui serait responsable d'assumer la vérité, ou plutôt la fausseté de *p* (pour l'exemple (3): *Je nie m'être trouvé chez X. ce jour-là* ou bien *Je ne me suis pas trouvé chez X. ce jour-là*). Le locuteur, quant à lui, met en doute ce que l'énonciateur vient de déclarer en admettant que le contraire est possible.

Avec l'indicatif, le locuteur semble dire que l'état réel de ce qui est exprimé dans *p* est bien connu (vérifié), et même si l'énonciateur nie que *p*, le locuteur sait que $\sim p$ est vrai.

b) *DÉMENTIR*:

- (7) *Le porte-parole a démenti que des pourparlers aient été engagés à ce sujet.*

(CELLARD, 1983: 57)

- (8) *Il a démenti qu'il ait pris le petit déjeuner avec l'ambassadeur soviétique.*

(BÖRJESON, 1966: 34)

- (9) *Le représentant permanent des États-Unis a démenti que l'appareil américain ait survolé le territoire soviétique.*

(BÖRJESON, 1966: 34)

Après le verbe *démentir*, le subjonctif est employé encore plus fréquemment qu'après le verbe *nier*. Avec ces exemples, l'attitude distanciatrice du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* ressort nettement. En énonçant l'exemple (7), le locuteur semble communiquer que le porte-parole nie le fait de déclarer *p* (*des pourparlers ont été engagés à ce sujet*) qui lui est attribué, ou à quelqu'un de ses collaborateurs. Le locuteur, pour sa part, met en doute la vérité de *p* sans savoir si *p* est vrai ou faux.

Cependant, l'emploi de l'indicatif, quoique rare, n'est pas incorrect:

- (10) *Le premier ministre a démenti d'une part, que le roi ferait une déclaration à la radio et d'autre part, qu'il avait entrepris des négociations.*

(BÖRJESON, 1966: 34)

- (11) *Monsieur Mesmer a démenti ensuite que l'effectif des cadres serait diminué.*

(BÖRJESON, 1966: 34)

Avec l'indicatif, l'attitude du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* serait neutre. Il a vu le premier ministre déclarer que le roi ne ferait pas de déclaration à la radio et qu'il n'avait pas entrepris de négociations, et il rapporte simplement cette situation sans vouloir présenter son opinion sur *p*.

c) *CONTESTER*:

- (12) *Je conteste qu'il l'ait dit.*

(NDDFr., 1991: 257)

- (13) *Nous contestons que ces marchandises nous aient été livrées en bon état.*

(CELLARD, 1983: 40)

Nous n'avons trouvé qu'un exemple avec l'indicatif:

- (14) *Monsieur Marmilan conteste que le gouvernement soviétique a délibérément rompu les négociations de Genève.*

(BÖRJESON, 1966: 33)

En ce qui concerne les trois premiers exemples, le résultat du traitement du fragment de réalité exprimé dans p conceptualisé dans le cerveau du locuteur sous forme de deux images mentales, l'une où p est vrai et l'autre où $\sim p$ est vrai, consisterait à mettre en doute que p , d'où l'emploi du subjonctif marquant la distanciation du locuteur quant à la vérité de p . Le locuteur semble dire: *Je doute que p , peu importe si p est vrai ou non.*

Dans l'exemple (14), l'énonciateur, *monsieur Marmilan*, conteste que p . Le locuteur ne se prononce pas sur la valeur de vérité de p (l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de p), même s'il sait que p est vrai; c'est pourquoi l'indicatif est employé dans la subordonnée.

d) *DISSIMULER*:

- (15) *Il dissimula qu'il fût/était au courant de la chose.*

(PR, 1996: 661)

Le subjonctif marquerait l'attitude distanciatrice du locuteur à l'égard de la valeur de vérité de p . Dans le cerveau du locuteur, il y aurait deux images mentales correspondant à la même représentation conceptualisée du fragment de réalité exprimé dans p : l'une où p est vrai, l'autre où $\sim p$ est vrai. L'effet qui en émerge serait la mise en doute que p , et par conséquent, la suspension de la valeur de vérité de p .

Cependant, le locuteur choisirait l'indicatif lorsqu'il ne veut pas se prononcer sur la valeur de vérité de p , même s'il sait que p est vrai, que p a eu / a une réalité extralinguistique vérifiable.

e) *IL EST FAUX QUE p* :

- (16) *Il est faux que vous m'ayez vu là, je n'y étais pas.*

(PR, 1996: 899)

A travers l'exemple (16), nous voyons le locuteur en train de discuter avec son interlocuteur qui lui dit: *Je vous ai vu là.* Le locuteur traite l'information dans son cerveau: deux images mentales correspondant au fragment de réalité dont l'interlocuteur vient de parler se forment: l'une où p est vrai, l'autre où $\sim p$ est vrai. L'effet qui émerge et qui est lié à l'inten-

tion communicationnelle du locuteur, est de suspendre la valeur de vérité de *p*, même si le locuteur sait que *p* est faux. En d'autres termes, le locuteur met en doute la vérité de *p* assumée par l'interlocuteur sans pour autant vouloir déclarer que $\sim p$, bien qu'il sache que $\sim p$ est vrai. Cet énoncé équivaudrait à *il est illogique / absurde que p*. Il s'agirait donc de l'attitude appréciative du locuteur quant à *p*, et non de l'attitude déclarative que *p* est faux et $\sim p$ est vrai.

Par contre, dans :

(17) *Il est faux que la Terre est plate.*

(NØLKE, 1985: 58)

(18) *Il est faux que 2 et 2 font 5.*

(NØLKE, 1985: 58)

Il est faux que p équivaut à *IL EST VRAI QUE $\sim p$* . Nous pourrions dire que dans ces deux exemples, l'expression *il est faux que* servirait de support au locuteur pour asserter $\sim p$. Il serait donc question de l'attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de $\sim p$ (l'affirmation de $\sim p$ dont le locuteur est responsable).

f) le verbe *IGNORER*, qui signifie *ne pas savoir*, est un cas intéressant également. En effet, les grammaires et les dictionnaires fidèles à la tradition littéraire admettent de préférence le subjonctif dans la subordonnée (surtout quand le verbe est à l'imparfait):

(19) *J'ignorais que la pneumonie fût contagieuse.*

(GREVISSE, 1980: 1298)

(20) *J'ignorais qu'il fût arrivé.*

(GREVISSE, 1980: 1298)

Autrefois, le subjonctif était aussi employé dans la subordonnée introduite par *ne pas savoir*:

Nous ne savions pas que son état eût empiré.

(CELLARD, 1983: 62)

Je ne savais pas qu'il fût là.

(NDDFr., 1991: 863)

Or, l'usage actuel recommande l'emploi de l'indicatif après *ignorer* (et après *ne pas savoir*):

(21) *J'ignorais que la ville avait été ravagée par un tel désastre.*

(GREVISSE, 1980: 1298)

(22) *Vous ignorez qu'il était là.*

(NDDFr., 1991: 491)

(23) *Il ignorait qu'elle pouvait être brusque.*

(GREVISSE, 1980: 1298)

Il y a deux images mentales correspondant à la représentation du fragment de réalité dont le locuteur parle et qui sont le résultat de l'opération de conceptualisation: l'une, actuelle, où *p* est vrai et l'autre, celle du passé, où *~ p* pouvait être vrai.

Le subjonctif serait le signe linguistique de l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* due à la possibilité de *~ p* dans le passé. Et le locuteur choisit l'indicatif pour communiquer qu'il sait que *p* est vrai au moment de l'énonciation et qu'il assume sa vérité. Nous pourrions l'interpréter ainsi: *Maintenant, je sais que p, mais avant je ne le savais pas.*

L'idée négative est aussi incluse dans les concepts auxquels correspondent les formes linguistiques suivantes:

g) *S'OPPOSER À CE QUE p:*

(24) *Je m'oppose à ce que vous preniez de telles responsabilités.*

(PR, 1996: 1539)

(25) *Le bon sens s'oppose à ce que notre société revienne sur ce qui a été convenu.*

(CELLARD, 1983: 40)

h) *DÉSESPÉRER QUE p:*

(26) *Je désespère que cette affaire réussisse.*

(NDDFr., 1991: 329)

i) *DÉSAPPROUVER QUE p:*

(27) *Il désapprouve que l'on soit capable de légèreté.*

(Dict.V.Fr., 1969: 131)

(28) *Il désapprouve que vous veniez.*

(PR, 1996: 608)

L'énonciateur *il* est responsable de suspendre la valeur de vérité de *p*. Le locuteur, quant à lui, ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*: c'est le cas du subjonctif de citation.

j) *IL EST IMPOSSIBLE/IMPROBABLE/INVRAISEMBLABLE QUE p:*

(29) *Il est impossible que vous m'en ayez déjà parlé.*

(DFC, 1971: 844)

(30) *Il est invraisemblable / improbable que monsieur N. ait tenu ces propos.*

(CELLARD, 1983: 50)

k) *DOUTER QUE p*:

(31) *Je doute que Pierre soit parti.*

(32) *Il doute que Sophie réussisse.*

Résumons maintenant nos observations.

Les formes linguistiques d'opinion négative expriment trois attitudes possibles du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*:

1) l'attitude distanciative due au non-savoir ou à la non-vérification de ce qui constitue *p*;

2) l'attitude déclarative due au savoir du locuteur que *p* est vrai;

3) l'attitude neutre, quand le locuteur ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*, mais cite l'opinion de quelqu'un d'autre: il s'agit alors du cas des modes de citation.

Si le locuteur choisit le subjonctif (c'est d'ailleurs le mode le plus employé dans ce type de construction), cela signifie qu'il se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p* parce que:

a) soit il n'a pas vérifié l'existence de ce qui est *p* dans la réalité non-linguistique donc, il ne sait pas si *p* est vrai ou faux, mais il admet que $\sim p$ puisse être vrai;

b) soit il n'a pas l'intention de déclarer que *p* est faux, même s'il le sait (mise en doute que *p* ou suspension de la valeur de vérité de *p* dont le locuteur se charge);

c) soit la valeur de vérité de *p* est suspendue par quelqu'un d'autre qui apparaît à travers l'énoncé (subjonctif de citation).

L'indicatif marquerait l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, même s'il connaît l'état réel de ce qui est exprimé dans *p* (pour les cas où le sujet n'est pas le locuteur).

Il serait également intéressant de voir quel mode entraînent les formes d'opinion négative lorsqu'elles se trouvent dans un contexte négatif. Or, il s'avère que les deux modes peuvent apparaître dans la subordonnée, selon l'intention communicationnelle du locuteur.

(33) *Je ne nie pas que des offres nous aient / ont été faites en ce sens.*

(CELLARD, 1983: 57)

(34) *Je ne nie pas que ce soit vrai.*

(PR, 1996: 1271)

- (35) *Il ne nie pas qu'il l'ait / a fait.*
(NDDFr., 1991: 654)
- (36) *Le ministère ne dément pas que des pourparlers ont été engagés à ce sujet.*
(CELLARD, 1983: 57)
- (37) *Madame N. ne dément pas qu'elle veuille effectivement engager une procédure de divorce.*
(CELLARD, 1983: 34)
- (38) *Je ne conteste pas qu'il l'ait / a dit.*
(NDDFr., 1991: 275)
- (39) *Nul ne contestera que tout problème n'ait des analogues dans le passé.*
(GREVISSE, 1980: 1297)
- (40) *Nul ne contestera que Gacougnol est un artiste.*
(GREVISSE, 1980: 1297)
- (41) *Je ne désespère pas qu'il réussisse.*
(GREVISSE, 1980: 1300)
- (42) *Je ne doute pas qu'il vienne bientôt.*
(GREVISSE, 1980: 1297)
- (43) *Je ne doute pas qu'il fera tout ce qu'il pourra.*
(GREVISSE, 1980: 1297)
- (44) *Elle ne doute pas que maintenant tout ira bien.*
(GREVISSE, 1980: 1297)

Nous avons déjà souligné, dans les chapitres précédents, le rôle et la portée de la négation dans l'emploi des modes dans les subordonnées. Normalement, lorsque *p* est nié, sa valeur de vérité est renversée: *p* passe en $\sim p$. Toutefois, au niveau de la communication, la négation peut prendre la forme d'un jugement qui ne consiste pas à renverser la valeur de vérité de *p*, mais qui consiste plutôt à enlever la vérité de *p* sans déclarer $\sim p$.

Si le locuteur choisit le subjonctif dans la subordonnée, malgré la présence de la négation dans la principale, cela implique qu'il met en doute la vérité de *p*. L'idée négative serait donc également présente dans le contenu de *p*; sa fonction n'est pas de renverser la valeur de vérité de *p*, mais de la suspendre par le fait d'admettre que $\sim p$ n'est pas exclu comme vrai. En revanche, l'indicatif marquerait que la négation porte seulement sur le contenu de la principale, ce qui veut dire que le locuteur ne peut pas suspendre la valeur de vérité de *p*, parce que, soit il sait que *p* est faux (il l'a vérifié dans la réalité extralinguistique), soit il ne se prononce pas sur la vérité de *p*: *Ne m'attribuez pas le fait de nier p; ne m'attribuez pas non plus l'opinion que $\sim p$ est vrai.*

En ce qui concerne les cas avec un sujet autre que le locuteur (*il ne nie pas que p*), ce dernier laisse quelqu'un d'autre (un interlocuteur ou un énonciateur), assumer la valeur de vérité de *p*. Par l'indicatif, il signale ainsi

que cet *autre* ne nie pas que *p* tandis que lui, locuteur, ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*, même s'il sait que *p* est vrai.

Dans le cas du subjonctif (sauf le cas du subjonctif de citation), le locuteur présente son attitude distanciative par rapport à la vérité de *p*. L'idée négative porterait donc sur la vérité du contenu de la principale: / ~ *NIER*/, / ~ *DÉMENTIR*/, / ~ *CONTESTER*/ ainsi que sur le contenu *p*. Son rôle serait pourtant d'enlever la valeur de vérité de *p* pour montrer que le locuteur conserve toujours un sentiment de doute fondée sur la possibilité de ~ *p*. Donc, à travers les énoncés au subjonctif, le locuteur se trouve en situation de dialogue au cours duquel son interlocuteur lui demande de dire ce qu'il pense de *p*. L'exemple (37) deviendrait ainsi:

Est-ce que madame N. veut effectivement engager une procédure de divorce, selon vous?

Le verbe *DOUTER* mérite une analyse plus détaillée. Ce verbe, de même que la forme *IL EST DOUTEUX QUE p*, servent à présenter l'opinion négative du locuteur sur un contenu *p*. Même si *p* est vrai ou considéré comme tel, le locuteur n'assume pas la valeur de vérité de *p*; c'est l'interlocuteur qui en est responsable. En énonçant: *Je doute que Pierre soit parti*, le locuteur suspend la valeur de vérité de *p*. Il semble communiquer: *Si l'événement exprimé dans p a eu lieu, alors il est vrai/réel. Mais, c'est toi qui le dis. Selon moi, il est possible que ~ p soit vrai.*

Le problème se pose, lorsque les formes linguistiques exprimant le doute se trouvent dans un contexte négatif: *JE NE DOUTE PAS QUE p*, *NUL DOUTE QUE p*, *IL EST HORS DE DOUTE QUE p*, *IL N'EST PAS DOUTEUX QUE p*, *IL N'Y A PAS DE DOUTE QUE p*.

(45) *Je ne doute pas que tu as eu la prémonition du danger.*

(CHRISTIE, 1990: 28)

(46) *Il ne doute pas que Pierre est/soit parti.*

(MARTIN, 1983: 12)

(47) *Nul doute qu'il se remettra debout.*

(GREVISSE, 1980: 1287)

(48) *Nul doute que monsieur Ferry ne soit enchanté.*

(GREVISSE, 1980: 1287)

(49) *Il est hors de doute que le problème est politique.*

(GREVISSE, 1980: 1288)

Lorsque le locuteur choisit le subjonctif, bien que l'idée négative soit présente dans la principale, c'est pour communiquer qu'il se distancie du fait de déclarer que *p* est vrai: *Je ne doute pas que p, mais cela ne veut*

pas dire que p est vrai. La négation porte aussi sur *p* sans que le locuteur veuille renverser sa valeur de vérité: $\sim / \text{DOUTER } p /$.

L'indicatif signalerait que la négation s'étend uniquement sur le contenu de la principale, $/ \sim \text{DOUTER} /$, ce qui signifie que le locuteur ne conserve plus le sentiment de doute à l'égard du contenu *p* et que, par conséquent, il tient *p* pour vrai. Très souvent cela est accentué par la présence des formes linguistiques qui renforcent la disparition du sentiment de doute, comme par exemple:

elle ne doute plus / point que p ;
je ne doute pas maintenant que p ;

Autrement dit, *Je ne doute pas qu'il viendra ; il n'est pas douteux qu'il viendra ; il est hors de doute qu'il viendra* équivaldraient à *Je suis sûr / certain / convaincu qu'il viendra*, contrairement à *Je ne doute pas qu'il vienne ; il n'est pas douteux qu'il vienne ; il est hors de doute qu'il vienne* qui signifieraient malgré la tendance à croire qu'il viendra, je me distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p* ; j'admets la possibilité de $\sim p$ vrai.

Les deux modes sont aussi employés dans les subordonnées lorsque le verbe *douter* se trouve dans un contexte interrogatif:

(50) *Doute-t-il que Pierre est / soit parti ?*

(MARTIN, 1983: 26)

Le choix de l'indicatif serait le résultat émergeant du traitement de l'information correspondant au fragment de la réalité *il doute que p*. Le locuteur pose la question avec l'indicatif dans la subordonnée pour savoir ce que son interlocuteur sait du sentiment de doute éprouvé par l'énonciateur *il*. Lui-même ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*.

Le subjonctif refléterait la position engageante du locuteur par rapport à la valeur de vérité de *p* qui consiste à suspendre la vérité de *p*. L'interrogation porterait donc sur le contenu de la principale mais également sur le contenu *p*: *Est-ce que p est vrai ?*

En ce qui concerne l'antéposition, nous n'avons trouvé que deux exemples avec l'indicatif dans l'antéposée, bien que l'emploi de ce mode ne soit pas exclu, semble-t-il. Pourtant, le locuteur préfère employer le subjonctif car son intention communicationnelle serait de présenter son opinion sur *p* (*selon moi, que p est hors de doute, mais cela n'exclut pas $\sim p$*) plutôt que d'affirmer *p*, et par conséquent, assumer la valeur de vérité de *p* (*que p / à l'indicatif / est hors de doute = p est vrai*):

(51) *Que le problème soit politique est hors de doute.*

(GREVISSE, 1980: 1288)

(52) *Qu'il n'ait pas raison est hors de doute.*

(DE BOËR, 1954: 281)

Hors de doute, bien que cette expression implique l'idée de certitude, sert à exprimer avant tout le jugement personnel du locuteur qui résulte du traitement de l'information correspondant à un fragment de réalité dont la représentation mentale est interprétée pendant le traitement dans le cerveau du locuteur. L'emploi du subjonctif serait donc le signe de l'attitude distanciatrice du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*. Même s'il a tendance à croire que *p*, le but de l'énoncé n'est pas de déclarer *p*, mais de présenter l'opinion du locuteur sur *p*.

6. Subjonctif et appréciation

Lorsque le locuteur veut déterminer la valeur de *p*, c'est-à-dire lorsque son intention communicationnelle est de juger *p*, favorablement ou défavorablement, peu importe si *p* est vrai car il ne s'agit pas d'affirmer *p*, il choisit une forme linguistique d'opinion subjective (appréciative) comme *ACCEPTER*, *PRÉFÉRER*, *ÊTRE D'AVIS*, *APPROUVER*, *APPRÉCIER*, *FALLOIR*, *JUGER* / *TROUVER* / *IL SEMBLE (PARAIT)* / *EST NATUREL* / *NORMAL* / *RARE* / *INÉVITABLE* / *COMPRÉHENSIBLE (COMPRENDRE)* / *SCANDALEUX* / *BON*, (etc.) *QUE p*. Toutes ces formes entraînent le subjonctif dans les subordonnées, lié à l'attitude appréciative du locuteur quant à *p* fondée sur l'absence d'intérêt de la part du locuteur pour déclarer *p*. Le locuteur se distance du fait d'assumer la valeur de vérité de *p* car pour réaliser le but communicationnel de ce type d'énoncés, il n'est pas nécessaire que *p* soit vrai, que l'événement ou l'état exprimés dans *p* aient une réalité extralinguistique. Le locuteur peut aussi se servir de l'antéposition et des propositions relatives pour présenter ce qu'il pense de *p*. Ce chapitre sera donc consacré à l'analyse de ces deux constructions qui admettent les deux modes, selon l'intention communicationnelle du locuteur.

6.1. Subjonctif dans les propositions antéposées introduites par le fait que/que p

Que l'emploi des modes dans ce type de propositions ne soit ni facile ni évident, cela est certain, même si beaucoup de linguistes ont tenté d'expliquer le choix des modes dans les propositions antéposées.

M. REGULA constate que le subjonctif „représente un sujet psychologique, un thème repris” (1936: 341). Selon lui, lorsque nous disons: *Le fait qu'il soit arrivé me réjouit beaucoup*, le fait de l'arrivée n'est pas constaté spontanément, mais „il est l'objet de l'évaluation faite par le verbe de la principale” (1936: 341). Autrement dit, il ne s'agit pas d'une simple affirmation du fait, mais plutôt d'une „prise en pensée” de ce fait qui serait évalué par le verbe de la principale.

C. DE BOËR explique ainsi l'emploi du subjonctif dans l'antéposée: „[...] la subordonnée rappelle ici un fait mentionné dans une phrase précédente” (1954: 255). Pourtant, ces deux linguistes n'examinent pas les cas avec l'indicatif dans l'antéposée.

E. RONSJÖ (1966; cf. aussi 1967) observe qu'avant, *le fait que* était employé pour insister sur la réalité du fait énoncé dans la complétive. Plus tard, la valeur sémantique de *le fait que* s'est affaiblie et actuellement, *le fait que* et *que* sont employés sans aucune différence de sens, ce qui signifie que *le fait que* et *que* sont devenus interchangeables. Quant à l'emploi des modes, selon E. Ronsjö, *le fait que* suivi de l'indicatif sert à insister sur la réalité du fait énoncé, sur l'importance d'un fait déjà connu ou supposé connu. Il s'agit donc de la simple constatation du fait. Par contre, le subjonctif sert à indiquer le caractère appréciatif quant au contenu propositionnel (*p*) de l'antéposée.

K. TOGEBY parle des facteurs syntaxiques qui influencent l'emploi des modes. Selon le linguiste, ce qui favorise le subjonctif dans les propositions antéposées, c'est la conjonction *que*: „[...] s'il n'y a rien qui précède, *que* régit le subjonctif” (1966: 70).

G. BOYSEN souligne le rôle prépondérant du subjonctif dans ce type de propositions. Il constate que depuis le XII^e siècle, les cas avec l'indicatif sont rarissimes et qu'„il faut chercher pour chaque exemple aberrant une explication particulière” (1969: 13), tellement ils sont casuels. Selon lui, l'indicatif est nécessaire pour exprimer ce qui ne se trouve pas exprimé formellement dans le système du subjonctif, par exemple le futur ou le conditionnel, ou encore la nuance aspectuelle et temporelle. Il polémique contre K. Togeby et son opinion sur le rôle des verbes de la principale qui auraient entraîné le subjonctif, comme le verbe *savoir*. Il dit que „l'indicatif peut être provoqué par la même forme verbale dans une proposition voisine, à condition

qu'il s'agisse de la même racine verbale: *Que Louis XVIII ne l'aimait pas, comme il n'aimait pas son père, il le savait.* (BOYSEN, 1969: 14)

G. Boysen voit aussi l'influence du pronom démonstratif suivi d'un pronom relatif. Il cite comme exemple la phrase suivante:

Que ces nuances soient extrêmement délicates [...], personne ne le nie; mais qu'il y a une tendance et que cette tendance est en action dans la pratique du langage, voilà ce dont nous voudrions avoir convaincu le lecteur.

(BOYSEN, 1969: 15)

F. SATO définit le rôle des modes ainsi: „Le subjonctif en français contemporain est le mode qui présente un procès dans sa valeur absolue, autrement dit à titre de concept pur ou absolu” et l'indicatif est le mode „qui présente un procès comme objet direct de l'information ou du rapport” (1974: 47). Prenons l'exemple proposé par F. Sato:

Qu'il l'ait fait de bon coeur, c'est certain.

Selon l'auteur, le fait qui est déjà connu et repris, mais néanmoins étonnant, n'est qu'un fait-idée pris dans sa valeur absolue et sert de base au locuteur qui veut présenter son opinion, son jugement ou son sentiment à l'égard de ce fait. Et c'est cette opinion qui constitue, dans ce cas, l'objet direct de l'information. Par contre, l'indicatif apparaît dans l'antéposée lorsque le locuteur insiste sur l'importance du fait lui-même. Dans ce cas, la vérité de *p*, correspondant à ce fait, devient l'objet direct de l'information.

S. ALLAIRE (1975) remarque que le subjonctif supprime les distinctions présent—futur, imparfait—passé simple et cette indétermination temporelle permet de penser qu'en employant le subjonctif, le locuteur ne veut pas affirmer le fait donné. L'auteur dresse aussi un bilan statistique selon lequel nous pouvons constater que le subjonctif est un mode beaucoup plus fréquent que l'indicatif dans ce type de phrases. Voici les résultats:

le fait que en position de sujet:

subjonctif	indicatif	forme indifférenciée
58,2%	26,11%	14,92%

S. Allaire ajoute aussi que *le fait que* en tant que variante de *que* entraîne les deux modes tandis que le *que* simple est suivi avant tout du subjonctif.

R. MARTIN écrit, quant à lui, que: „La subordonnée sujet, lorsqu'elle est antéposée, appelle le subjonctif, qu'elle soit introduite par *que* ou *le fait que*” (1983: 119). Selon R. Martin, *le fait que* est une sorte d'opérateur qui admet la réalité de ce qui suit, mais sa „répétition” évoque l'anti-univers.

Autrement dit, cet opérateur suggère qu'il existe un univers contradictoire à l'univers actuel du locuteur. Et si le locuteur admet l'existence de mondes possibles ou de l'anti-univers, cela veut dire qu'il suspend la valeur de vérité de ce qui constitue le contenu propositionnel et, en même temps, se distance d'affirmer le fait exprimé dans ce contenu: „L'expectative conduit à choisir une forme qui suggère d'emblée sous mon univers actuel l'univers contradictoire qui suppose tout jugement critique” (1983: 119).

H. NØLKE constate que l'antéposition favorise l'emploi du subjonctif et que le choix des modes dépend, au moins partiellement, de la structuration du message en thème—rhème: „Si on choisit l'antéposition, c'est presque toujours pour des raisons de structuration du message, plus précisément, c'est pour thématiser le contenu de la complétive” (1985: 60). Donc, le subjonctif serait lié au thème que H. Nølke définit comme partie du message dont on parle. Lorsque le locuteur choisit le subjonctif, c'est parce qu'il y a une polyphonie interne. Autrement dit, le locuteur en tant que tel (*L*) „semble assumer le contenu du thème avant d'avancer son nouveau propos dont le thème est un préalable” (1985: 60). Mais en même temps, le locuteur en tant qu'individu (*λ*) s'en distance en admettant la possibilité de *~p*. Ces conceptions suscitent quelques questions que nous formulerons ainsi (cf. BØRJESON, 1966; KWAPISZ, 1996):

1. Est-ce que le mode de l'antéposée dépend de la nature du verbe dans la principale?
2. Est-ce que la reprise du contenu de l'antéposée par le pronom dans la principale influence l'emploi des modes?
3. Est-ce qu'il y a vraiment une différence dans l'emploi des modes entre *le fait que* et *que simple*?
4. Est-ce que l'emploi des modes dans l'antéposée est lié à la structuration du message en thème—rhème?

Quant à la première question, nous dirions que le choix des modes dans l'antéposée ne dépend pas du verbe de la principale. Normalement le verbe *savoir* mis dans la principale entraîne l'indicatif dans l'antéposée car il s'agit de présenter le savoir du locuteur à l'égard d'un certain fait, et ensuite d'affirmer la valeur de vérité du contenu de l'antéposée:

(1) *Que Louis XVIII ne l'aimait pas, comme il n'aimait pas son père, il le savait.*

(GREVISSE, 1980: 1312)

(2) *Que vous vous battez en duel demain, je le sais.*

(SATO, 1974: 34)

En nous servant des notions empruntées à R. Martin, nous pourrions dire que le locuteur tient pour vrai le contenu de l'antéposée au moment de l'énonciation. Autrement dit, ce qui constitue le contenu de l'antéposée

est vrai dans son univers actuel. L'antéposée est vraie dans l'univers du locuteur.

Alors comment expliquer le subjonctif dans les antéposées ci-dessous:

(3) *Qu'il vienne, nous le savons.*

(TOGEBY, 1966: 70)

(4) *Que tu l'aies dit, c'est certain.*

(BÖRJESON, 1966: 56)

Réponse: le choix des modes ne dépend pas du verbe de la principale, bien que le subjonctif paraisse étonner dans les exemples de type (3) et (4). Le locuteur l'emploie pour signaler son attitude distanciative quant à la valeur de vérité de *p*: *Que p, comme tu le dis, je le sais. Mais je n'assume pas la valeur de vérité de p, même si je sais ou j'ai tendance à croire que p est vrai.*

En ce qui concerne la deuxième question formulée plus haut, selon G. BOYSEN (1969), la reprise du contenu de l'antéposée favorise l'indicatif. R. MARTIN explique ainsi l'emploi de l'indicatif dans l'antéposée: „[...] les uns [les exemples] sont des phrases forgées par les grammairiens et du fait même suspectes, les autres des appositions à ce plutôt que de véritables sujets” (1983: 119). Vu le nombre d'exemples avec l'indicatif dans l'antéposée, est-ce que R. Martin ne s'est pas trop avancé?

(5) *Que l'infinitif, en pareil tour, fait bien fonction de sujet, c'est ce que montre cet autre exemple.*

(MARTIN, 1983: 119)

(6) *Qu'un effort de ce genre n'est impossible, c'est ce que démontre l'existence d'une faculté esthétique.*

(BOYSEN, 1969: 16)

(7) *Que je suis devenue une petite rentière, voilà ce que j'aurais eu à lui apprendre.*

(BOYSEN, 1969: 15)

Mais le subjonctif n'est pas accidentel:

(8) *Qu'il ait raison, c'est absolument sûr.*

(REGULA, 1936: 341)

(9) *Qu'il y ait sur la terre des cimetières faits par Dieu, cela ne vous regarde pas.*

(BÖRJESON, 1966: 56)

(10) *Qu'on puisse agir sur lui par cette crainte, Napoléon en est certain.*

(GREVISSE, 1980: 1312)

Réponse: la reprise ne décide pas du choix des modes. Toutefois, E. RONSJÖ (1966) observe que *le fait que* n'entraîne généralement pas la reprise dans la principale, alors que le contenu *p* après le simple *que* est très souvent repris dans la principale, comme le montrent les exemples ci-dessus. La reprise du contenu *p* après *le fait que* semble être excessive. Nous avons *le fait* qui annonce *p* et *cela* qui reprend *p*. Pourtant, la reprise n'est pas exclue, comme dans l'exemple ci-dessous qui est particulier parce que la reprise apparaît non dans la même phrase, mais dans la phrase qui suit:

*Le fait que j'aie donné des cours de français pendant quelques années.
Cela, je pense, l'agace.*

La reprise du contenu de l'antéposée (*p*) introduite par *que* servirait au locuteur à préciser quel est le rôle de *p* dans la phrase. Si *p* est le sujet, le locuteur peut omettre la reprise, comme le fait dans le cas *le fait que*, qui alterne avec *que*. Autrement, *p* est toujours repris dans la principale.

Pour répondre à notre troisième question, analysons la distribution des modes dans les antéposées introduites par *le fait que* et *que*:

— *LE FAIT QUE* suivi de l'indicatif:

(11) *Le fait que l'homme est devenu soldat ou mécanicien n'a pas développé non plus particulièrement en lui le goût de l'aventure ou de la fantaisie.*

(RONSJÖ, 1966: 312)

(12) *Le fait qu'elle n'avait pas trente ans et qu'il en comptait près de cinquante n'avait rien qui la rebutât.*

(RONSJÖ, 1966: 310)

(13) *Le fait qu'il allait mourir lui donnait à mes yeux un aspect tout autre.*

(RONSJÖ, 1966: 310)

— *LE FAIT QUE* suivi du subjonctif:

(14) *Le fait que vous soyez séparé de sa mère ne vous empêchera pas de continuer à la voir quand vous voudrez.*

(RONSJÖ, 1966: 312)

(15) *Le fait que vous soyez de race blanche va même vous servir.*

(RONSJÖ, 1966: 310)

(16) *Le fait que ce régime soit inclassable prouve qu'il n'est pas clair.*

(ALLAIRE, 1975: 323)

— *QUE* suivi du subjonctif:

(17) *Que le problème soit politique est hors de doute.*

(GREVISSE, 1980: 1312)

(18) *Que des vérités si simples soient dites et répétées, n'est certainement pas inutile.*

(GREVISSE, 1980: 1312)

(19) *Qu'aucun accord n'ait pu être conclu n'a pas surpris les Américains.*

(ALLAIRE, 1975: 323)

— *QUE* suivi de l'indicatif:

(20) *Que tu as une horloge dans le cerveau est un fait.*

(NØLKE, 1985: 56)

(21) *Qu'elle n'était pas mariée, cela se voyait à son vêtement.*

(GREVISSE, 1980: 1312)

(22) *Qu'elle l'aimait, il le savait depuis longtemps.*

(GREVISSE, 1980: 1312)

Réponse: le *fait que* et *que* introduisant les subordonnées antéposées sujets sont substituables.

Quant à la quatrième question que nous nous sommes posée, le problème de la structuration du message en thème—rhème et son rapport avec l'emploi du subjonctif, elle a été mentionnée dans le chapitre consacré à la conception de H. Nølke. Il a formulé sa thèse ainsi: le subjonctif dans l'antéposée marque la partie thématique, c'est-à-dire ce qui est donné (le datum), donc connu ou supposé connu. En effet, le contenu de l'antéposée constitue souvent une reprise de ce qui est déjà dit:

(23) *Que la mise en relation de la forme et du sens doit faire appel à des systèmes de règles ne surprendra certainement personne.*

(GALMICHE, 1991: 63)

L'auteur réfléchit sur les relations en question dans le passage précédent: *Si l'on admet les principes essentiels de l'interprétation sémantique [...], on est en demeure de se demander, maintenant, comment relier les formes concrètes de la langue à leur valeur sémantique, c'est-à-dire, en fait, comment rendre compte de la relation forme—sens, puisque tel est l'enjeu* (GALMICHE, 1991: 61). Puis, il donne les définitions de la forme et du sens à l'aide de „systèmes de règles” comme il appelle la syntaxe ou la sémantique. Donc, l'antéposée en tant qu'élément donné, repris, serait le thème.

- (24) *Le fait que la construction des formes d'une langue réponde à un processus de composition est, depuis longtemps, universellement admis [...]*

(GALMICHE, 1991: 65)

Une fois encore, *le fait que* et le contenu qui le suit serait le thème parce que l'idée de ce qui constitue le contenu de l'antéposée est reprise du chapitre précédent: *L'entreprise relative à l'élaboration des règles répond à deux exigences permanentes, en accord avec deux principes simples: celui de la compositionnalité et celui de la récursivité* (GALMICHE, 1991: 64).

- (25) *Que le locuteur se tienne prêt à admettre une erreur de jugement et qu'il n'avance son hypothèse qu'avec une assurance toute relative ne fait pas de doute: [...]*

(TASMOWSKI, 1994: 52)

Dans son livre, l'idée du contenu de l'antéposée est mentionnée six pages avant: [...] *le locuteur tient toujours une autre hypothèse en réserve, ou qu'il est prêt à accepter une hypothèse nouvelle suggérée par l'interlocuteur: [...]* (TASMOWSKI, 1994: 46).

Cependant, l'indicatif dans l'antéposée peut être également employé, même si l'on a affaire à la reprise:

- (26) *Le fait que la production est croissante et que, par conséquent, la consommation est aussi croissante, est ainsi vérifié.*

(FOURASTIÉ, 1963: 101)

Le contenu *p* constitue la reprise (le thème) de ce qui a été dit dans le chapitre précédent *Etude de l'évolution du volume global de la production et de la consommation*. Citons un petit fragment: *Cette constatation de la croissance du volume global de la production est importante pour la compréhension du monde moderne* (FOURASTIÉ, 1963: 96).

- (27) *Le fait que Léon buvait — fait désormais acquis — expliquait clair comme jour la faillite des agrandisseurs, l'excentricité de sa vie, son goût du populaire: [...]*

(MONTHERLANT, 1971: 249)

L'exemple (27) est inséré dans le texte, mais l'idée du contenu propositionnel est reprise: *Il buvait donc! pensa le baron. Voilà qui explique bien des choses! Il entra dans une longue rêverie* (MONTHERLANT, 1971: 249).

Réponse: nous ne pouvons pas expliquer l'emploi du subjonctif dans l'antéposée par son rapport avec le thème.

En résumé, nous constatons que:

a) c'est le subjonctif qui est employé le plus souvent dans l'antéposée sujet; E. RONSJÖ observe: „Une étude des cas relevés de propositions antéposées introduites par *le fait que* en fonction de sujet fait voir que dans la majorité des cas, le subjonctif l'emporte sur l'indicatif: sur 128 cas relevés, 84 offrent le subjonctif (chez 33 écrivains différents), tandis que 44 cas (chez 19 écrivains) présentent l'indicatif" (1966: 309);

b) cependant, le choix des modes ne dépend pas de la nature du verbe de la principale;

c) la reprise du contenu de l'antéposée dans la principale n'est pas une condition suffisante pour favoriser l'emploi de l'un des modes dans l'antéposée;

d) *le fait que* et *que* peuvent être employés alternativement lorsqu'ils introduisent les propositions antéposées sujets;

e) la structuration du message en thème—rhème, où le subjonctif marquerait la partie thématique, n'est pas satisfaisante pour expliquer la distribution des modes dans les propositions antéposées.

Nous dirons que l'emploi de l'antéposition est le résultat linguistique du traitement de l'information concernant un certain fragment de réalité conceptualisé dans le cerveau du locuteur, lorsqu'il a l'intention de présenter son jugement, son opinion sur *p* et non de déclarer que *p*. Il s'agirait donc d'un jugement de valeur et non du jugement de réalité.

Le problème se pose dans le cas des formes linguistiques d'opinion déclarative, qui normalement entraînent l'indicatif parce qu'elles servent à certifier *p* dont la vérité est assumée par le locuteur. Prenons l'exemple (3):

Qu'il vienne, nous le savons.

ou encore

(28) *Que je ne fusse pas une proie facile, elle le savait.*

(GREVISSE, 1980: 1312)

(29) *Que le temps soit, comme disait Byron, „l'embellisseur des mots", nous le savions déjà.*

(BÖRJESON, 1966: 54)

(30) *Qu'il ait raison, c'est certain.*

(NDDFr., 1991: 765)

Tout d'abord, il faut dire que l'exemple (3) n'équivaut pas à *nous savons qu'il viendra*. Le locuteur ne veut pas déclarer qu'il viendra. S'il avait voulu le faire, il aurait dû soit commencer par une forme linguistique d'opinion déclarative et la faire suivre de *p* et non le contraire, soit, pour souli-

gnier la vérité de *p*, il aurait utilisé l'indicatif dans l'antéposée. *Savoir* dans la principale postposée signifie plutôt que le locuteur est au courant de *p* et non qu'il déclare *p*, ce qui veut dire qu'il n'assume pas la valeur de vérité de *p*.

A travers les exemples (28) et (29), nous voyons plus clairement que celui qui se charge d'assumer la valeur de vérité de *p* n'est pas le locuteur, mais un interlocuteur dans le (3), ou un énonciateur, *elle* dans le (28) et *Byron* dans le (29).

Quant à l'exemple (30), il est évident qu'au moment de l'énonciation, il a raison, mais le locuteur ne veut pas déclarer *p*. Il présente le résultat tel qu'il le juge sans se charger d'assumer la valeur de vérité de *p*.

Si nous admettons que l'antéposée *le fait que / que* peut être considérée comme ne représentant plus une simple affirmation de ce qui constitue le contenu propositionnel mais comme point de départ à une évaluation d'un état intérieur (intellectuel, affectif, et même physique) du locuteur, alors le subjonctif est employé pour exprimer *p* qui serait moins „attendu” dans l'esprit du locuteur.

Il ne s'agirait plus de la structuration en élément donné / élément nouveau, mais plutôt en ce qui serait plus „attendu” et moins „attendu” par le locuteur dans son univers actuel. Le subjonctif marquerait alors le degré de surprise, d'étonnement, d'imprévu, d'inattendu ou encore de moins „attendu” de ce qui constitue le contenu propositionnel dans l'univers actuel du locuteur.

L'antéposition en tant que forme linguistique, effet superficiel du traitement de l'information, peut donc appartenir soit au groupe des formes linguistiques d'opinion subjective (appréciative), soit au groupe des formes linguistiques d'opinion déclarative, selon l'intention communicationnelle du locuteur. Ce dernier choisit le subjonctif dans l'antéposée lorsqu'il veut se distancier du fait d'assumer la valeur de vérité de *p*, même s'il sait ou croit que *p* est vrai. L'indicatif indiquerait que le locuteur veut déclarer que *p* (attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*) et pour souligner ce fait, celui-ci se sert de l'antéposition.

6.2. Subjonctif dans les propositions relatives

Souvent, quand nous voulons exprimer notre interprétation d'un fragment de réalité dont la représentation conceptualisée est soumise à un traitement dans notre cerveau, nous nous servons des propositions relatives dans lesquelles nous employons soit l'indicatif, soit le subjonctif, selon notre intention communicationnelle.

Il existe un grand nombre d'analyses de l'emploi des modes dans les relatives, les unes faisant partie des grammaires d'usage, les autres consacrées spécialement au subjonctif.

Selon L. J. CORBEAU, la proposition attributive, qui correspond à la relative restrictive, fait bloc avec l'antécédent et „le mode dépend de la façon dont on conçoit ce groupe” (1951: 170). L'indicatif est employé „quand la subordonnée, tout en déterminant l'antécédent, garde encore une certaine indépendance, parce que la pensée qu'elle représente existe aussi séparément: *Je ne vois pas l'homme dont vous parlez = vous parlez d'un homme; je ne le vois pas*” (1951: 170). Le subjonctif apparaîtrait, „quand la subordonnée ne représente pas une pensée indépendante et ne fait que déterminer l'antécédent” (1951: 170). Toujours selon L. J. Corbeau, l'emploi du subjonctif serait lié à deux situations:

- 1) lorsque l'existence de l'antécédent avec la subordonnée est incertaine et
- 2) lorsque l'existence de l'antécédent avec la subordonnée est niée.

L'antécédent accompagné d'un superlatif est inclus dans (2), mais „si l'idée négative ne se présente pas à l'esprit, on emploiera l'indicatif” (1951: 171), ce qui manque de précisions comme explication.

R.-L. WAGNER et J. PINCHON soulignent l'importance du contenu de la relative et du contexte: „[...] l'emploi du mode subjonctif s'impose dans le cas contraire:

- a) soit que le contenu de la relative se présente lui-même comme une pure éventualité,
- b) soit que cette valeur résulte du sens particulier de l'antécédent ou du contexte qui l'entoure” (1962: 567).

E. WILLMAN (1967) constate que le subjonctif s'emploie dans les relatives dans plusieurs cas: quand le fait exprimé dans la relative est improbable; en ce cas la principale est de forme négative, interrogative ou restrictive; quand les deux propositions sont négatives; quand la principale est introduite par une expression restrictive.

M. GREVISSE dit que l'indicatif apparaît dans la relative „toutes les fois qu'on exprime un fait dont on considère la certitude, la réalité” (1980: 1326). Par contre, le subjonctif est employé:

- 1) quand on marque un but à atteindre, une intention, une conséquence;
- 2) quand l'antécédent contient un superlatif ou une expression de valeur analogue; il sert à apporter quelque tempérament à la valeur trop absolue de la principale, soit qu'il reste un certain doute dans l'esprit, soit que nous voulions éviter de prendre un ton tranchant;
- 3) quand la relative restreint une proposition principale négative, dubitative, interrogative ou conditionnelle;
- 4) quand la relative dépend d'une proposition au subjonctif (1980: 1327—1328).

B. ERIKSSON (1979) souligne le rôle de différents facteurs qui favorisent l'emploi du subjonctif dans la relative et dont le plus important est la nature de l'antécédent, c'est-à-dire le fait qu'il est présenté comme non-individuel. Ces facteurs sont des éléments de valeurs volitive, négative ou restrictive, mais ils ne sont pas suffisants pour que le subjonctif apparaisse. Seule leur coexistence dans la phrase influence l'emploi du subjonctif. B. Eriksson conclut que le subjonctif sert à interpréter l'antécédent comme virtuel.

Selon S. KAROLAK (1979), le subjonctif marque le caractère non-référentiel de ce qui constitue l'ensemble antécédent + relative, c'est-à-dire quand nous ne pouvons pas spécifier un objet particulier de la réalité extralinguistique dont nous parlons. Pour expliquer le subjonctif dans: *Je cherche une fontaine où il y ait de l'eau potable*, il propose la paraphrase suivante: *J'essaie de constater s'il existe un objet qui soit une fontaine où il y ait de l'eau potable* (KAROLAK, 1979: 25). Il formule ainsi les conditions nécessaires à l'emploi du subjonctif dans la relative: „[...] la relative avec son antécédent doit représenter un prédicat sémantique dans une phrase où l'on n'exprime pas s'il est possible d'indiquer un objet concret auquel ce prédicat soit applicable” (1979: 25). Il souligne le rôle considérable du contexte par lequel il comprend le sens du prédicat de la principale, et la présence de l'article indéfini. Quant aux relatives liées au superlatif, S. Karolak constate que le subjonctif signale le rapport direct entre la relative et le superlatif, ce qui veut dire que ces deux éléments constituent une description définie se rapportant à ce qui est le sujet de la phrase.

G. KLEIBER (1981a) dit que l'opposition indicatif/subjonctif dans les relatives exprime une différence existentielle dans l'interprétation non-spécifique, liée à la présupposition d'une existence de sous-classe référentielle posée comme vraie ou comme potentielle. Les modes opposent ces deux phrases:

Je veux épouser une Norvégienne qui a les yeux verts.

Je veux épouser une Norvégienne qui ait les yeux verts.

La première admet deux interprétations:

- une Norvégienne; elle habite Paris (liée à la lecture spécifique);
- une Norvégienne; n'importe laquelle à partir du moment où elle a les yeux verts (liée à la lecture non-spécifique, c'est-à-dire dont l'existence est posée comme vraie).

Pour la deuxième, il n'y a qu'une seule interprétation:

- une Norvégienne d'un certain type: aux yeux verts, ce qui veut dire que l'existence d'une sous-classe référentielle est posée comme potentielle: s'il y a des Norvégiennes aux yeux verts.

Selon W. BANYŚ „l'alternance des modes dans la relative ajoutée à une description indéfinie est la marque, dit-on, de l'ambiguïté référentielle de la phrase qui la contient” (1983: 34). W. BANYŚ définit les phrases à ambiguïté référentielle comme „phrases dans lesquelles on a affaire à l'ambiguïté actualisationnelle des prédicats de différents niveaux ou comme phrases, pour se servir de la définition opérationnelle dérivée de la précédente, dans lesquelles la position d'argument occupée par une description indéfinie peut être traitée tantôt comme actualisée, tantôt inactualisée sémantiquement” (1983: 67). Par actualisation, il comprend le fait ou la situation exprimés dans *p* qui ont ou ont eu lieu en réalité non-linguistique. Il distingue cinq paramètres sémantiques qui peuvent déterminer l'ambiguïté référentielle dans les phrases à description indéfinie. Ce sont:

- 1) le temps (le hiatus temporel „futur”, c'est-à-dire le temps de l'action correspondant au prédicat de la principale et le temps de ce qui constitue le contenu *p*);
- 2) la forme (forme déclarative, forme interrogative, forme impérative);
- 3) la qualité du jugement (jugement affirmatif, jugement négatif);
- 4) le rapport entre les jugements (jugement catégorique, jugement hypothétique);
- 5) la modalité du jugement (jugement problématique, jugement assertorique, jugement apodictique).

L'emploi du subjonctif dans les phrases à description indéfinie serait lié à la suspension de l'actualisation du prédicat de l'argument propositionnel (*p*).

R. MARTIN distingue en proposition relative „l'affirmation d'inexistence et l'existence minimale” (1983: 118), les deux notions liées à l'idée de l'anti-univers défini comme „l'ensemble des propositions qui, quoique fausses à l'instant t_0 , auraient pu être vraies ou que l'on imagine telles, ce qui revient à dire qu'il existe des mondes contrefactuels où elles sont vraies” (1983: 38). Le subjonctif marquerait l'appartenance de ce qui est exprimé par l'antécédent avec la relative, non au monde actuel, mais au monde possible ou à l'anti-univers.

B. KAMPERS-MANHE analyse l'emploi des modes dans les relatives selon trois contextes qui permettent de voir la différence de sens entre les relatives au subjonctif et celles à l'indicatif. Ce sont:

- 1) le contexte volitif (la relative avec son antécédent sont compléments d'un verbe volitif ou sont dans une phrase impérative);
- 2) le contexte négatif, interrogatif et conditionnel;
- 3) le contexte superlatif dans lequel „en cas de subjonctif, la relative ne fait qu'appuyer la qualité énoncée par le superlatif, en établissant le champ de comparaison le plus large possible” (1991: 232); par conséquent, la relative au subjonctif serait le complément du superlatif.

B. KAMPERS-MANHE constate que le subjonctif est employé lorsque la relative se trouve dans le champ d'un opérateur modal (un opérateur modal négatif, interrogatif ou conditionnel), ce qui est lié à l'interprétation du groupe antécédent + relative comme non-spécifique, c'est-à-dire comme n'ayant pas de référent identifiable, parce que „le subjonctif n'a pas de spécification temporelle permettant d'introduire un point de référence temporelle par rapport au temps d'énonciation" (1991: 234).

Malgré les différentes approches et les différents modes d'analyse présents dans les conceptions discutées, nous pouvons néanmoins observer des points communs dans ces études et dire que l'emploi des modes dans les relatives dépend du caractère référentiel et de l'univocité de ce qui constitue l'ensemble antécédent + relative. Le subjonctif marque le caractère non-référentiel, non-univoque et potentiel de l'ensemble antécédent + relative (l'AR), ce qui est le résultat émergeant du traitement de la représentation conceptualisée correspondant à un fragment de réalité que juge le locuteur. Ce caractère serait déterminé par (cf. HEJNO, 1988):

A. Le choix du verbe de la principale.

(31) *Je cherche une voiture qui a/ait cinq portières.*

(32) *Je vois une voiture qui a/ait* cinq portières.*

Dans l'exemple (32) avec le verbe *voir*, le subjonctif de la relative est inacceptable, parce que ce verbe implique la réalité de l'objet dont nous parlons et qui est déterminé par la relative, alors que le verbe *chercher*, en tant que verbe virtuel, ou prédicat à hiatus temporel „futur" se caractérisant par la présence du prédicat „élémentaire" *vouloir* (BANYŚ, 1983: 151—152), c'est-à-dire dont „le complément peut être décrit comme un complément propositionnel qui n'est pas vrai à l'instant t_0 , temps d'énonciation du verbe virtuel, mais peut le devenir à un moment $t + t'$ " (KLEIBER, 1981: 99), permet d'admettre la non-existence de ce qui est exprimé dans l'AR.

Voici d'autres exemples:

(33) *Je connais un homme qui sait/sache* le faire.*

(34) *Elle épouse un homme qui a/ait* de la terre.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 65)

(35) *Je lis un roman dont les personnages sont/soient* tous différents de moi.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 66)

Les concepts correspondant aux verbes de la principale impliquent un référent identifiable dans la réalité extralinguistique. Par le choix de l'indicatif

dans la relative, le locuteur déclare que ce qui est représenté par l'AR est vrai, parce qu'on ne peut pas douter de son existence. Le subjonctif témoignerait de l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de l'AR, ce qui n'est pas possible dans ce cas. Par contre, avec les formes linguistiques exprimant le désir, ou se trouvant dans le contexte volitif, le locuteur emploie soit l'indicatif, soit le subjonctif, selon l'intention communicationnelle:

(36) *J'ai besoin / il me faut (d')une voiture qui est / soit rapide.*

(37) *Il a l'intention d'embaucher une secrétaire qui connaît / connaisse cinq langues.*

(38) *Elle souhaite épouser un homme qui a / ait de la terre.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 40)

Avec le subjonctif, le locuteur communique qu'il se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de l'AR, parce qu'il ne sait pas si l'objet dont il parle existe réellement. Dans le cas de l'indicatif, l'AR serait interprété par le locuteur comme ayant un référent identifiable dans la réalité. Le locuteur déclare donc qu'il existe un objet représenté par l'AR.

(39) *J'achète une voiture qui est / soit rapide sur l'autoroute.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 68)

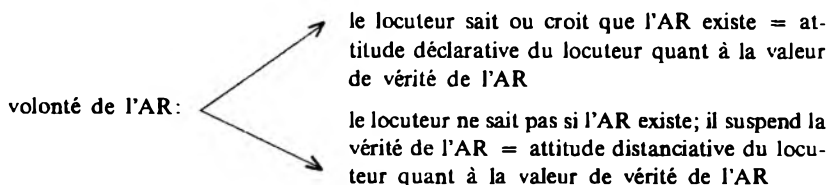
Bien que le verbe *acheter* ne soit pas virtuel (ou volitif), il implique le hiatus temporel „futur”. Le subjonctif signalerait que le résultat interprétatif qui émerge du traitement de l'information dans le cerveau du locuteur serait le suivant: *J'achèterai / je vais acheter ou encore je veux acheter une voiture et je veux que cette voiture soit rapide sur l'autoroute.*

(40) *J'écris un roman dont les personnages soient tous différents de moi.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 68)

Normalement, le verbe *écrire* implique la réalité de l'objet dont le locuteur parle: *J'écris un roman / Je suis en train d'écrire un roman.* Le référent est donc identifiable. Mais la qualité de ce référent exprimée dans la relative (les personnages de ce roman tous différents du locuteur) est considérée comme voulue, donc non-réalisée, ce que nous pourrions interpréter ainsi: *Je souhaite que / je fais tout pour que les personnages du roman que j'écris soient tous différents de moi.*

Nous pourrions schématiser ainsi l'opération ayant lieu dans le cerveau du locuteur:



En revanche, les phrases:

(41) *On vit un courrier qui annonçât la victoire.**

(KAMPERS-MANHE, 1991: 69)

(42) *Je vois une voiture qui soit rapide sur l'autoroute.**

(KAMPERS-MANHE, 1991: 69)

sont incorrectes parce que les AR sont vérifiables au moment de l'énonciation et par conséquent, le locuteur ne peut pas se distancier du fait d'assumer la valeur de vérité de ce qui est exprimé dans les AR.

B. La présence de l'article indéfini.

(43) *Je cherche la fontaine où il y a de l'eau potable.*

(44) *Je cherche une fontaine où il y a / ait de l'eau potable.*

(KAROLAK, 1979: 25)

L'emploi des articles serait le résultat de l'opération de conceptualisation d'un fragment de réalité dont le locuteur parle. La présence de l'article défini garantit la référence et l'unicité de l'objet *fontaine* avec de l'eau potable: il existe un seul objet qui est fontaine avec de l'eau potable (cf. DE MULDER, 1994).

L'article indéfini signifierait la suspension de l'unicité. Le choix de l'article indéfini entraîne un autre choix, à savoir celui de l'indicatif par rapport au subjonctif dans la relative. En effet, l'emploi de l'indicatif est lié à la présupposition référentielle de l'objet dont nous parlons: il existe des objets qui sont fontaines avec de l'eau potable. Le subjonctif, quant à lui, marquerait que l'existence des objets qui sont fontaines avec de l'eau potable est potentielle, sinon irréelle. Cette présupposition référentielle serait donc suspendue par le locuteur qui ne sait pas s'il existe des objets fontaines avec de l'eau potable.

C. Les différents contextes dans lesquels l'AR peut se trouver.

Contexte négatif

(45) *Je ne vois pas de voiture qui est / soit mal garée.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 70)

Comme nous l'avons déjà observé, le problème est dans la portée de la négation. Lorsque l'idée négative est non seulement présente dans l'AR sans renverser sa valeur de vérité, mais aussi dans le contenu de la principale, le subjonctif est employé.

C'est le résultat du traitement de la représentation conceptualisée correspondant à un fragment de réalité dont le locuteur parle. Par le choix de l'indicatif, le locuteur semble communiquer qu'il sait ou du moins croit à l'existence de l'objet *voiture mal garée*, mais il ne le voit pas: / ~ VOIR/. En revanche, lorsqu'il choisit le subjonctif, il suspend la valeur de vérité de l'AR par le fait de présupposer la non-existence de l'objet *voiture mal garée* dans la réalité extralinguistique au moment de l'énonciation: / ~ VOIR/ et / ~ AR/.

Par conséquent, le subjonctif serait exclu des phrases ayant les suites (les contextes) qui suggèrent la réalité des objets dont nous parlons:

(46) *Je ne vois pas de voiture qui est mal garée.*

Montre-la-moi! / Où la vois-tu?

(47) *Je ne connais pas d'homme qui a deux mètres.*

Habite-t-il dans notre quartier? / J'aimerais bien le rencontrer.

Le subjonctif n'est pas exclu, mais avec un contexte différent:

Je ne vois pas de voiture qui soit mal garée. Montre m'en une!

ce qui signifie que la négation porte non seulement sur le fait de voir / ~ VOIR/, mais également sur l'existence d'une voiture en question. Ce qui est nié dans les exemples (45) et (46), c'est le fait de voir, de connaître et non l'existence des objets *voiture mal garée* et *homme mesurant deux mètres*.

(48) *Je n'achète pas une voiture qui a / ait* le toit ouvert.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 182)

(49) *Elle n'épouse pas un homme qui a / ait* de la terre.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 182)

Le subjonctif n'est pas possible dans ces deux exemples parce que la négation ne porte pas sur l'AR dont l'existence est présupposée par le locuteur. Ce qui est nié, c'est le fait d'acheter une voiture ayant le toit ouvert (48) et le fait d'épouser un homme ayant de la terre (49).

Avec les éléments exprimant l'idée négative, tels que *AUCUN*, *PERSONNE*, *RIEN*, qui impliquent la non-existence de l'objet dont nous parlons, l'indicatif serait bloqué. Le locuteur ne pourrait interpréter le fragment de

réalité qui constitue le contenu de l'AR que par la suspension de la valeur de vérité de l'AR:

(50) *Je ne vois aucune voiture qui est* /soit mal garée.*

(51) *Je ne connais personne qui a* /ait les yeux verts.*

(52) *Il n'a rien fait qui soit si remarquable.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 180)

(53) *Il n'y a pas de chose qui soit tout le temps bonne.*

(Dict.Cit., 1977: 134)

La présence de l'idée négative dans l'AR peut être signalée à l'aide des éléments „négatifs” dont dispose le locuteur et dont le rôle ne serait pas de renverser la valeur de vérité de ce qui est l'AR (l'AR existe). Ce qui témoignerait de l'attitude déclarative du locuteur quant à la vérité de l'AR fondée sur le savoir de l'existence de ce qui est exprimé dans l'AR dans la réalité extralinguistique. Ces éléments serviraient à suspendre la valeur de vérité de l'AR pour présenter l'attitude distanciative du locuteur quant à la déclaration que l'AR est vrai. Nous parlons de:

— NE dit explétif:

(54) *Il n'est pas de douleur que le sommeil ne sache vaincre.*

(Dict.Cit., 1977: 38)

(55) *Il n'y a pas d'arbre qui n'ait senti la force du vent.*

(Dict.Prov., 1984: 309)

(56) *Il n'est point de création puissante qui ne se nourisse de quelque monstruosité.*

(Dict.Cit., 1977: 23)

— JAMAIS (dépourvu de son sens négatif):

(57) *Je ne connais pas d'homme qui ait jamais fait le tour du monde.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 187)

(58) *Je pars avec le seul homme que j'aie jamais aimé.*

(CHRISTIE, 1991: 43)

Contexte interrogatif

(59) *Vois-tu une voiture qui est /soit mal garée?*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 70)

Nous avons toujours affaire à une attitude déterminée du locuteur quant à la valeur de vérité de l'AR fondée sur l'existence ou non de l'objet auquel

correspond l'AR. Le choix de l'indicatif indiquerait que le locuteur assume la valeur de vérité de l'AR parce qu'il sait ou croit que l'objet dont il parle existe dans la réalité extralinguistique. Il pose la question pour savoir si son interlocuteur voit, lui aussi, l'objet *voiture mal garée* et il s'attend à une réponse soit positive soit négative: *oui, je la vois/non, je ne la vois pas*.

Si le locuteur choisit le subjonctif, c'est pour signaler que son attitude est distanciative par rapport à la valeur de vérité de l'AR correspondant à un objet dont l'existence ne serait pas vérifiée par le locuteur. L'interrogation porterait donc non seulement sur le fait de voir l'objet *voiture mal garée*, mais également sur l'existence de cet objet dans la réalité extralinguistique. La question formulée au subjonctif serait le résultat de l'interprétation suivante effectuée dans le cerveau du locuteur: *Je vous demande si vous voyez une voiture mal garée* et à la fois *Je vous demande s'il existe une voiture mal garée*.

(60) *Epouse-t-elle un homme qui a/ait* de la terre?*

Dans cet exemple, le subjonctif est exclu parce qu'avec le verbe *épouser*, nous ne pouvons pas suspendre la valeur de vérité de l'AR. L'objet exprimé dans l'AR doit exister réellement. L'interrogation porterait alors uniquement sur le fait d'épouser quelqu'un: *Épouse-t-elle l'AR?* et ne concernerait pas l'existence de ce qui constitue l'AR: **Est-ce qu'il existe un homme qui a de la terre?*

Contexte hypothétique

(61) *Si tu vois une voiture qui est/soit mal garée, préviens-moi!*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 70)

(62) *Si j'avais trouvé un étudiant qui a/ait participé à mon séminaire sur le conditionnel, j'aurais été heureux.*

(ROHRER, 1983: 134)

(63) *Si tu connais un homme qui ait fait le tour du monde, je l'invite à ma soirée.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 208)

Lorsque le locuteur choisit l'indicatif, c'est pour signaler que son interprétation de la réalité dont il parle est la suivante: pour le (61) à l'indicatif, *il existe une voiture mal garée, et si tu la vois, préviens-moi!*; pour le (62) à l'indicatif, *il existe au moins un certain étudiant qui a participé à mon séminaire sur le conditionnel, et si je l'avais trouvé, j'aurais été heureux*.

Le subjonctif marquerait l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de ce qui constitue l'AR, due à la présupposition de la

non-existence de l'objet dont il parle. Alors, nous pourrions interpréter les phrases au subjonctif ainsi:

- (61): *s'il existe une voiture mal garée et que tu la voies,...;*
 (62): *s'il existe au moins un étudiant qui aurait participé à mon séminaire sur le conditionnel,...;*
 (63): *s'il existe un homme qui aurait fait le tour du monde et que tu le connaises,...;*

Comme nous le voyons, les phrases au subjonctif n'impliquent pas qu'il y ait des objets auxquels correspondent les AR. L'emploi de *si* hypothétique permettrait donc de considérer l'AR comme supposé (il existe un AR ou il n'existe pas): *si (VOIR — VOITURE/VOITURE MAL GARÉE); si (TROUVER — ÉTUDIANTS/ÉTUDIANTS — PARTICIPER AU SEMINAIRE); si (CONNAÎTRE — HOMME/HOMME — FAIRE LE TOUR DU MONDE);* et non seulement comme éventuel (il existe un AR): (*si VOIR — VOITURE) VOITURE MAL GARÉE; (si TROUVER — ÉTUDIANTS) ÉTUDIANTS — PARTICIPER AU SEMINAIRE; (si CONNAÎTRE — HOMME) HOMME — FAIRE LE TOUR DU MONDE.*

Contexte superlatif

Nous avons observé que le choix du subjonctif marquerait l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de ce qui est l'AR, liée à la présupposition de la non-existence du référent dont le locuteur parle, que ce soit un objet, une personne ou un événement. Cependant, lorsque nous analysons les relatives dans le contexte superlatif (cf. aussi ANDERSSON, 1972), nous nous apercevons de l'impossibilité de nier l'existence des référents dont nous parlons:

- (64) *Néron est le premier empereur qui ait persécuté l'église.*
 (KAMPERS-MANHE, 1991: 25)
 (65) *Ulysse est le plus sage qui ait renversé Troie.*
 (KAROLAK, 1979: 28)
 (66) *Cette femme est la plus vieille que je connaisse.*
 (KAROLAK, 1979: 28)

Et les exemples avec l'indicatif:

- (67) *Ulysse est le plus sage des rois qui ont renversé Troie.*
 (KAROLAK, 1979: 28)
 (68) *Notre mère Eve est la première qui a péché.*
 (KAROLAK, 1979: 28)

Néron, Ulysse sont des personnages historiques sur l'existence desquels il n'y a aucun doute. Les faits historiques sont également incontestables. Le problème est que ce n'est pas l'affirmation de l'existence de Néron qui est „suspendue”, mais plutôt l'affirmation de l'existence des autres empereurs qui auraient persécuté l'Église. Ce qui signifie que, selon le locuteur et pour autant qu'il puisse en juger au moment de l'énonciation sans exclure le contraire, il n'y a pas eu d'autre empereur que Néron qui soit le premier à persécuter l'Église. Le locuteur ne veut pas forcément déclarer que Néron a persécuté l'Église, mais il a l'intention de souligner que Néron est, autant qu'il puisse en juger, le premier à le faire. Par conséquent, le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de l'AR, c'est-à-dire de *NÉRON — LE PREMIER — PERSÉCUTER — L'ÉGLISE*, dont le signe linguistique serait l'emploi du subjonctif.

Par contre, l'indicatif se rapporterait à l'attitude déclarative du locuteur à l'égard de la valeur de vérité de ce qui correspond à un fragment de la réalité historiquement vérifiée; par exemple dans (67), la vérité de *ROIS — RENVERSER — TROIE* ne peut être ni niée ni suspendue par le locuteur, ainsi que la vérité de *EVE — LA PREMIÈRE — PÉCHER*, dans le (68).

Passons aux autres exemples.

(69) *On a le plus beau spectacle que nous a/ait fourni l'Antiquité.*

(KAROLAK, 1979: 28)

(70) *Le chien est le seul animal dont la fidélité est/soit mise à l'épreuve.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 59)

(71) *Ce sont les derniers récitals qu'elle a/ait donnés.*

(KAMPERS-MANHE, 1991: 62)

Le locuteur choisit soit l'indicatif, soit le subjonctif, selon l'intention communicationnelle. Ce choix est l'effet linguistique du traitement de la représentation conceptualisée correspondant au fragment de réalité dont il parle. Dans le cerveau du locuteur, il y a deux images mentales liées à deux visions du monde: dans l'une, il existe un seul référent dont la qualité est exprimée par le superlatif et dans l'autre, il existe plusieurs référents pouvant se caractériser par cette qualité.

Le choix du subjonctif serait lié à la présupposition du locuteur qu'il existe plusieurs référents qui peuvent être considérés comme tel ou tel, selon le contenu du superlatif et l'indicatif marquerait l'unicité du référent auquel correspond l'ensemble superlatif + antécédent + relative (le SAR).

Les modes témoignent de l'attitude du locuteur quant à la valeur de vérité de ce qui est constitué par le SAR: le subjonctif refléterait l'attitude distanciative du locuteur, ce que nous pourrions traduire ainsi:

- (69): *parmi les spectacles fournis par l'Antiquité, je considère celui-ci comme le plus beau. C'est mon opinion, mais je me distancie du fait d'assumer la valeur de vérité du SAR, parce que j'admets l'existence d'autres spectacles fournis par l'Antiquité qui peuvent être considérés comme les plus beaux.*
- (70): *parmi tous les animaux, je considère le chien comme le seul dont la fidélité soit mise à l'épreuve. Mais, cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas d'autres animaux fidèles.*
- (71): *elle a donné des récitals. Selon moi, ce sont ses derniers récitals, mais je ne peux pas prendre la responsabilité de déclarer qu'elle n'a plus donné aucun autre récital. Par conséquent, je me distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de l'ensemble SAR.*

L'indicatif exprimerait l'attitude déclarative du locuteur quant à la vérité du contenu SAR dont il se sent responsable. Cela prouverait l'impossibilité d'employer l'indicatif dans les phrases suivantes:

- (72) *Je possède la voiture la plus rapide qui soit / est* en vente.*
(KAMPERS-MANHE, 1991: 58)
- (73) *Leurs enfants sont les plus beaux que la terre ait / a* portés.*

Par contre, le subjonctif serait incorrect dans les phrases du type:

- (74) *C'est le dernier récital qu'elle a / ait* donné. (Elle est morte deux jours après).*
- (75) *„Le 5^e élément” est le dernier film que nous avons / ayons* vu ensemble. (Depuis lors, nous ne sommes pas allés au cinéma ensemble).*

Chapitre IV

Organisation prototypique de la catégorie subjonctif

Que le subjonctif ait un sens, qu'il soit marqué sémantiquement, cela est prouvé par, entre autres, les cas de contextes linguistiques où il est possible d'employer les deux modes, soit l'indicatif soit le subjonctif.

La linguistique cognitive propose d'analyser les catégories grammaticales comme des structures sémantiques. Cela signifie qu'elles peuvent avoir le même statut d'organisation sémantique qui est une organisation prototypique que les catégories lexicales.

Le subjonctif fait partie de la catégorie grammaticale appelée modalité qui sert à exprimer l'attitude du locuteur vis-à-vis de ce qui est exprimé dans la racine du verbe au moyen des modes, marqueurs de l'attitude du locuteur par rapport à la valeur de vérité de ce qui constitue le contenu propositionnel *p*.

Du point de vue sémantique, sont distingués classiquement:

- le mode assertorique (à valeur déclarative, appréciative ou affective),
- le mode interrogatif,
- le mode volitif.

Quant aux attitudes du locuteur, nous noterions:

- l'attitude déclarative (*je dis que p; p est vrai*),
- l'attitude neutre (*il dit / veut que p*),
- l'attitude appréciative et affective (*je trouve / mon opinion est / que p* ou, à titre d'exemple *je suis content que p*),
- l'attitude volitive (*je veux que p*),
- l'attitude interrogative (*je demande si p*).

Nous proposons de regrouper ces attitudes, selon la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de *p* prise par le locuteur, en:

- attitude déclarative (*je dis que p est vrai*),

- attitude neutre (*je cite les paroles d'une tierce personne sur p, alors je ne me prononce pas sur la valeur de vérité de p*),
- attitude distanciative (*même si je sais que p est vrai, je ne me prononce pas sur la valeur de vérité de p car mon but communicationnel n'est pas d'affirmer p*).

Le subjonctif serait le moyen de représenter l'attitude distanciative du locuteur par rapport à la valeur de vérité de *p* fondée sur le non-savoir quant à la réalité de *p* ou sur l'appréciation / le sentiment que cette réalité exprimée dans *p* a suscité(e).

M. WINTERS organise la catégorie *subjonctif* dans l'ensemble radial autour des expressions du doute car „le doute est le sens du subjonctif auquel le locuteur natif a recours le plus souvent, si on lui en demande une définition” (1981: 159). Les schémas qu'elle élabore sont les suivants:

- le premier, selon „l'intensité expressive” par rapport à l'effet prototypique de doute (1981: 164), fig. 1:

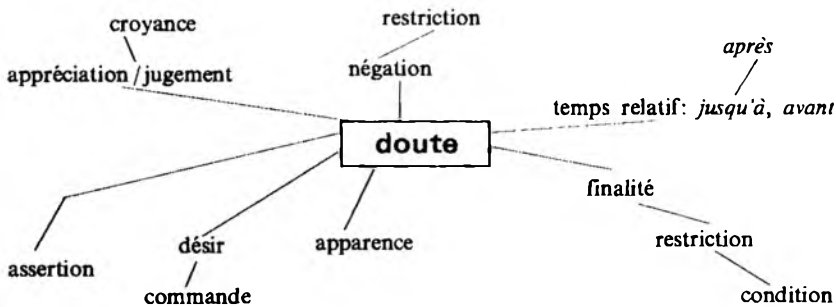


Fig. 1. L'ensemble radial

- avec le deuxième, M. WINTERS essaie de regrouper les expressions liées à l'emploi du subjonctif en sous-schémas qui correspondraient à la position du locuteur à l'égard de ce qui est *p* (1981: 164), fig. 2:

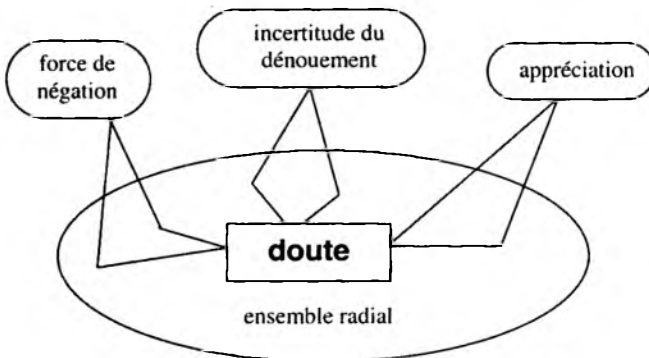


Fig. 2. Les sous-schémas

— le troisième présente la notion de subjectivité comme organisatrice de toute la catégorie (1981: 166), fig. 3:

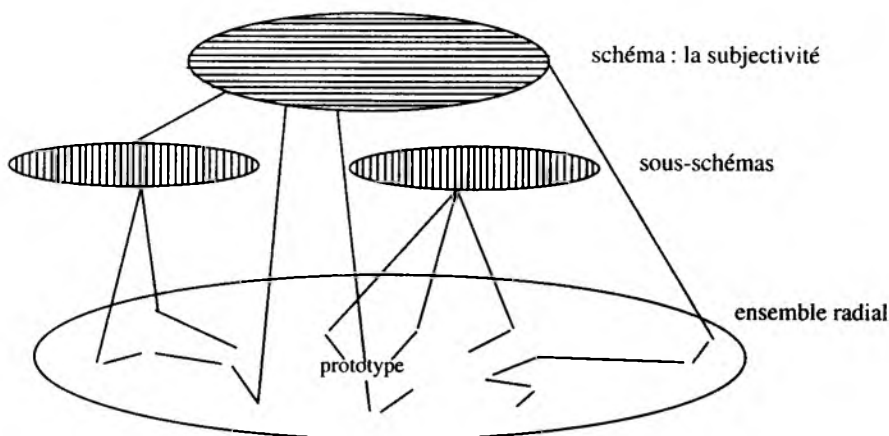


Fig. 3. Le réseau sémantique

„Nous voulons proposer la notion de subjectivité comme sens schématique du subjonctif. C'est le sens qui subsume tous les emplois [...], qui fait abstraction des différences entre eux", explique M. WINTERS (1981: 165).

T. GIVÓN (1994) voit dans le subjonctif un marqueur de la modalité irréaliste, ce qui signifie que la catégorie *subjonctif* serait organisée à partir de la notion d'irréalité. Or, quand nous parlons de l'irréalité, nous analysons le degré de certitude du point de vue épistémique et également le degré de préférence, force, obligation, intention, désir ou capacité du point de vue déontique. Nous parlons donc de deux sub-modes de l'irréel, épistémique et évaluatif, qui sont en relation. Dans le premier, le subjonctif marquerait le degré de certitude bas et dans le deuxième, le degré de manipulation faible. Dans les cas douteux, notamment lorsque nous parlons d'un événement réel, le subjonctif signifierait le degré d'engagement émotionnel / appréciatif haut: „Il s'avère que le subjonctif occupe deux sub-régions cohérentes à l'intérieur de l'irréalité: (a) le subjonctif de certitude basse (à l'intérieur du sub-mode épistémique de l'irréalité), (b) le subjonctif de manipulation faible (à l'intérieur du sub-mode déontique de l'irréalité)" (GIVÓN, 1994: 265; trad. — K. K.-O.).

Avant de passer à la présentation de l'organisation prototypique de la catégorie *subjonctif*, nous voulions mentionner une expérience de test que nous avons fait passer à cent étudiants polonais en langue française (3^e, 4^e et 5^e années). Nous leur avons proposé de déterminer le sens du subjonctif à partir des emplois qu'ils considéraient comme les plus typiques. La question était la suivante: „Lorsque vous entendez le mot *subjonctif*, à quel(s) contexte(s) de son emploi pensez-vous automatiquement? Ecrivez 3 phrases qui vous

semblent les plus représentatives quant à l'emploi du subjonctif tout en tenant compte de la gradation de contextes d'emploi".

65% des personnes interrogées ont indiqué les expressions de la volonté comme les plus représentatives de l'emploi du subjonctif, 17% ont choisi les expressions de la nécessité (*il faut que p*), 10% les expressions du doute et 8% d'autres expressions, comme celles de la possibilité, du regret ou de la peur.

Nous sommes tout à fait conscients de la portée bien relative et restreinte de ce type d'expérience limitée par le nombre de personnes y ayant pris part et par la nature statistique non-„granulée” de l'échantillon-étudiants analysé. Néanmoins, leur opinion converge avec le résultat de nos recherches présenté sous forme d'un schéma (fig. 4.).

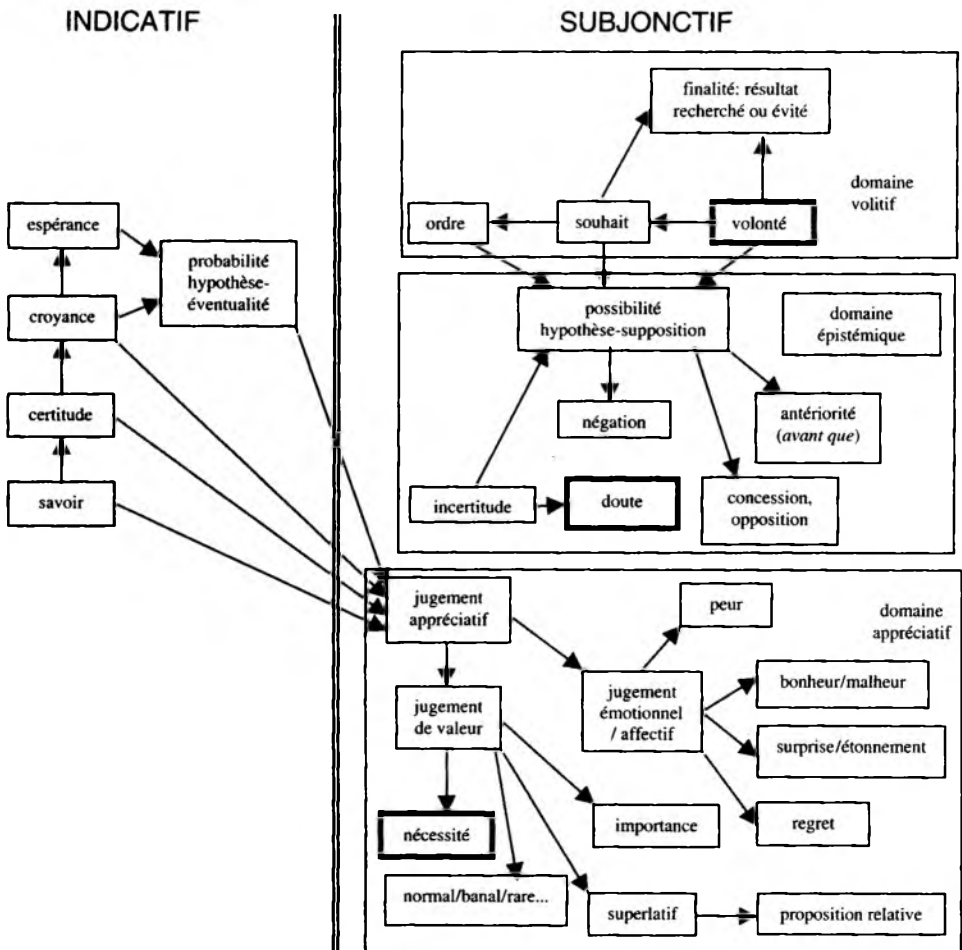


Fig. 4. Modes et types d'expérience

Le schéma présente toutes les sous-catégories fondées sur les expressions / formes linguistiques adéquates produisant le même effet prototypique, et sur les relations entre elles. L'ensemble correspondrait à l'organisation de la catégorie *subjonctif* à trois effets prototypiques maximum en fonction des domaines mis en jeu, encadrés en caractère gras :

- dans le domaine volitif: *Je veux que p*;
- dans le domaine appréciatif: *Il faut que p*;
- dans le domaine épistémique: *Je doute que p*.

Par effet prototypique, nous comprenons „l'effet de la variance des sens” (NOWAKOWSKA-KEMPNA, 1995: 275) et par effet prototypique maximum, l'(les) emploi(s) intuitivement le(s) plus représentatif(s) d'une entité linguistique.

Le sens des flèches rend compte des rapports existant entre les valeurs liées au comportement de l'homme face à la réalité dont il parle. L'homme prend tout d'abord position face à la réalité de ce qui constitue le contenu propositionnel *p*. Puis, lorsqu'il constate que l'événement ou la situation dont il parle ont eu, ont ou auront lieu, alors il tient *p* pour vrai et il en prend la responsabilité, ce qui est lié aux domaines du savoir, de la certitude, de la croyance et de l'espérance:

- *je sais que p = p identifié, alors p vrai*;
- *je suis certain que p = je sais que p, alors p vrai*;
- *je crois que p = je ne sais pas si p, mais selon toutes les apparences p vrai*;
- *j'espère que p = je ne sais pas si p, mais je désire que p et je considère p comme vrai*;
- *(je dis qu') il est probable que p = je ne sais pas si p, mais je crois que p, donc selon toutes les apparences, p vrai*.

Le locuteur peut aussi suspendre la valeur de vérité de *p* et par conséquent, se distancier du fait d'assumer la valeur de vérité de *p* parce qu'il ne sait pas si *p* ou bien parce qu'il admet la possibilité de $\sim p$:

- *(je dis qu') il est improbable / incertain que p = je ne sais pas si p et $\sim p$ n'est pas exclu*;
- *(je dis qu') il est possible que p = je ne sais pas si p, p est supposé, alors $\sim p$ n'est pas exclu*;
- *je doute que p = je ne sais pas si p et plutôt p faux*;
- *je nie que p = a) je sais que $\sim p$, alors p faux; b) je ne sais pas si p, j'ai tendance à croire que $\sim p$, pourtant il est possible que p soit vrai*;
- *avant que p, q = a) je ne sais pas si p et $\sim p$ est possible; b) je sais que p, mais au moment de q, p aurait pu être vrai*;
- *bien que p, q = je sais que p, mais je traite p comme s'il n'existait pas, alors j'admets p*.

Face à la situation, l'événement réel ou hypothétique (*p* vrai ou possible), le locuteur formule des opinions (des jugements de valeur) ou bien il exprime

ses émotions (des jugements émotionnels). Mais dans tous ces cas, même si le locuteur sait que p (p vrai), son intention communicationnelle n'est pas de déclarer que p , mais de présenter ce qu'il pense de p ou ce qu'il éprouve envers p .

Le locuteur peut aussi tendre à ce qu'une situation ou un événement ait une réalité:

- *je veux que p = je ne sais pas si p , p est possible ainsi que $\sim p$;*
- *je souhaite que p = je ne sais pas si p , mais je veux que p ;*
- *j'ordonne que p = je ne sais pas si p , mais je veux que p ;*
- *pour que p = a) je ne sais pas si p , mais je veux que p ; b) je ne sais pas si p , mais je ne veux pas que p , pourtant $\sim p$ n'est pas exclu.*

L'analyse cognitive de la catégorie *subjonctif français* consisterait encore à rechercher son invariant, s'il existe, à travers l'étude de tous les contextes de son emploi, et par conséquent, de toutes les valeurs sémantiques (les sous-catégories) se manifestant dans les formes verbales au subjonctif.

Chapitre V

Etude de l'invariant sémantique du subjonctif

L'analyse de l'invariant sémantique du subjonctif français que nous proposons, est fondée sur la notion de réalité par rapport aux circonstances de l'énonciation épistémologiquement vérifiable. Le contenu propositionnel p est le résultat qui émerge du traitement de l'information correspondant à une situation réelle statique, dynamique ou cinématique, projetée dans le cerveau du locuteur. La base de sa structure conceptuelle est un prédicat relationnel reflétant la mise en profil de certains domaines ainsi que certaines régions car, dans chaque domaine existent des régions définies comme „un ensemble d'entités reliées entre elles. [...] Une constellation constitue donc une région parce que les étoiles qui la composent sont reliées entre elles par une routine cognitive qui les réunit en tant que points d'une image schématique imaginaire" (LANGACKER, 1987b: 115). Ce prédicat implique un processus perfectif ou imperfectif, selon la mise en profil d'une suite de configurations relationnelles qui donnent, soit un enregistrement séquentiel, soit un enregistrement global. Le processus, exprimé par la racine du verbe, sert de base à des opérations mentales et linguistiques ayant lieu à leur tour. Si le verbe est au subjonctif, l'effet émergeant de l'ensemble des opérations est l'attitude distanciatrice du locuteur par rapport à la valeur de vérité de p . Autrement dit, le subjonctif ajouterait au processus l'effet de marquer la distanciation du locuteur quant au fait d'assumer la valeur de vérité de p , c'est-à-dire de déclarer p .

Si par invariant sémantique nous comprenons une valeur commune, „transcendant toutes les valeurs répertoriées" (BANYŚ, DESCLÉS, 1997: 30), représentant toutes les sous-catégories, alors l'invariant sémantique de la catégorie *subjonctif* serait la **distanciation** définie comme **non assertion** — **non négation** de ce qui constitue le contenu de l'énoncé propre au locuteur.

En effet, la distanciation ainsi comprise, est présente dans tous les emplois du subjonctif en fonction de trois domaines mis en jeu :

- le domaine épistémique (*je me distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p car $\sim p$ n'est pas exclu*),
- le domaine volitif (*je veux que p , alors je me distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p car $\sim p$ n'est pas exclu*),
- le domaine appréciatif / affectif (*même si je sais que p est vrai, je me distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p parce que ce n'est pas le but de mon énoncé : je ne veux pas affirmer p , ce qui serait lié à l'attitude déclarative ; p , peu importe si vrai ou non, n'est qu'un arrière-plan de ce qui constitue le contenu de la principale (q)*).

Chapitre VI

Remarques finales

Souvent les chercheurs en linguistique qui s'occupent de l'emploi des modes en français parlent d'éliminer le subjonctif en faveur de l'indicatif dans l'usage moderne. Certains avancent l'idée du déclin du subjonctif en soutenant que celui-ci est en voie de disparition. En effet, nous pouvons observer la réduction de l'emploi du subjonctif dans les textes d'aujourd'hui par rapport aux textes classiques, surtout littéraires. Pour expliquer ce phénomène linguistique, Ch. MARCHELLO-NIZIA (1997: 133) formule une hypothèse très intéressante, à savoir celle d'une „objectivation de la langue”. Elle analyse, entre autres, le verbe *CUIDIER*, complètement disparu et auquel succèdent les verbes *CROIRE* et *PENSER* et les mots-synonymes *VERAI* / *VOIR* qui signifiaient à la fois *VRAI* et *RÉEL* en ancien français. Au XIII^e siècle, *VRAI* et *RÉEL* apparaissent et remplacent *VERAI* / *VOIR* pour distinguer ce qui est vrai pour le locuteur, „l'unique détenteur de la capacité de jugement” (1997: 133), de ce qui est vrai empiriquement, c'est-à-dire dont la vérité est vérifiée et assumée par le locuteur.

Quant au verbe *CUIDIER*, il entraînait les deux modes. L'indicatif n'était employé que si trois conditions étaient toutes remplies en même temps:

- 1) le sujet du verbe devait être à la première personne du singulier,
- 2) le verbe devait être à la forme affirmative,
- 3) le verbe devait se conjuguer au présent de l'indicatif.

Dans un cas contraire, le subjonctif apparaissait dans la subordonnée.

Selon Ch. Marchello-Nizia, le locuteur a cessé d'être responsable de la vérité de son énoncé (la vérité subjective) dans le cas des verbes qui ont remplacé *CUIDIER*. Pour *CROIRE* et *PENSER*, „il est nécessaire d'étalonner la vérité à l'aune de la réalité, de la vérité externe” (objective). Ce n'est donc plus le locuteur qui décide de la valeur de vérité de son énoncé, mais la vérité est

tout d'abord considérée par rapport à la réalité. Il y a beaucoup d'exemples issus de la tradition littéraire où nous voyons le locuteur en tant qu'„unique détenteur de l'idée de vérité et d'erreur", comme dit Ch. MARCELLO-NIZIA (1997: 133) et, par conséquent, une préférence certaine pour l'emploi du subjonctif apparaît même après les formes exprimant le savoir ou la certitude comme:

Il est certain qu'une lettre m'attende.

(REGULA, 1936: 301)

Rancé savait seul qu'il y eût une terre.

(DE BOËR, 1947: 273)

Bien peu de personnes savaient qu'il existât encore un rejeton de cette race.

(DE BOËR, 1947: 273)

Que je ne fusse pas une proie facile, elle le savait.

(MAURIAC, 1956: 57)

Qu'elle ne fût pas bonne, je le savais.

(GREVISSE, 1980: 1312)

Il est vrai qu'Alceste soit amoureux d'une coquette et logique que de ce fait il devienne ridicule et malheureux.

(REGULA, 1936: 300)

Je ne savais pas d'ailleurs qu'il y en ait eu dans l'aviation.

(BÖRJESON, 1966: 31)

Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.

(MOLIÈRE, *Malade imag.*, II, 18)

Il croyait qu'il fût onze heures.

(GREVISSE, 1980: 1305)

On dit qu'un vent de folie soufflât sur les dominateurs anglais.

(GREVISSE, 1980: 1304)

On dirait qu'arrivé au centre de son oeuvre Wagner se soit ennuyé.

(GREVISSE, 1980: 1304)

Le fait d'employer le subjonctif dans une subordonnée introduite par *APRÈS QUE* est un cas intéressant. En effet, l'usage dit classique le condamne en disant que cette construction est contraire à la logique parce que *p* exprime un fait considéré comme réel (cf. par exemple GREVISSE, 1980). Pourtant, l'emploi actuel tend de plus en plus à propager le subjonctif dans ce type de subordonnée. Il suffit de citer quelques exemples de nos meilleurs écrivains français que nous ne pouvons soupçonner d'avoir commis une faute puisqu'il s'agit d'un phénomène non accidentel:

Un siècle et demi après que cette parole ait été prononcée, nous savons que le bonheur en Europe est une illusion perdue.

(MAURIAC, 1943: 27)

On ne le sert qu'après qu'il ait montré sa monnaie.

(ARAGON, 1958: 454)

Trois semaines après que cette phrase ait été écrite, un fabricant de masques me dit [...]

(Montherlant; cit. GREVISSE, 1980: 1339)

Longtemps après qu'elles fussent parties, leur parfum flottait dans l'air stagnant.

(Beaumont; cit. GREVISSE, 1980: 1339)

Il est distrait au volant de son auto et laisse souvent ses flèches de direction levées, même après qu'il ait effectué son tournant.

(CAMUS, 1947: 41)

Pour J. DAMOURETTE et E. PICHON, le subjonctif marque „l'inutilité d'énoncer, dans la subordonnée même, un jugement d'affirmation sur le fait subordonné" (1936: 535). G. GUILLAUME parle d'„un effet de symétrie, de la symétrie existante entre *AVANT QUE* et *APRÈS QUE*" (1915: 241). Le subjonctif dans *p* introduit par *après que*, est-ce vraiment dû à une simple analogie avec le subjonctif *après avant que*?

M. WILMET (1976: 134) rappelle que déjà le *Dictionnaire françois* de 1680 admet l'emploi des deux modes après *après que*: „*APRÈS QUE*. Conjonctive qui régit l'indicatif et le subjonctif”.

Selon nous, le choix des modes dans la subordonnée introduite par *après que* serait lié à deux résultats émergeant du traitement de l'information selon l'attitude du locuteur à l'égard de ce qui est exprimé dans *p*:

- a) *après que p* (à l'indicatif), *q* = je sais que *p*, donc *p* est vrai;
- b) *après que p* (au subjonctif), *q* = normalement *p* est vrai, *p* n'étant qu'un arrière-plan de *q* donc, je me distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p*.

Aussi l'indicatif n'est-il pas rare après *BIEN QUE*:

Bien qu'on pourra nous le reprocher, nous assisterons à la réunion.

(NDDFr., 1987: 171)

Il n'est pas venu une fois s'en informer lui-même, quoique je l'en ai fait prier.

(LACLOS, 1972: 119)

Malgré qu'ils se ressemblaient toujours comme deux frères, on ne voyait plus du même coup qu'ils étaient bessons.

(Sand; cit. GREVISSE, 1980: 1362)

Bien sûr, ma chérie... Quoique, pour un musicien, c'est merveilleux d'avoir une femme capable de déchiffrer...

(Mauriac; cit. GREVISSE, 1980: 1363)

L'indicatif dans *p* témoignerait de l'attitude déclarative du locuteur quant au contenu *p*, ce qui veut dire que le locuteur tient *p* pour vrai et il en assume la valeur de vérité.

Les notions d'objectivité et de subjectivité sont mentionnées dans de nombreux travaux consacrés à l'emploi des modes. Elles contribuent à interpréter toutes les attitudes du locuteur à l'égard d'un fragment de réalité dont la représentation est reflétée dans l'énoncé après avoir été traitée dans son cerveau.

Nous appelons „objectif” ce qui existe indépendamment de notre esprit et „subjectif” ce qui appartient à notre esprit. Le subjonctif serait donc le marqueur d'une vérité subjective tandis que l'indicatif aurait trait à une vérité objective: „Le subjonctif ne sert pas à la constatation d'une vérité objective [...] mais à l'expression d'une vérité subjective d'un fait considéré à travers l'esprit de celui qui parle, ou dont on parle, ou à qui on parle” (*Larousse du XX^e siècle*: 393).

S. KAROLAK explique le subjonctif dans les propositions relatives au superlatif. L'exemple *Cette femme est la plus vieille que je connaisse* signifie *on ne dit pas objectivement qu'elle est la plus vieille* (1979: 30).

H. NØLKE dit qu'„on a souvent soutenu que plus grand est le degré d'objectivité du contenu de la complétive, plus marquée sera la possibilité d'y mettre l'indicatif” (1985: 58).

Rappelons aussi l'avis de M. WINTERS pour qui la notion de subjectivité est celle qui organise la catégorie du subjonctif et grâce à laquelle nous pouvons comprendre le sens et par conséquent, tous les emplois du subjonctif: „[...] ce qui assure la cohérence de l'ensemble entier (constituant la catégorie *subjonctif*), c'est la notion plus abstraite de subjectivité, qui sert de schéma organisateur” (1981: 167).

La notion de subjectivité nous semble pourtant inefficace pour expliquer l'emploi des modes, surtout dans le cadre d'une analyse cognitive. En réalité, chaque énoncé reflète l'attitude de celui qui parle à l'égard d'un fragment de réalité passée, actuelle ou future qui constitue le contenu propositionnel *p*. Par conséquent, cette attitude est un phénomène subjectif et peu importe si nous disons: *Je suis certain que p*; *Je crois que p*; *Je nie que p* ou encore *Il est possible/probable que p*. Nous ne voyons donc pas de rapport entre la subjectivité et l'attitude distanciative se manifestant dans l'emploi du subjonctif.

Enfin T. GIVÓN (1994) parle de deux types d'attitudes:

- a) les attitudes épistémiques (*epistemic attitudes*), comme les vérité, croyance, probabilité, certitude ou évidence;
- b) les attitudes estimatives (*valutative attitudes*), comme les volonté, désir, préférence, devoir ou obligation.

Ces deux attitudes ne s'excluent pas. Elles apparaissent souvent en même temps. C'est le cas d'un événement réel, alors localisable dans le temps et l'espace, dont nous parlons: *Je regrette que Sophie soit partie*, ce qui veut dire *Sophie est partie. Je le regrette*.

Selon T. GIVÓN, qui étudie l'espagnol de ce point de vue, le subjonctif signale le degré plus haut de l'engagement émotionnel du locuteur: „[...] subtle contrasts between the indicative and the subjunctive are found in some contexts, whereby the subjunctive always signals a higher degree of emotional involvement and the indicative a lower one” (1994: 306).

Au cours des analyses effectuées dans ce travail, nous avons distingué trois attitudes du locuteur à l'égard de ce qu'il dit, à l'égard de ce qui constitue le contenu de *p*:

1) l'attitude **neutre**, lorsque le locuteur ne se prononce pas sur *p*; c'est le cas où celui qui parle présente l'attitude du sujet de la phrase par rapport à *p*: *il (ne) croit / espère / admet / imagine / accepte / comprend / nie (pas) que p*; l'emploi des modes ne dépendrait pas du locuteur et nous les appellerons, ainsi employés, modes de citation (indicatif/subjonctif de citation) car le locuteur les emploie pour présenter la position de quelqu'un d'autre et non la sienne, par rapport à *p*;

2) l'attitude **déclarative**, lorsque le locuteur veut communiquer que ce qui est exprimé dans *p* a eu/a/aura lieu dans la réalité extralinguistique: *je sais / crois / espère / admet / suis sûr / il est probable que p*.

3) l'attitude **distanciative**, lorsque le locuteur veut présenter son opinion sur *p* sans tenir compte de l'existence de ce qui constitue *p*; autrement dit, le locuteur dit ce qu'il pense de *p* ou ce qu'il éprouve quant à *p*, peu importe si *p* est vrai (si *p* a existé/existe/existera).

L'attitude du locuteur serait le résultat émergeant du traitement de l'information qui consiste à conceptualiser/catégoriser un fragment de réalité perçu. Il s'agirait plus précisément de la construction de l'image mentale correspondant à la structure sémantique de ce qui est exprimé dans *p*, puis l'addition d'un relief interprétatif représentant l'attitude/le jugement du locuteur à l'égard de *p*, fondé sur son savoir quant à la réalité extralinguistique, donc sur ce que C. VET (1994) appelle le domaine de connaissances, dans lequel il distingue trois compartiments (cf. l'univers de croyance de MARTIN, 1983):

1) *je sais que p* (*p* est vrai);

2) *je crois que p* (*p* accepté comme vrai);

3) *je ne crois pas que p* (*p* n'est pas vrai, ce qui veut dire que *p* est faux ou sa valeur de vérité est suspendue),

aurait comme effet émergent une structure sémantique complexe se manifestant dans et à travers l'énoncé.

L'emploi des modes serait le signe linguistique par lequel le locuteur exprime sa position à l'égard de *p*. L'indicatif marquerait l'attitude déclarative, ce qui veut dire que le locuteur se charge d'assumer la valeur de vérité de *p* (*ce que je dis, je le tiens pour vrai ou au moins pour probable*). Le choix du subjonctif, quant à lui, témoignerait de l'attitude distanciative: le locuteur communique qu'il n'assume pas la valeur de vérité de *p*, même s'il sait ou a tendance à croire que *p* est vrai.

Dans le premier cas, il serait question du jugement de réalité (le locuteur énonce un fait / un état); dans le deuxième cas, il s'agirait du jugement de valeur (le locuteur formule une appréciation) ou du jugement de réalité suspensif (le locuteur doute de la réalité extralinguistique de *p*). La prise de position du locuteur par rapport à la valeur de vérité de *p* au moment de l'énonciation, c'est-à-dire dans un contexte situationnel concret, est donc fondamentale dans l'analyse sémantique du subjonctif.

Dans nos recherches, nous avons tout d'abord examiné l'emploi des modes *indicatif* et *subjonctif* régis par le même contenu de la principale et dans les mêmes contextes linguistiques, que ce soit le contexte positif, négatif, interrogatif ou hypothétique. Cela nous a permis d'établir une liste des catégories de formes linguistiques et des formes linguistiques elles-mêmes liées à l'emploi du subjonctif (fig. 1).

En nous situant dans le cadre de la linguistique cognitive, nous avons voulu montrer que:

- 1) le subjonctif est une entité sémantique indépendante, organisée en catégorie(s);
- 2) la catégorie *subjonctif* constitue une structure sémantique complexe représentée au moyen d'un schéma à trois effets prototypiques principaux: la volonté, le doute et la nécessité;
- 3) il existe un invariant sémantique commun à toutes les sous-catégories constituant la catégorie *subjonctif*; c'est la notion de *distanciation* définie comme non assertion — non négation de ce qui constitue le contenu de l'énoncé propre au locuteur.

Le sens du subjonctif résiderait dans la façon de déterminer la position distanciative du locuteur vis-à-vis de l'assertion du contenu *p* (l'attitude distanciative du locuteur par rapport à la valeur de vérité de *p*) sans prendre en considération la réalité de ce qui est exprimé dans *p*, ce qui signifierait que la position (l'attitude) en question peut être fondée sur:

- l'expérience de la réalité (ou de l'irréalité) avec la valeur appréciative ou affective;
- l'expérience de l'irréalité avec la valeur volitive, hypothétique (supposition) ou dubitative.

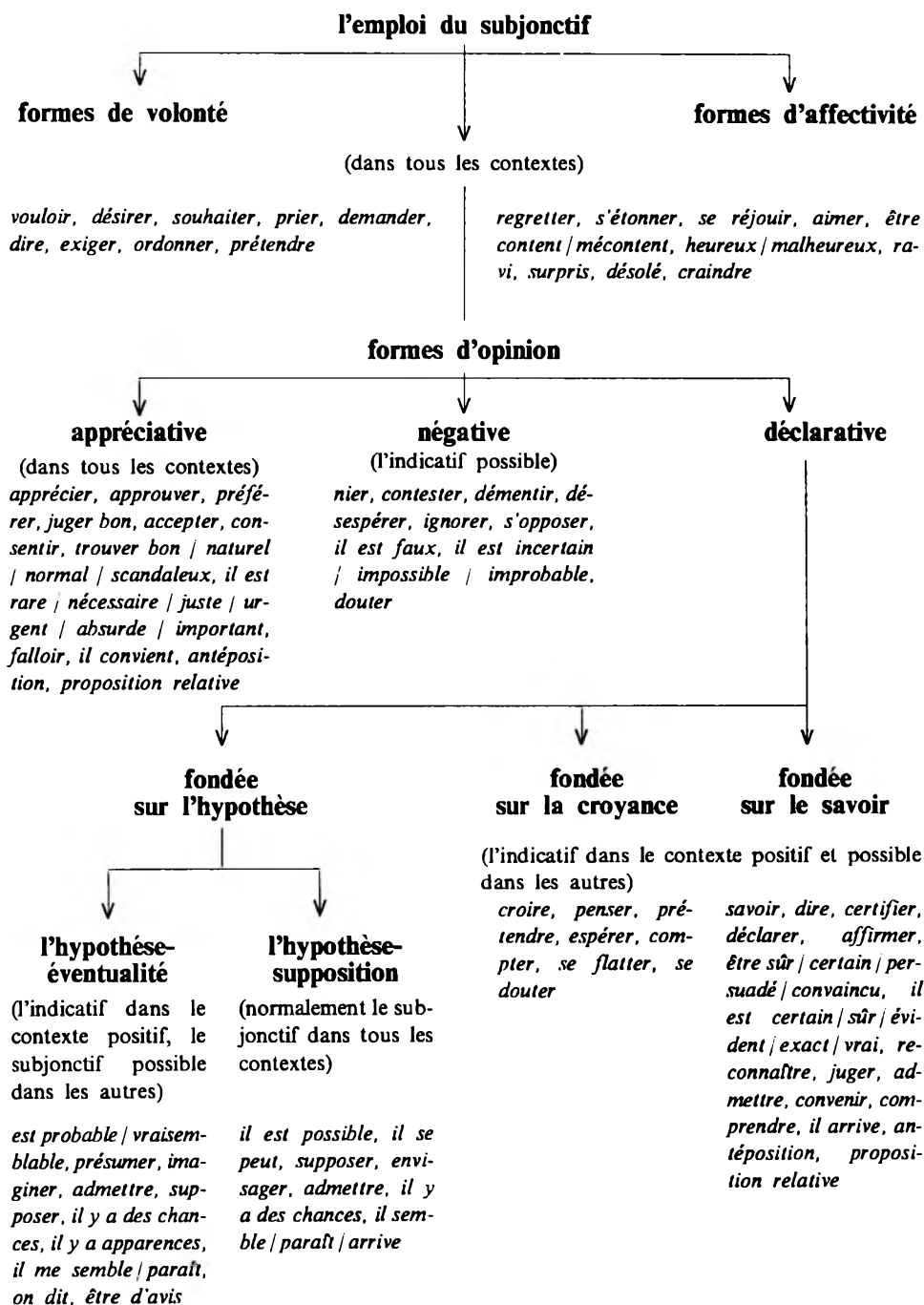


Fig. 1. Formes linguistiques et emploi du subjonctif

La catégorie *subjonctif* peut être également représentée au moyen d'un schéma qui illustre l'organisation de la catégorie en une structure relationnelle de sous-catégories constitutives dont trois auraient les effets prototypiques maximum.

La notion de *distanciation* comme invariant sémantique permet à son tour d'organiser la catégorie *subjonctif* en fonction des valeurs sémantiques qui reflètent la structure-image mentale correspondant à l'effet émergeant de l'ensemble des opérations cognitives et /ou psychoaffectives du traitement de l'information (fig. 2).

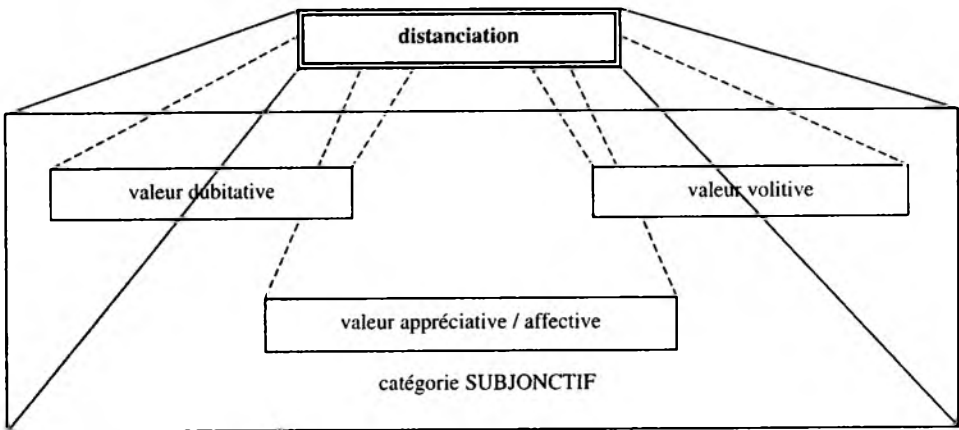


Fig. 2. Invariant sémantique de la catégorie *subjonctif*

Nous clôturons nos réflexions avec une observation de nature générale sur la manière de concevoir les modes *indicatif* et *subjonctif* dans les mêmes contextes linguistiques.

Etant donné le caractère dynamique du processus de construction du sens, nous pouvons dire que ces modes sont en relation de complémentarité. Le choix de tel ou tel mode dans un énoncé dépend de la façon de percevoir et de conceptualiser le fragment de réalité qui constitue son contenu : „[...] le sens des expressions décrivant une situation objective peut différer selon la manière dont la situation est conceptualisée” (LANGACKER, 1987b: 107).

Considérons par exemple le départ de Sophie comme un fragment de réalité que nous acceptons à regret. Tout d'abord, nous percevons que Sophie n'est plus là, c'est-à-dire que nous éprouvons la sensation physique de son absence causée par son départ (nous savons qu'elle est partie). Nous éprouvons également du déplaisir parce que cette réalité s'oppose à notre attente ou à notre désir. La situation décrite est ensuite mise en énoncé(s) dont nous proposons ici deux variantes possibles :

a) *Sophie est partie. Je le regrette.*

— $\begin{matrix} p & q \end{matrix}$
 — ce qui signifierait que nous assumons la valeur de vérité de p et de q , d'où l'indicatif qui se rapporte à l'expérience de la réalité (*je déclare que p et je déclare que q*);

b) *Je regrette que Sophie soit partie.*

— $\begin{matrix} q & p \end{matrix}$
 — où le subjonctif dans p signalerait que notre intention communicationnelle est d'exprimer le regret que nous éprouvons quant à p et non d'asserter p , même si nous savons que p est vrai: *je déclare que q ; je sais que p* (normalement l'indicatif); p est marqué émotionnellement et q „se superpose à” p , d'où le subjonctif exprimant l'expérience avec une valeur affective: *je ne déclare pas que p* .

En résumé, le monde réel que nous percevons, chacun individuellement, selon la mise en profil des domaines cognitifs, c'est-à-dire selon notre savoir, nos croyances et la disposition des sentiments dans une situation d'énonciation concrète, est soumise à un traitement. Les structures-images mentales, plus ou moins complexes, qui émergent sont ensuite appliquées à des structures-images symboliques conformes aux règles et aux normes imposées par une langue particulière, qui à son tour, reflète le savoir, les croyances et les habitudes communs à tous les membres d'une communauté parlant cette langue. Ces structures se manifestent enfin dans et à travers l'acte d'énonciation. Les énoncés définis comme une suite de signes linguistiques émis par un locuteur dans un contexte situationnel concret, expriment donc dans le contexte qui constitue l'objet de ce travail:

a) l'expérience de la réalité, fondée sur le savoir, la croyance que ce qui est p a eu/a/aura une réalité extralinguistique, normalement signalée par l'indicatif; dans les cas d'énoncés à valeur appréciative (*je trouve naturel que p*) ou à valeur affective (*je suis ravi que p*), où l'expérience de la réalité est marquée par une observation ou une émotion quant au contenu p , le subjonctif apparaît alors;

b) l'expérience de l'irréalité, fondée sur le doute ou sur la volonté; par conséquent, les énoncés auraient la valeur dubitative ou volitive, ce qui expliquerait l'emploi du subjonctif.

Que le subjonctif est un mode passionnant, c'est certain.

Bibliographie

- ALEXANDRESCU S., 1976: „Sur les modalités croire et savoir”. *Langages*, 43.
- ALLAIRE S., 1975: „Le syntagme *le fait que*”. *Le Français moderne*, 43.
- ANDERSSON S., 1972: „L'emploi du subjonctif après un superlatif”. *Moderna Språk*, 66.
- ATTAL P., 1978: „A natural history of negation”. *Langue française*, 39.
- ATTAL P., 1984: „Deux niveaux de négation”. *Langue française*, 62.
- AUSTIN J. L., 1970: *Quand dire, c'est faire*. Paris, Le Seuil.
- BALLY Ch., 1865: *Linguistique générale et linguistique française*. Paris, E. Leroux.
- BANYŚ W., 1983: *L'ambiguïté référentielle des phrases à descriptions indéfinies en français*. Katowice, Uniwersytet Śląski.
- BANYŚ W., 1993a: „Contrefactuel, temps, modalité”. *Neophilologica*, 10.
- BANYŚ W., 1993b: „Causalité et conditionnalité: sur l'interprétation causale des conditionnels”. *Neophilologica*, 10.
- BANYŚ W., 1993c: „Antécédent des propositions conditionnelles: condition suffisante, condition nécessaire (et / mais non suffisante) du conséquent?” *Neophilologica*, 10.
- BANYŚ W., 1997: „O reprezentacjach semantyczno-kognitywnych wyrażen językowych. Na przykładzie spójnika *jeśli*”. *Poradnik Językowy*, 1, 540.
- BANYŚ W., KAROLAK S. (éds), 1988: *Structure thème—rhème dans les langues slaves et romanes*. Wrocław—Kraków—Warszawa, Ossolineum.
- BANYŚ W., DESCLÈS J.-P., 1997: „Dialogue à propos des invariants du langage”. In: *Studia kognitywne*. T. 2. Warszawa, SOW.
- BARRAL M., 1980: *L'imparfait du subjonctif. Etude de l'emploi des temps du subjonctif en français moderne*. Paris, Picard.
- BARTMIŃSKI J., 1990: „Punkt widzenia, perspektywa, językowy obraz świata”. In: J. BARTMIŃSKI (red.): *Językowy obraz świata*. Lublin, UMCS.
- BENVENISTE E., 1966: *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
- BENVENISTE E., 1970: „L'appareil formel de l'énonciation”. *Langages*, 17.
- BLÜCHER K., 1979: „Les niveaux fonctionnels du subjonctif en espagnol, en français et en italien”. *Revue romane*, 14.

- BOËR DE C., 1954: *Syntaxe du français moderne*. Leiden, Leiden Universitaire Press.
- BOGACKI K., KAROLAK S., 1991: „Fondaments d'une grammaire à base sémantique”. *Lingua e Stile*, 26, 3.
- BOGUSLAWSKI A., 1977: *Problems of the Thematic-Rhematic Structure of Sentence*. Warszawa, PWN.
- BORILLO A., 1976: „Remarques sur l'interrogation indirecte en français”. In: J.-Cl. CHEVALIER, M. GROSS (éds): *Méthodes en grammaire française*. Paris, Klincksieck.
- BORILLO A., 1982: „Deux aspects de la modalité assertive: croire et savoir”. *Langages*, 67.
- BÖRJESON L., 1966: „La fréquence du subjonctif dans les subordonnées complétives introduites par *que* étudiée dans des textes français contemporains”. *Studia Neophilologica*, 38.
- BOYSEN G., 1969: „Le mode de la proposition complétive préposée dans les langues romanes”. *Revue romane*, 4.
- BOYSEN G., 1971: *Subjonctif et hiérarchie. Etude sur l'emploi du subjonctif dans les propositions complétives objets de verbes en français moderne*. Odense, Odense University Press.
- CARLSSON L., 1969: *Le type „c'est le meilleur livre qu'il ait jamais écrit” en espagnol, en italien et en français*. Uppsala, University Uppsala.
- CELLARD J., 1983: *Le subjonctif*. Paris, Duculot.
- CHAFE W., 1976: „Givenness, contrastiveness, definiteness, subjects and topics”. In: C. Li (ed.): *Subject and Topic*. New York, Academic Press.
- COHEN M., 1965: *Le subjonctif en français contemporain. Tableau documentaire*. Paris, Société d'Édition, 16.
- CORBEAU L. J., 1951: *Grammaire du français contemporain*. Zutphen, Thieme & Cie.
- CORNULIER B., 1973: „Sur une règle de déplacement de négation”. *Le Français moderne*, 1.
- DAMOURETTE J., PICHON E., 1936: *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*. T. 5. Paris, d'Artrey.
- DESCLÈS J.-P., 1990: *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*. Paris, Hermès.
- DUBOIS D., 1983: „Analyse de 22 catégories sémantiques du français”. *L'Année psychologique*, 83.
- DUBOIS D. (éd.), 1991: *Sémantique et cognition. Catégories, prototypes, typicalité*. Paris, Ed. CNRS.
- DUCROT O., 1980: *Dire et ne pas dire*. Paris, Ed. de Minuit.
- DUCROT O., 1984: *Le dire et le dit*. Paris, Ed. de Minuit.
- DUCROT O., ANSCOMBRE J.-C., 1981: „Interrogation et argumentation”. *Langages*, 52.
- ERIKSSON B., 1979: *L'emploi des modes dans la subordonnée relative en français moderne*. Uppsala, University Uppsala.
- FAUCONNIER G., 1979: „Comment contrôler la vérité?” In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. T. 25. Paris.
- FAUCONNIER G., 1984: *Espaces mentaux*. Paris, Ed. de Minuit.
- FAUCONNIER G., 1997: „Manifestations linguistiques de l'intégration conceptuelle”. In: C. FUCHS, S. ROBERT (éds): *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys.

- FIFE J., 1994: „Wykłady z gramatyki kognitywnej”. W: H. KARDELA (red.): *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, BMS 31.
- FUCHS C., 1997: „Diversité des représentations linguistiques: quels enjeux pour la cognition”. In: C. FUCHS, S. ROBERT (eds): *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys.
- GIVÓN T., 1986: „Prototypes: Between Plato and Wittgenstein”. In: *Noun Classes and Categorization*. Amsterdam, Benjamins.
- GIVÓN T., 1994: „Irrealis and the subjunctive”. *Studies in Language*, 18, 2.
- GLATIGNY M., 1977: „Remarques sur le subjonctif”. *Le français dans le monde*, 122.
- GLÄTTL H., 1964: „De quelques emplois du subjonctif en français moderne”. *Revue de linguistique romane*, 28.
- GOUGENHEIM G., 1962: *Système grammatical de la langue française*. Paris, d'Artrey.
- GOUGENHEIM G., 1965: „Indicatif et subjonctif, lignes de fracture et transgressions”. In: *Omagiu lui al. Rosetti la 70 de ani*. București, Editura Academiei Republicii Socialiste România.
- GREVISSE M., 1980: *Le bon usage*. Paris, Duculot.
- GROSS G., 1973: „Quelques réflexions sur les modes”. In: *Bulletin de la Faculté des lettres de Mulhouse*. Mulhouse.
- GROSS M., 1968: *Grammaire transformationnelle du français. Syntaxe du verbe*. Paris, Larousse.
- GROSS M., 1978: „Correspondance entre forme et sens à propos du subjonctif”. *Langue française*, 29.
- GRZEGORCZYKOWA R., 1992: „Kognitywne ujęcie znaczenia a problem realizmu filozoficznego”. W: I. NOWAKOWSKA-KEMPNA (red.): *Język a kultura*. T. 8. Wrocław, TPPW.
- GRZEGORCZYKOWA R., 1998: „O rozumieniu prototypu i stereotypu we współczesnych teoriach semantycznych”. W: J. ANUSIEWICZ, J. BARTMIŃSKI (red.): *Język a kultura*. T. 12. Wrocław, TPPW.
- GSELL O., WANDRUSZKA U., 1986: *Der romanische Konjunktiv*. Tübingen, Niemeyer.
- GUILLAUME G., 1970: *Temps et verbe*. Paris, Champion.
- HABRAJSKA G., 1998: „Prototyp—stereotyp—metafora”. W: J. ANUSIEWICZ, J. BARTMIŃSKI (red.): *Język a kultura*. T. 12. Wrocław, TPPW.
- HANSE J., 1960: *La valeur modale du subjonctif*. Bruxelles, Palais des Académies.
- HARMER J., 1962: „Le déclin du subjonctif dans le français moderne”. In: G. STRAKA (éd.): *Actes du X^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*. Paris.
- HEJNO E., 1988: *Le subjonctif dans la relative*. Lublin, TNKUL.
- HUMBOLDT (von) W., 1949: *Über die Verschiedenheit des Menschlichen Sprachbaues*. Darmstadt, Classen et Roether.
- HUOT H., 1986: „Le subjonctif dans les complétives: subjectivité et modalisation”. In: M. RONAT et D. GOUQUAUX (éds): *La grammaire modulaire*. Paris, Ed. de Minuit Broché.
- IMBS P., 1953: *Le subjonctif en français moderne*. Paris, Klincksieck.
- JACKENDOFF R. S., 1983: *Semantics and Cognition*. Cambridge, MIT Press.
- JACKENDOFF R. S., 1996: „How language helps us think”. *Pragmatics and Cognition*, 4.

- KALISZ R., 1994a: „Kognitywna analiza aktów mowy”. W: H. KARDELA (red.): *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, BMS 31.
- KALISZ R., 1994b: „Teoretyczne podstawy językoznawstwa kognitywnego”. W: H. KARDELA (red.): *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, BMS 31.
- KAMPERS-MANHE B., 1991: *L'opposition subjonctif/indicatif dans les relatives*. Amsterdam—Atlanta, Rodopi.
- KARDELA H., 1992: „Gramatyka kognitywna jako globalna teoria języka”. W: I. NOWAKOWSKA-KEMPNA (red.): *Język a kultura*. T. 8. Wrocław, TPPW.
- KARDELA H., 1999: „Ogdena i Richardsa trójkąt uzupełniony, czyli co bada gramatyka kognitywna”. W: J. BARTMIŃSKI (red.): *Językowy obraz świata*. Lublin, UMCM.
- KAROLAK S., 1979: „L'emploi du subjonctif dans la relative en français moderne”. *Linguistica Silesiana*, 3.
- KAROLAK S., 1984: „Składnia wyrażen predykacyjnych”. W: Z. TOPOLIŃSKA (red.): *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia*. Warszawa, PWN.
- KLEIBER G., 1981a: „Verbes virtuels et propositions relatives: Spécificité et Non-spécificité”. In: *Travaux de linguistique et de littérature*. T. 19. Strasbourg, Université de Strasbourg.
- KLEIBER G., 1981b: *Problèmes de référence: Description définie et noms propres*. Paris, Klincksieck.
- KLEIBER G., 1990: *La sémantique du prototype*. Paris, PUF.
- KLEIBER G., 1997: „Sens, référence et existence: que faire de l'extralinguistique”. *Langue française*, 106.
- KORZYK K., 1992: „Semantyka kognitywna — problemy i metody (kilka uwag natury filozoficznej)”. W: I. NOWAKOWSKA-KEMPNA (red.): *Język a kultura*. T. 8. Wrocław, TPPW.
- KWAPISZ K., 1993: „La théorie polyphonique de la négation et l'emploi du subjonctif”. *Neophilologica*, 10.
- KWAPISZ K., 1994: „La négation et l'emploi du subjonctif”. *Kwartalnik Neofilologiczny*, 41.
- KWAPISZ K., 1995: „L'origine du mode subjonctif (le subjonctif en latin et en français)”. *Neophilologica*, 11.
- KWAPISZ K., 1996: „Les propositions antéposées introduites par *le fait que/que* et l'emploi du subjonctif”. *Neophilologica*, 12.
- LAKOFF G., 1987: *Women, Fire and Dangerous Things*. Chicago, London. The University of Chicago Press.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 1980: *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Ed. de Minuit.
- LANGACKER R., 1987a: *Foundations of Cognitive Grammar*. Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER R., 1987b: „Noms et verbes”. *Langages*, 63.
- LANGACKER R., 1995: *Wykłady z gramatyki kognitywnej*. H. KARDELA (red.). Lublin, UMCS.
- LAZARD G., 1992: „Y a-t-il des catégories interlangagières?” In: S. ANSCHÜTZ (red.): *Texte, Sätze and Moneme*. Heidelberg, Orientverlag.

- LERCH E., 1930—1931: *Hauptprobleme der französischen Sprache*. Braunschweig, Westermann.
- MARCHELLO-NIZIA Ch., 1997: „Evolution de la langue et représentations sémantiques: du »subjectif à l'objectif« en français”. In: C. FUSCH, S. ROBERT (éds): *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys.
- MARTIN R., 1981: „Potentiel et irréel. Esquisse d'une analyse sémantico-logique”. *Logos Semanticos*, 4.
- MARTIN R., 1983: *Pour une logique du sens*. Paris, PUF.
- MOESCHLER J., 1982: *Dire et contredire. Pragmatique de la négation et acte de réfutation dans la conversation*. Paris.
- MOESCHLER J., 1985: *Argumentation et conversation*. Paris, Hatier.
- MOESCHLER J., 1992: „Un, deux ou trois négations?” *Langue française*, 94.
- MULDER DE W., 1994: „La 'création du monde' par l'article défini le, marqueur évidentiel?” *Langue française*, 102.
- MULLER C., 1978: „Le négation explétive dans les constructions complétives”. *Langue française*, 39.
- NORDAHL H., 1969: *Les systèmes du subjonctif corrélatif. Etude sur l'emploi des modes dans la subordonnée complétive en français moderne*. Bergen/Oslo, Universitetsforlaget.
- NORDAHL H., 1970: „Le mode le plus fascinant qui soit”. *Revue romane*, 5.
- NØLKE H., 1985: „Le subjonctif. Fragments d'une théorie énonciative”. *Langages*, 80.
- NØLKE H., 1992: „Ne ... pas: négation descriptive ou polémique?” *Langue française*, 94.
- NØLKE H., 1994: „La dilution linguistique des responsabilités. Essai de description polyphonique des marqueurs évidentiels *il semble que* et *il paraît que*”. *Langue française*, 102.
- NOWAKOWSKA-KEMPNA I., 1995: *Konceptualizacja uczuć w języku polskim*. Warszawa, WSP.
- POËRCK DE G., 1966: „Pour une syntaxe transformationnelle: le mode dans la complétive”. In: *Mélanges Grevisse*. Gembloux, Duculot.
- POTTIER B., 1982: „Existence, possibilité, hypothèse”. *L'Information grammaticale*, 13.
- PAUL H., 1886: *Principien der Sprachgeschichte*. Halle, Niemeyer.
- REGULA M., 1936: „La fonction du subjonctif dans le français moderne”. *Revue de linguistique romane*, 12.
- REGULA M., 1958: „Encore le problème du subjonctif”. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 74.
- REMACLE L., 1966: „Remarques sur l'apprentissage du subjonctif”. In: *Mélanges Grevisse*. Gembloux, Duculot.
- RITZ M.-E., 1993: „La sémantique de la négation en français”. *Langue française*, 94.
- RONSJÖ E., 1966: „Le mode du verbe dans les propositions complétives introduites par *le fait que*”. *Moderna Språk*, 60.
- RONSJÖ E., 1967: „Le mode du verbe dans les propositions complétives introduites par *l'idée que*, *la pensée que*”. *Moderna Språk*, 61.
- ROSCH E., 1973: „Natural Categories”. *Cognitive Psychology*, 4.
- ROSCH E., 1978: „Principles of Categorization”. In: *Cognition and Categorization*. Hillsdale, L. Erlbaum.

- ROSCH E., MERVIS C. B., 1975: „Family resemblances”. *Cognitive Psychology*, 7.
- ŠABRŠULA J., 1974: „Subjonctif et ordre des propositions”. *Philologia Pragensia*, 17.
- SAPIR E., 1972: *Cultura, linguaggio e personalità*. Torino, Enaudi.
- SATO F., 1974: „Valeur modale du subjonctif en français contemporain”. *Le Français moderne*, 42.
- TABAKOWSKA E., 1995: *Gramatyka i obrazowanie. Wprowadzenie do językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, PAN.
- TOGEY K., 1966: „La hiérarchie des emplois du subjonctif”. *Langages*, 3.
- VAIREL H., 1982: „Les phrases conditionnelles/hypothétiques en français. La valeur de si A, B”. *L'Information grammaticale*, 13.
- VARELA F. J., 1989: *Invitation aux sciences cognitives*. Paris, Le Seuil.
- VET C., 1994: „Savoir et croire”. *Langue française*, 102.
- WAGNER R.-L., PINCHON J., 1962: *Grammaire du français classique et moderne*. Paris, Hachette.
- WIERZBICKA A., 1965: *Lexicography and Conceptual Analysis*. Ann Arbor, Karoma.
- WIERZBICKA A., 1971: *Kocha, lubi, szanuje. Medytacje semantyczne*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- WIERZBICKA A., 1972: *Semantics Primitives*. Frankfurt, Athenäum.
- WILLMAN E., 1967: *Syntaxe du français moderne*. Kraków, Uniwersytet Jagielloński.
- WILMET M., 1976: *Etudes de morphosyntaxe verbale*. Paris, Klincksieck.
- WIMMER C., 1982: „Si p hypothétique”. *L'Information grammaticale*, 13.
- WINTERS M., 1981: „Subjonctif et réseau”. *Communications*, 53.
- WITTGENSTEIN L., 1958: *Dociekania filozoficzne*. Warszawa, PWN.
- WHORF B. L., 1958: *Język, myśl, rzeczywistość*. Warszawa.
- YVON H., 1958: „Supposition, subjonctif et conditionnel”. *Le Français moderne*, 26.

Index supplémentaire des ouvrages cités

- ARAGON L., 1958: *La semaine sainte*. Paris, Gallimard.
- BERNANOS G., 1978: *Sous le soleil de Satan*. Paris, Plon.
- BOSCO H., 1978: *L'Ane Culotte*. Paris, Gallimard.
- BUZZATI D., 1976: *Une soirée difficile*. Paris, Laffont.
- CAMUS A., 1947: *La Peste*. Paris, Gallimard.
- CHRISTIE A., 1987: *Cinq heures vingt cinq*. Paris, Le Masque.
- CHRISTIE A., 1988: *Jeux de glaces*. Paris, Le Masque.
- CHRISTIE A., 1990: *Le Noël d'Hercule Poirot*. Paris, Le Masque.
- CHRISTIE A., 1991: *La dernière énigme*. Paris, Le Masque.
- DARDANO M., TRIFONE P., 1995: *Grammatica italiana con nozioni di linguistica*. Bologna, Zanichelli.
- FOURASTIÉ J., 1963: *Le Grand Espoir du XX^e siècle*. Paris, Gallimard.
- GALMICHE M., 1991: *Sémantique linguistique et logique*. Paris, PUF.
- GAULLE Ch. de, 1954—1959: *Mémoires de guerre*. Paris, Plon.
- GREEN J., 1975: *Journal 1928—1958*. Paris, Gallimard.
- IONESCO E., 1983: *La Leçon*. Paris, Gallimard.
- JAMMES F., 1965: *Le Roman du Lièvre*. Paris.
- LACLOS Ch., 1972: *Liaisons dangereuses*. Paris, Gallimard.
- MAURIAC F., 1943: *Le cahier noir*. Paris, Ed. de Minuit.
- MAURIAC F., 1956: *Thérèse Desqueyroux*. Paris, Flammarion.
- MAURIAC F., 1976: *Le noeud de Vipères*. Paris, Flammarion.
- MERLE R., 1962: *L'Ile*. Paris, Gallimard.
- MONTHERLANT H. de, 1971: *Le Mystère de la Passion*. Bruxelles, Duculot.
- MOLIÈRE, 1950: *Georges Dandin*. Paris, Larousse.
- MOLIÈRE, 1965: *Le Malade imaginaire*. Paris, Larousse.
- PAGNOL M., 1970: *Le Château de ma Mère*. Paris, Le Livre de poche.
- PASCAL B., 1980: *Pensées*. Paris, Hachette.
- PATHELIN P., 1924: *Farce du XV^e siècle*. „Classiques français du moyen âge”. Paris, Champion.

- RACINE J., 1970: *Iphigénie*. Paris, Larousse.
- ROHRER C., 1977: *Die Wortzusammensetzung im modernen Francösisch*. Tübingen, Niemeyer.
- ROLLAND R. (6^e édition): *Jean Christophe*. T. 2. Paris, Editions Littéraires et Artistiques.
- SIMENON G., 1979: *L'Ours en peluche*. Paris, Presse de la Cité.
- TAINE H., 1870: *De l'Intelligence*. Paris, Hachette.
- TASMOWSKI L., 1994: „Pouvoir E: un marqueur d'évidentialité”. *Langue française*, 102.
- VAN DE VELDE D., 1994: „Le défini et l'indéfini”. *Le Français moderne*, 83.

DICTIONNAIRES

- Dictionnaire du français contemporain* (DFC), 1971. Paris, Larousse.
- Dictionnaire de la langue française Le Petit Robert* (PR), 1996. Paris, Le Robert.
- Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français* (Dict.V.Fr.), 1983. Warszawa, PWN.
- Dictionnaire de proverbes et dictons*, 1984. Paris, Le Robert.
- Dictionnaire des citations* (Dict. Cit.), 1977. Paris, Larousse.
- Larousse du XX^e siècle*, 1953. Paris, Larousse.
- Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne* (NDDFr.), 1987. Paris, Duculot.

RECUEILS D'EXERCICES

- L'Exercisier* (EX), 1993. Grenoble, Presse Universitaire.
- Nouveaux Exercices Français* (N.Ex.Fr.), 1977. Paris, Duculot.
- 350 exercices de grammaire* (350Ex), 1992. Paris, Hachette.

Katarzyna Kwapisz-Osadnik

***Subjonctif* a wyrażenie doświadczenia**
Szkic kognitywny dynamiki trybów *indicatif* / *subjonctif*
w języku francuskim

Streszczenie

Niniejsza praca stanowi próbę opisu francuskiego trybu *subjonctif* w perspektywie językoznawstwa kognitywnego. Celem było wykazanie, że:

1) kategoria *subjonctif* jest niezależną, złożoną strukturą semantyczną, zorganizowaną w podkategorie na podstawie trzech efektów prototypowych maksymalnych (wola, wątplenie, konieczność) w zależności od rozpatrywanej domeny kognitywnej,

2) inwariantem semantycznym wspólnym wszystkim podkategoriom tworzącym kategorię *subjonctif* jest pojęcie dystancjacji (*la distanciation*) zdefiniowanej jako nie-assertja — nienegacja tego, co stanowi treść własnej wypowiedzi lokutora,

3) wybór trybu związany jest z postawą lokutora w stosunku do fragmentu rzeczywistości, o którym mówi; chodzi o:

- postawę deklaracyjną, kiedy lokutor bierze odpowiedzialność za wartość prawdziwościową zdania *p* (*p* jest prawdziwe dla lokutora),
- postawę dystancyjną, kiedy lokutor wstrzymuje się od oświadczenia, że *p* jest prawdziwe, co oparte jest na rozważaniu możliwości prawdy *p* lub na osądzie wartościującym, niezależnie czy *p* jest prawdziwe,
- postawę neutralną, kiedy lokutor przedstawia (cytuje) opinię kogoś innego,

4) wybór trybu *subjonctif* służy wyrażeniu postawy dystancyjnej lokutora wobec prawdy *p*,

5) tworzenie sensu wypowiedzi ma charakter dynamiczny, dlatego użycie trybów nie polega na rozłącznym ich występowaniu, ale na komplementarności.

W rozdziale pierwszym pracy omówione zostały wybrane prace językoznawcze badające francuski *subjonctif* w ujęciu:

- psychologicznym (C. de Boër, M. Regula, G. Guillaume),
- argumentacyjnym (H. Nölke),
- logiczno-semantycznym (R. Martin).

Przegląd przytoczonych opracowań pozwala stwierdzić, że nie dają one pełnego, satysfakcjonującego opisu funkcjonowania trybu *subjonctif*.

Drugi rozdział to szkic głównych idei językoznawstwa kognitywnego, stanowiących podstawę metodologiczną proponowanych w pracy rozwiązań.

Rozdział trzeci jest poświęcony analizie form językowych wyrażających pewność, wiarę, nadzieję, prawdopodobieństwo, możliwość, negację i ocenę, rozpatrywanych w kontekstach afirmacyjnym, przeczącym, pytającym i hipotetycznym.

W rozdziale czwartym i piątym przedstawiono organizację prototypową kategorii *subjonctif* oraz opisano inwariant semantyczny.

Rozdział szósty zawiera uwagi końcowe prowadzące do stwierdzenia, że kategoria *subjonctif* charakteryzuje się organizacją prototypową o trzech efektach prototypowych maksymalnych i posiada inwariant semantyczny, którym jest pojęcie dystancjacji.

Katarzyna Kwapisz-Osadnik

**The subjunctive and expressing experience:
a cognitive sketch on the dynamics
of the indicative and subjunctive moods in French**

Summary

This work describes the French subjunctive mood in the perspective of cognitive linguistics. The author has shown that:

1) the category of *subjunctif* is an independent complex semantic structure grouped into subcategories according to three prototypical maximal effects (will, doubt, evaluation), depending on the cognitive domain considered,

2) the semantic invariant common to all the subcategories of *subjunctif* is the notion of the speaker's distancing attitude (*la distanciation*) defined as non-assertion/non-negation of the utterance contents,

3) the choice of moods is connected with the speaker's attitude towards the fragment of reality that she describes; three such attitudes can be distinguished:

- the declarative attitude where the speaker takes the responsibility for the truth value of *p* (*p* is true for the speaker),
- the distancing attitude where the speaker refrains from saying that *p* is true, which is based on the consideration whether *p* might be true or on evaluation regardless of whether *p* is true or not,
- the neutral attitude where the speaker presents (quotes) someone else's opinion,

4) the choice of the subjunctive mood serves to express the distancing attitude toward the truth of *p*,

5) creating the sense of an utterance is a dynamic process, thus the use of moods consists in their complementary rather than exclusive occurrence.

In Chapter One the author discusses some linguistic studies of the French subjunctive in various approaches:

- psychological (C. de Boër, M. Regula, G. Guillaume),
- argumentative (H. Nølke)
- logical-semantic (R. Martin).

The survey of these works shows that they do not give satisfactory accounts of how the subjunctive functions in French.

Chapter Two outlines main assumptions of cognitive linguistics, which is a methodological basis for the solutions suggested by the author of this work.

Chapter Three is devoted to the analysis of language forms expressing certainty, belief, hope, likelihood, possibility, negation and evaluation considered in affirmative, negative, interrogative and hypothetical contexts.

In Chapter Four and Five the author presents the prototypical organization of the category *subjonctif* and also discusses the semantic invariant.

The final conclusion of Chapter Six is that the category of *subjonctif* has a prototypical organization of three prototypical maximal effects and its semantic invariant is the notion of the speaker's *distanciation*.

BUS

KATARZYNA KWAPISZ-OSADNIK

Le subjonctif et l'expression de l'expérience

Wykaz ważniejszych błędów dostrzeżonych w druku

Strona	Wiersz		Jest	Powinno być
	od góry	od dołu		
34		12	<i>profondement</i>	<i>profondément</i>
39		22	nonlinguis-	non-linguis-
42		9	<i>p</i>	<i>~ p</i>
85		2	est	soit
90	13		<i>p</i>	<i>~ p</i>
99	15		le cas <i>le</i>	le cas de <i>le</i>
100		16	elle a été mentionnée	il a été mentionné
110		13	(45) et (46)	(46) et (47)
120		3	<i>p</i>	<i>~ p</i>
127	17		explique le subjonctif	explique ainsi le subjonctif
137		12	subjonctif	subjonctif

PN 2042

nr inw.: BG - 309420



BG 309420

ISSN 0208-6336
ISBN 83-226-1140-4